

40 PAGES

Lire: Les aventures de Charlie Chaplin. (page 6)

40 PAGES

Le Samedi

VOL. XXVIII, NUMERO 2
MONTREAL, 17 JUIN 1916

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numéro
5 Cts



Confidences.



Vous Etes 'Tannés'

SUIVANT LA TYPIQUE EX-
PRESSION COURANTE...

Tannés de lire des choses sans intérêt, des livres qui vous coûtent cher mais qui ne valent pas leur prix de vente;

Tannés d'être attirés continuellement par un titre prometteur, de vous délecter à l'avance en songeant à ce que vous allez lire et à

ne trouver, dans les pages du livre acheté, que des choses trop ardues, trop savantes... ou trop bêtes;

Tannés de vous entendre dire quand vous avez enfin trouvé un livre qui vous plaît: "C'est très bien en effet, mais c'est cher, cela coûte tant"...

Et pourquoi êtes-vous donc "tannés" à ce point?

Probablement parce que vous n'avez pas encore essayé la

REVUE POPULAIRE

Parce que vous ne la lisez pas et que vous ne savez pas qu'il y a là du plaisir pour vous pendant de longues heures et au plus bas prix possible.

Parce que vous pensez peut-être que cette annonce n'est que du "bluff";

Parce que vous ne savez pas que, dans chaque No, il y a un roman complet qui vaut à lui seul déjà plus que le prix d'achat;

Parce que vous ignorez également que la REVUE POPULAIRE a 148 PAGES de texte et de gravures et qu'elle ne coûte que 10 Cents;

Parce que vous pensez peut-être qu'elle est rédigée en style trop savant avec des X comme dans l'algèbre ou des petits bâtons crochus comme un discours chinois.

Parce que vous croyez peut-être, au contraire, qu'elle est banale et que vous n'en retirerez aucun profit;

Parce que, enfin, vous ne saviez peut-être pas que la "Revue Populaire" existait. N'oubliez donc pas de la demander à votre dépositaire ou de vous y abonner s'il n'y a pas de dépositaire dans votre localité et que vous demeuriez en dehors de Montréal et de la banlieue.

Extrait du sommaire de Juin:

La mouche. Retour de Verdun. Les avions sans guide. Tragiques épisodes. Travaux féminins. Aumônières des communiantes. Travaux d'amateurs. Comment imprimer des feuilles d'arbres. Les Sept merveilles du monde. Le Phare d'Alexandrie. Une glacière sans glace. Les masques noirs dans l'armée allemande. Pour les photographes amateurs. Le Barbier boche. Les Prussiens et Napoléon. La cuisine électrique et la vie chère. Qu'est-ce qu'un trillion? La récompense du génie. Le garde-manger d'un oiseau. La Prophétie de Mayence. Pour faire de la chaînette. Ce que coûte la guerre. Roman: **Disparu**, par Brada. Le prix d'un Papillon. Le vœu d'un africain. L'humble résidence d'un homme de génie. Jeu nouveau. L'astrologie gratuite du mois de Juin. Un musée intéressant. Propos de prisonniers. Plantes électriques et carnivores. Le général Pétain, glorieux défenseur de Verdun. Jérusalem menacée de destruction. Un colporteur chinois. Tunnel sous-marin entre le Danemark et la Suède. Enigmes russes. Le Kapok, etc., etc.



SIL-BO

Préparation in-
faillible pour avoir de
longs cils et SOUR-
CILS. Traitement 25c.
Adresse White Castle
Drug Co, Boîte Postale
2234, Montréal.

POUR RENDRE PRATIQUE UN INSTRUMENT A PLUSIEURS FINS

Agent.—Voilà, un ustensile indispensable dans les cuisines et les ménages, madame, il sert à différentes choses

Ménagère.—A quoi sert-il?

Agent.—Vous voyez cette petite lame?

Ménagère.—Oui.

Agent.—Elle sert à ouvrir les boîtes de conserve.

Ménagère.—Vrai!

Agent.—Et ce manche s'adapte à toutes sortes de casseroles pour les retirer du feu.

Ménagère.—Et ça, qu'est-ce que c'est?

Agent.—C'est un arrache broquettes.

Ménagère (intriguée).—C'est un instrument qui me semble bien pratique, mais supposez que mon mari s'en serve pour arracher des broquettes pendant que ma fille en a besoin pour ouvrir une boîte et que j'en ai besoin moi-même pour retirer une casserole de dessus le feu pour lui empêcher de verser, ce n'est pas la peine d'en avoir un.

Agent.—Comment, madame? Rien de plus facile, dans des cas pareils, vous n'avez qu'à en acheter trois, un pour vous, un pour votre mari et un pour votre fille.

SA RAISON POUR MENDIER

Un mendiant se présente chez une vieille dame qui, tout en lui faisant l'aumône, veut lui donner quelques conseils.

Dame.—Pourquoi ne travaillez-vous pas?

Mendiant.—C'est trop dangereux pour la santé, le travail.

Dame.—Mais, mon pauvre homme, tout le monde est obligé de travailler sur terre. Pourquoi dites-vous que le travail est dangereux?

Mendiant.—Mon père est mort en travaillant, mon frère a été tué en cherchant du travail et ma soeur s'est tuée en tombant d'un char quand elle revenait du travail. Moi, je n'ai pas envie de mourir.

L'usage des Miller's Worm Powders assure la santé des enfants en tout ce qui concerne les maux attribuables aux vers. Ceux-ci minent la force des enfants, ils sont incapables de lutter pour la vie et succombent à la faiblesse. Cette préparation leur promet la santé et tient sa promesse.

ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis	Montréal et Europe
Un an . . . \$2.50	Un an . . . \$3.50
Six mois . . . 1.25	Six mois . . . 1.75

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Fondé en 1889

LE SAMEDI

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Organe du Foyer Domestique

PRIX DU NUMERO : 5 Cts

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879

HEURES DE BUREAU :

De 8.30 a.m. à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m. à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & CIE.

Tél. Main 2680, 206, Boul. St-Laurent, Propriétaires, Montréal.

FEU M. F. POIRIER

Nul ne peut définir si le cruel moment
Est proche ou lointain, ni quelle cause future
Fera s'éterniser cette lente torture :
L'irrémissible et mutuel éloignement.

Le SAMEDI est en deuil de son fondateur. M. Ferdinand Poirier est mort hier cinq juin vers neuf heures du soir.

Nous sommes encore sous le coup brutal du douloureux événement qui ne remonte qu'à quelques heures au moment où nous écrivons ces lignes; et bien que, depuis quelques jours, un dénouement fatal fût à craindre, la triste nouvelle ne nous en a pas moins affectés.

On espère toujours contre tout espoir mais malheureusement le mal dont était atteint M. Ferdinand Poirier était de ceux avec lesquels il y a tout à redouter.

M. Poirier souffrait depuis plusieurs mois d'une tumeur de l'estomac qui rendit inévitable l'intervention chirurgicale. L'opération fut pratiquée avec toute la compétence voulue; tout ce qui était humainement possible fut tenté pour arracher le patient à la mort menaçante mais la science des médecins ne put rien contre la décision de Celui qui avait marqué le jour où il rappellerait à lui l'homme de bien que fut M. Poirier.

Car, homme de bien, de loyauté et de justice, il le fut dans toute l'acception de ces mots que l'on ne saurait mieux employer qu'à son égard.

✦

M. Ferdinand Poirier naquit à Sherbrooke en 1858 du mariage de M. Jos. Poirier et de Mme Clémence Lemay dit Delorme et il vint à l'âge de deux ans, à Montréal, où il a toujours résidé depuis.

Sous des dehors très calmes, il cachait une grande activité qui devait donner les plus heureux résultats. Il créa le Parc Royal dont nombre de nos concitoyens se souviennent fort bien, puis il orienta son esprit d'initiative vers un autre but : le journalisme.

Il débuta en créant la "Bibliothèque à 5 cents" qui n'était, en somme, que la mise en fascicules de romans populaires, genre à peu près inconnu à Montréal à cette époque. M. F. Poirier vit bientôt qu'il y avait mieux à faire et la "Bibliothèque à 5 cents" fit place au SAMEDI.

C'est le 15 juin 1889—il y a vingt-sept ans presque jour pour jour—que parut le premier numéro du "Samedi". D'un format réduit, avec ses seize pages imprimées sur papier rose, le "Samedi" ne pouvait encore que réclamer une bien modeste place dans le monde des journaux. Il se distinguait pourtant des autres par un programme tout différent, programme considérablement modifié et augmenté depuis et qui lui a réussi.

A ce journal venaient ensuite s'ajouter deux nouveaux périodiques: la "Revue Populaire" publiée mensuellement, puis l'"Almanach du Samedi" respectivement âgés de neuf ans et de sept ans. Entre temps le succès était venu couronner les efforts du début et l'oeuvre entreprise par M. F. Poirier lui apportait de légitimes satisfactions.

C'est alors que la mort a voulu faucher impitoyablement l'homme dont nous déplorons aujourd'hui la disparition; alors que son âge lui permettait d'espérer encore de longues années à passer au milieu de tout ce qu'il avait organisé, un mal cruel est venu l'affaiblir rapidement et lui causer d'in-

dicibles souffrances avant de l'amener à l'inutile table d'opération.

✦

Le mal avait pu miner profondément l'organisme de M. F. Poirier, le vieillir de plusieurs années en quelques semaines et le torturer sans relâche, jour et nuit, il avait pu ruiner le corps, il n'avait eu aucune prise sur l'esprit.

Cet homme, toujours calme et pondéré, pensant beaucoup plus qu'il ne parlait, ne s'était fait aucune illusion sur son propre compte.

A peine eut-il quelques apparences de découragement passer ou plutôt cette tristesse bien compréhensible chez celui qui abandonne trop tôt tout ce qui lui est cher mais il eut néanmoins pour chacun, jusqu'au bout, le même visage, la même mansuétude, les mêmes paroles sans nulle aigreur et que la résignation à l'inévitable semblait faire plus cordialement douces encore. Jamais je n'oublierai le jour où je le vis pour la dernière fois. C'était le vendredi, vingt-six mai, dans l'après-midi.

Epuisé par un jeûne prolongé, ne se soutenant que par un énergique effort de volonté, il voulut absolument revoir les

bureaux et ateliers de son cher "Samedi" avant de prendre le chemin de l'hôpital où il pressentait que la mort l'attendait.

Je le vois toujours s'avancer, courbé par la violence du mal, effroyablement maigri, puis me tendre la main en disant d'une voix étrangement calme: "Allons, mon cher ami, je viens vous faire mes adieux..."

Ces minutes, ces quelques secondes plutôt, sont inoubliables par la rapidité des divers sentiments qui vous agitent et de ceux que l'on devine en l'interlocuteur.

M. F. Poirier se savait irrémédiablement perdu mais il avait voulu, jusqu'à la dernière minute, faire preuve du sang-froid et de la force de caractère qui avaient été deux des plus grandes qualités de sa vie; à voir une dernière fois tout ce qui lui avait été si familier pendant si longtemps, il éprouvait comme une amère jouissance... Ces bureaux, ces livres, ces rayons de journaux, ces machines, tout cela qu'il avait vu s'organiser, prospérer, cet atelier, cette ré-

daction où il aimait à venir, il ne les verrait plus jamais... Dans un suprême regard, il semblait vouloir graver profondément tout cela en lui-même, désir inutile car, une fois le seuil franchi, tout cela allait disparaître à ses yeux comme si jamais rien n'en avait existé.

Quels regrets, quels souvenirs, mais aussi quelle résignation dans la suprême visite faite par M. Poirier!

Tout cela se devinait clairement et pourtant il fallait lui montrer un visage nullement inquiet et trouver des paroles naturelles, non pas d'espoir mais de certitude de guérison.

A chacun, M. Poirier serra la main puis, comme affaibli davantage encore par son ultime pèlerinage, il partit affronter les risques d'une tardive opération.

Nous ne devons plus jamais le revoir.

M. F. Poirier emporte avec lui tous les regrets d'un personnel qui lui était sincèrement attaché mais ses derniers instants auront pu être adoucis par la pensée de l'oeuvre qu'il a menée à bien et qu'il a légué à ses deux fils aînés Ferdinand et George Poirier.

Le personnel tout entier du "Samedi", non seulement s'associe à leur chagrin mais fera certainement tous ses efforts pour maintenir au journal sa prospérité.

Fernand de Verneuil.



FEU M. F. POIRIER.

LES ENFANTS BIEN ELEVES



Le père.—Ainsi, Thomas, tu es allé dîner chez M. St-Jacques aujourd'hui. J'espère que lorsqu'on t'a demandé si tu désirais quelque chose, tu as été assez poli pour dire "non" assez souvent.

Thomas.—Oui, père, j'ai dit "non" plusieurs fois.

Le père.—Est-ce bien vrai ce que tu dis là?

Thomas.—Oui, père; M. St-Jacques n'a pas cessé de me demander si j'en avais assez, et je disais toujours "non".

TRES EXPLICITE



La dame (incrédule).—Je crois qu'il y a bien longtemps que vous avez cette lettre de recommandation. Comment se fait-il qu'elle ait toutes ces taches de graisse?

La cuisinière.—Certain, madame, ces taches sont les traces des larmes que mon ancienne bourgeoisie a versées parce qu'elle ne voulait pas me laisser partir.

Les bergers disent que la laine des brebis leur fournit un excellent baromètre, quand la laine du mouton frise sur son dos c'est que le temps est sec et qu'il fera beau. Si au contraire le temps est humide ce qui présage la pluie, la laine au lieu d'être frisée retombe sur les côtés et paraît humide au toucher.

LE SOMMEIL DU SOLDAT

Il fait noir et dans les tranchées,
Où le guetteur veille debout,
Les escouades sont couchées
Au fond, de l'un à l'autre bout.
La nuit est fourbe, il faut se taire.
Le sol est rude, mais tant pis,
Il faut aux soldats des répit.
Muets, sans chambre, ni tapis,
Ils dorment sur la terre.

C'est la nuit et, dans cette grange
Où des faisceaux sont alignés,
On entend la rumeur étrange
De souffles ronflants éloignés.
C'est un lendemain de bataille;
O rude sommeil des héros.
Comme ils ont besoin de repos!
Pour recommencer plus dispos,
Ils dorment dans la paille.

Tout le long de la salle blanche
Sont rangés de grands lits moelleux.
La douce infirmière se penche
Sur les blessés, pâles, frileux.
Pourtant, une flamme s'allume
Dans leurs yeux de martyrs sanglants;
C'est qu'il fait bon avoir les flancs
Enfoncés dans des draps bien blancs.
Ils dorment dans la plume.

Parmi le sol des plaines mornes,
Où passe un vol de noirs corbeaux,
De simples croix, comme des bornes,
Marquent l'étape des héros
A la glorieuse hécatombe.
Leurs sacrifices purs et beaux
Tracent de leurs chairs en lambeaux
La course aux idéals flambeaux.
Ils dorment dans la tombe.

Mais un monument nous rappelle
Ceux qui pour nous furent tués,
Leurs exemples de mort si belle
A nos yeux sont perpétués.
Le marbre fixe leur mémoire
Et, défenseur du droit lésé
Que la force n'a pu briser,
Leur coeur s'est immortalisé.
Ils dorment dans la gloire.

Antoine EXPILLY.

NATURELLEMENT



L'institutrice.—Maintenant, Ethel, tu as trois pommes et tu en donnes une à chacun de tes deux frères, combien en reste-t-il?

Ethel.—Il reste deux coeurs, mam'selle.

IL S'EST PRIS LUI-MEME



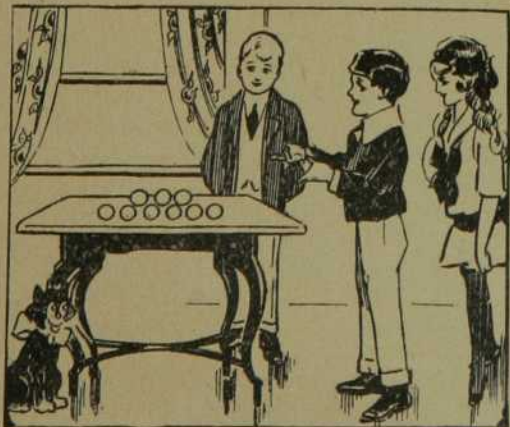
Le débiteur.—Considérez-vous cette date comme malchanceuse?

Le caissier.—Oui, certainement.

Le débiteur.—Très bien alors. J'étais pour payer mon compte aujourd'hui, maintenant, je ne le paierai pas.

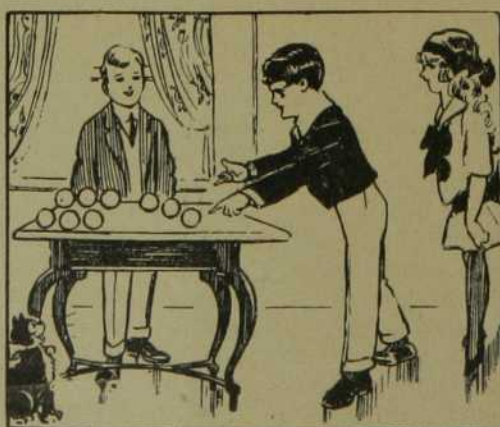
Beaucoup de personnes croient que toutes les fleurs ont un parfum, cela les surprendrait d'apprendre que la plupart des espèces connues n'en ont aucun. Un chimiste autrichien célèbre a, durant de longues années, étudié cette question-là et il affirme que sur plus de 4,000 variétés de fleurs connues en Europe il n'en a trouvé que quatre cents environ qui ont une odeur et sur ce nombre environ cinquante ont une odeur très désagréable.

LES FAMEUX TOURS DE THOMAS

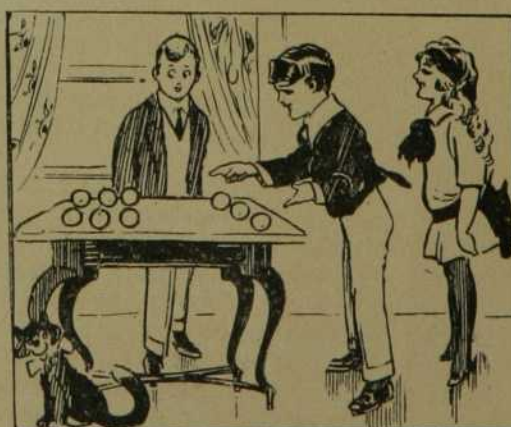


1 Maintenant, tu vois ces neuf oranges, dit Thomas à son ami Jules. Eh bien! peux-tu faire de ce nombre trois douzaines et demie?

—Non, répondit Jules, et personne ne peut le faire, à moins d'être un réel magicien.



2 Bien, dit Thomas, je vais te montrer comment c'est facile à faire, voici trois oranges, n'est-ce pas? C'est bien trois, comme tu vois, et il indiqua la rangée de trois.



3 Oui, reprit Jules, c'est trois. Maintenant, voici une demi-douzaine, montrant les autres six. Bien, ceci est trois, et ceci est une demi-douzaine, n'est-ce pas? Et voilà que j'ai encore gagné mon pari.



PETIT COURRIER

ANCIEN MAL MAIS NOUVEAU NOM

L'ECRIN AUX PERLES

D—J'ai deux servantes à la maison et cela n'empêche pas que je puis écrire avec mon doigt dans la poussière des meubles; que pensez-vous de cela? QUESTIONNEUSE EN COLERE.

R.—J'en pense tout simplement ceci, chère madame, c'est que l'instruction est une bien belle chose et que ceux qui ne savent pas écrire ne pourraient pas en faire autant que vous.

—o—

D—Aurons-nous un bel été? UN Z'HOMARD.

R—Je vous dirai ça dans trois mois d'ici.

—o—

D—Quel est le tarif d'annonces le moins élevé que je pourrais me procurer? J'SUIS T'UN PEU PEIGNE.

R—La langue de votre voisine.

—o—

D—Ma femme répare avec soin tous les trous de mes poches, pensez-vous que c'est une bonne ménagère? POIL DE CAROTTE.

R—Je pense surtout que vous ferez bien de ne jamais laisser traîner d'argent dans vos poches.

—o—

D—Quel fut le roi le mieux vêtu de l'antiquité? JE PREPARE UN GRAND TRAVAIL.

R—Ce fut sans doute le roi des Eulamites puisque l'on dit qu'il avait vaincu Loth.

—o—

ET VILLA? Evanoui? Fondu au soleil? Pulvérisé? Peut-être tout simplement en train de fumer de bons cigares à l'ombre en songeant au mal que d'autres se donnent pour courir après lui.

—o—

LE SOLEIL n'a rien de reluisant cette année. C'est peut-être à cause des gaz asphyxiants qu'il renifle un peu trop sur notre planète...

—o—

LA JEUNESSE c'est quelque chose qui s'use tous les jours même si l'on ne s'en sert pas.

—o—

LES MANIERES que veulent faire certaines personnes ressemblent à ces papiers de mauvais goût qui enlaidissent les murs au lieu de les orner.

—o—

LES SERVICES importants les moins appréciés sont peut-être ceux que nous rend notre réveille-matin.

—o—

LE MEILLEUR moyen pour en finir avec le bâtreur qui vous tire la jambe pendant une heure et s'interrompt lui-même à chaque minute pour vous dire: "Comprenez-vous?", c'est de lui répondre froidement à chaque fois: "Pas du tout!"

—o—

PARLEZ à un enfant comme si c'était un homme et vous lui ferez plaisir même s'il ne vous comprend pas.

—o—

IL EST parfois plus difficile de pouvoir se taire que de savoir parler.



Docteur.—Y a-t-il longtemps qu'il est malade, ce paroissien-là?

Boule-de-neige.— Une bonne semaine. Il est d'même depuis qu'il a pris une brosse qui a duré dix jours pendant lesquels il est resté tout l'temps dans l'bleu...

Docteur.— Correct. C'est une indigestion.

LES MODES SE SUIVENT



Cette année, les chapeaux de femme seront si petits qu'il faudra un microscope pour les voir.

CHEZ LE DENTISTE X...



—Acré... Et vous dites que vous opérez sans douleur!

—Certain! Est-ce que j'ai l'air de pâtir le moins du monde, moi? Je ne ressens jamais la plus petite douleur quand j'opère...

(Extraits authentiques de livres, journaux, etc.)

UNE "PERLE" MONSTRUEUSE

Un boche de marque, le général von Dithfurth, a eu l'audace d'écrire ceci: "Le petit tertre qui recouvre le cadavre d'un de nos vaillants nous est plus sacré que toutes les cathédrales, et si l'on nous traite de barbares, tant pis, nous nous en moquons."

C'est absolument comme si le général boche avait dit: "D'un côté, voici toutes les cathédrales, superbes monuments édifiés par des générations entières d'hommes artistes et laborieux, on y a toujours prêché l'amour du prochain, elles ont civilisé le monde, leur valeur est par conséquent inestimable. De l'autre côté, voici un soldat boche qui a torturé des femmes, égorgé des vieillards, mutilé des enfants et achevé des blessés; entre temps, il a volé et incendié ce qui lui était tout naturel car je l'avais sorti d'une prison pour l'enrégimenter. Un beau jour, ivre d'alcool et d'éther, menacé par le revolver de son officier, il est parti inconscient, pour l'assaut mais il est tombé. Eh bien, c'est ce bandit qui représente l'idéal de l'Allemagne et à qui vont toutes les sympathies de ce pays, cet apache à lui seul a plus de valeur pour nous que tout le reste..."

Von Dithfurth a cru peut-être louer son pays et ses soldats, il n'a réussi qu'à affirmer d'une manière saisissante le degré d'abjection où ils sont tombés.

Du Journal, à propos du nouvel obus lourd des français: "Renseignements pris, ces projectiles monstres étaient des obus de... millimètres, pesant chacun... kilogrammes".

Et si ces renseignements-là ne vous suffisent pas, c'est que vous êtes rudement difficiles.

De l'Indépendant des Basses-Pyrénées:

"Un obus a pénétré dans l'appartement occupé par les époux Merry. Le projectile, après avoir traversé les personnes et les vitres, a éclaté dans l'appartement. Les dégâts sont importants."

Etre traversé par un obus, ça fait évidemment un petit trou.

Du Journal: "Gaby d'Arcourt était morte. Entre les deux épaules, perceant sa fine chemise de batiste alourdie de sang, la lame d'un poignard, planté jusqu'à la garde, scintillait..."

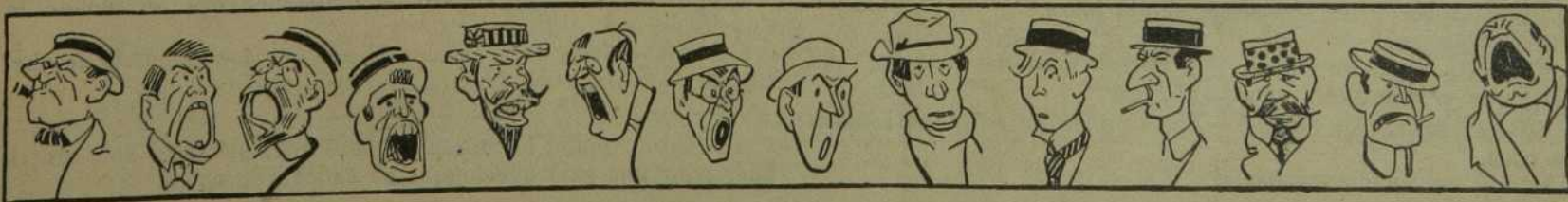
Les voilà bien, les épaules transparentes.

Du Journal, par Mme Lucie Delarue-Mardrus, souvent nommée:

"Au loin quelques refrains tricolores et quelques vivats flottaient sur la ville."

Rien ne saurait étonner de la part de cet étonnant bas-bleu.

DEMOCRITE.



LES AVENTURES DE CHARLIE CHAPLIN



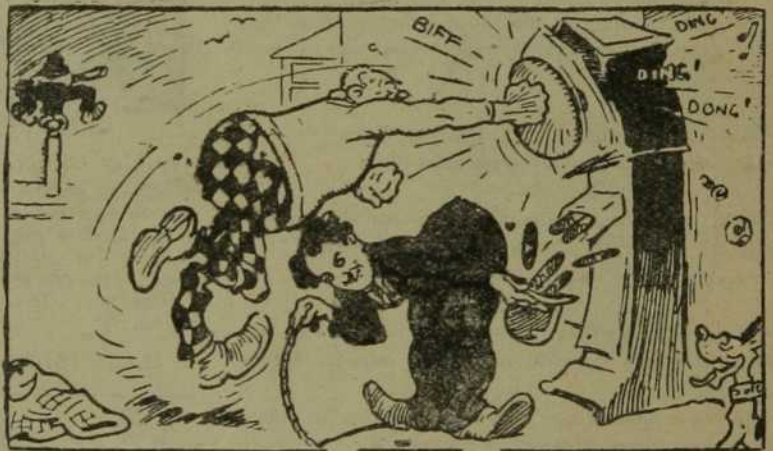
1 L'autre jour, je n'avais plus un seul centin. Pas même de quoi me payer un bon cigare, alors que tout près de moi il y avait une machine automatique par laquelle en y mettant cinq cents, j'aurais pu avoir non seulement des cigares, mais de la gomme et des bonnes peanuts.



2 Mais, au même instant, j'aperçus Jos Legros, un de mes anciens rivaux, qui venait vers moi; alors je me suis dit: c'est le temps de me venger, et je lui administrai un superbe coup de pied au bon endroit. Il en était tout rouge de colère et voulut me remettre cela tout de suite.



3 Au moment où il se préparait à me donner un de ces coups de poing qui m'aurait écrasé en mille miettes, je me plaçai vivement vis-à-vis de la machine automatique en disant: tout ne sera pas perdu!!



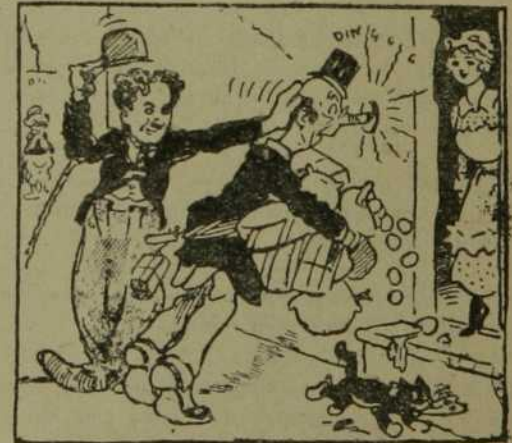
4 Et Jos en voulant me frapper au front, atteignit la machine, car j'eus la précaution de me baisser au plus vite. J'avais même eu l'idée de mettre mon chapeau vis-à-vis de l'embouchure, de sorte qu'il en sortit plusieurs cigares que je pus recueillir facilement.



5 Et en fumant le meilleur Havane, je m'éloignai de mon rival, toujours avec les mêmes gestes gracieux que vous me connaissez.



6 A peine étais-je arrivé à la deuxième rue que j'aperçus un citoyen en détresse, alors je me suis dit: c'est le temps, Charlie, de te rendre utile.



7 Et comme il ne voulait pas déposer son lourd fardeau sur la chaussée, je lui donnai une bonne poussée et son long nez vint frapper la sonnerie qui ne tarda pas à se faire entendre à l'intérieur, puisqu'au même moment j'eus le plaisir de voir une charmante demoiselle à la porte.

UNE VRAIE DOUCHE!...

Un jeune habitant de la campagne est sur le point d'épouser la fille d'un habitant à l'aise qui possède beaucoup d'animaux et notamment une très belle race de pores dont il refuse de vendre des produits vivants. La timidité du fiancé lui fait faire parfois des coq-à-l'âne qui lui attirent des réponses piquantes, témoin celle-ci:

Fiancé.—O ma Simone, que je vous aime, que vous êtes jolie; que nous serons heureux dans quelques jours.

Elle.—Oh, oui!

Fiancé, (comme en extase, et à mi-voix).—Vous aurez à vous des pores, comme votre père...

Elle, (vivement et fâchée).—Pas trop de pores, j'aurai assez de vous.

Et il y eut un silence glacial.

LA PLUS UTILE DES PROFESSIONS

Trois jeunes gens, Louis, Jacques et Edmond, respectivement étudiants en droit en théologie et en médecine, ont une longue discussion au sujet des mérites de la profession que chacun exercera une fois leurs études terminées. La discussion se termine tout d'un coup par le dialogue suivant:

Louis.—Nous, dans notre profession, nous faisons punir les coquins et rendre justice aux honnêtes gens.

Jacques.—C'est vrai, mais nous, nous montrons au monde le chemin du ciel.

Edmond.—Nous, nous faisons mieux que leur montrer le chemin de l'autre monde, nous les y expédions.

Au Maroc, quand le Sultan se marie, chaque sujet doit contribuer pour une part quelconque au cadeau de noces.

ÇA PRODUISIT L'EFFET
CONTRAIRE

Une maîtresse de pension remarque qu'un pensionnaire fait une consommation extraordinaire de "catsup". Comme cela occasionne des dépenses qui absorbent le bénéfice qu'elle pourrait avoir sur la pension du client elle cherche un moyen de le corriger de cet abus. Pour arriver à ce résultat elle fait devant tous les clients la réflexion suivante:

Dame.—Les dentistes affirment que les tomates ont une tendance à décharner les dents en s'attaquant aux gencives. Leur abus fait tomber les dents.

Client.—C'est-il vrai, madame.

Dame.—Certainement.

Client.—Oh alors, cela me rendra un grand service en aidant mes vieilles dents à tomber plus facilement. Servez-moi alors encore un peu de rosbif pour que je puisse prendre encore du catsup.

SA CHARITE

Un riche fermier des environs de Montréal désireux de se retirer à la ville, essaya de laisser à son fils la lourde responsabilité de l'administration de sa ferme, afin de s'assurer s'il en était capable. Quand vint le temps de rendre un compte de sa gestion, le père observa l'item suivant: "Charité, \$100.00".

Père.—Quelle somme énorme vous avez dépensée là, mon fils? Est-ce bien en oeuvres charitables?

Fils.—Assurément, mon père.

Père.—Pouvez-vous m'indiquer quelques-unes de vos donations?

Fils, (timidement).—C'est bien difficile, mon père, je ne me souviens jamais du bien quand je le fais.

Père, (malicieusement).—Je crains bien que cette charité là, cache une multitude de péchés!

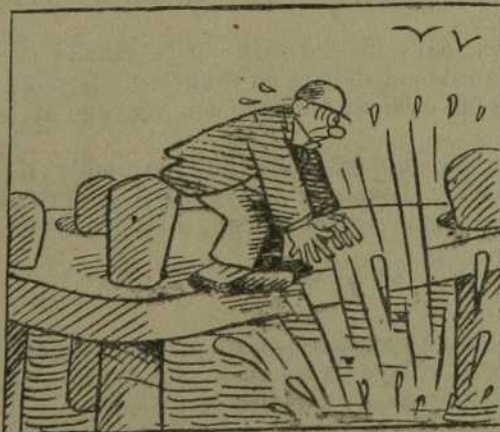
Paris contient beaucoup plus d'arbres que n'importe quelle autre grande ville du monde, et c'est une des choses qui rendent la ville si gaie et si attrayante. Ces arbres sont en grande partie des marronniers, des acacias ou des citronniers comme on en trouve des quantités au Bois de Boulogne et le long des boulevards extérieurs.



1—Encore la faute à ce damné chien!



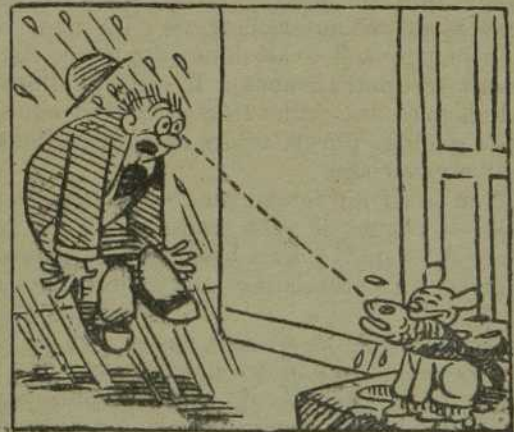
2—Emmène-le n'importe où et noie-le.
—Sûr et certain.



3—Ça me chagrine, pauvre vieux, mais les ordres sont les ordres.



4—En ce moment, il doit être rendu près des Iles de Sorel.



5—Ououou!
—Excusez-moi!

UNE DES AMBITIONS DE L'ENFANCE



Vouloir être dentiste afin d'arriver, un jour, à "travailler" la mâchoire de la maîtresse d'école qui menait ses élèves au bout du pied et du fouet.

DE L'AUTRE COTE

Habitant.—M'sieur le policeman où qu'est l'autre côté d'la place?
Policeman.—Vous n'avez qu'à traverser.

Habitant.—Voyons! Voyons! Fais pas l'farceur, j'en viens, et là-bas on m'a dit comm' vous.

Policeman.—Si c'est de là-bas que vous cherchiez l'autre côté, vous y êtes, l'autre côté, c'est ce côté.

Habitant.—C'est pas c'côté que j'veux, c'est d'l'autre côté.

Policeman.—Eh bien, je vous l'ai déjà dit, traversez.

Habitant, (s'en allant).—Ma parole, ce policeman se f... de moi... et les autres itou.

SES POCHEs AVAIENT DES
TROUS

Un jeune homme bien mis voit briller quelque chose sur la chaussée et se baisse pour le ramasser. C'est une pièce de \$5 en or et un tramp qui l'a vu ramasser la pièce la réclame.

Tramp.—Pardon, monsieur,

veuillez me remettre cette pièce.

Jeune homme.—Comment, vous osez réclamer cette pièce de \$5 en or?

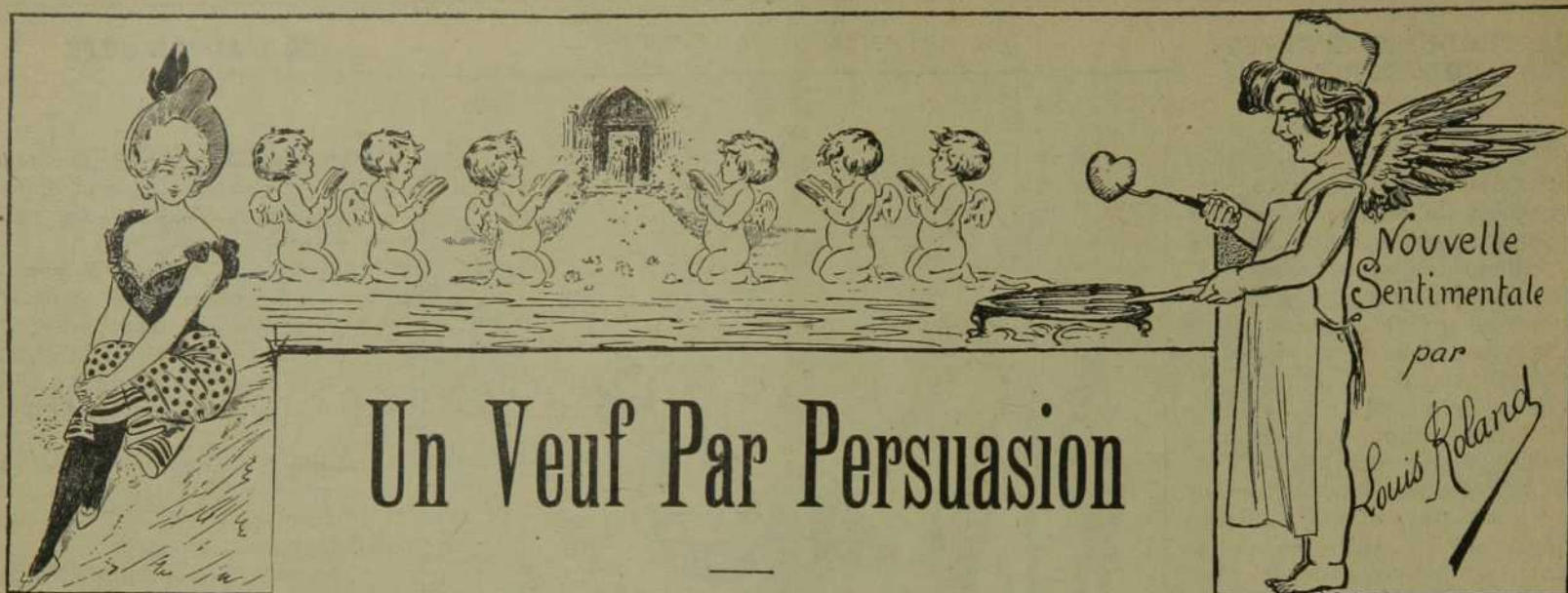
Tramp.—Parfaitement elle est à moi, c'est toute ma fortune, je viens de la perdre et je la cherchais.

Jeune homme.—A qui ferez-vous croire que vous, un tramp, vous pouvez avoir perdu cette pièce.

Tramp.—Excusez-moi, monsieur, mais c'est à vous que je devais demander cela, vous qui avez des poches solides, moi c'est tout naturel que je puisse perdre mon argent, mes poches ont des trous.

Le groupe des îles Sorlingues (scilly islands), sur la côte occidentale de l'Angleterre, entre l'entrée de "la Manche" et celle du "Canal de Bristol", comprend une quarantaine d'îles dont cinq seulement sont habitées et comptent en tout une population qui ne dépasse pas trois mille habitants. Les principales sont Trescow, Saint-Martin, Sainte-Marie et Bryer. Ces îles sont les célèbres "Scillinae" mentionnées par les géographes romains et les Carthaginois eux-mêmes les connaissaient et venaient exploiter leurs gisements d'étain.

EXCUSEZ-MOI!



OSCAR Lamélasse était vieux garçon; c'est une maladie comme une autre, c'est-à-dire à laquelle il y a parfois un remède pire que le mal mais dont aurait, somme toute, grand tort de s'effrayer.

C'est guérissable quand ce n'est pas trop ancien.

Tel était le cas d'Oscar qui n'avait, en gros et en détail que trois cent soixante-six mois d'existence, soit trente ans et demi pour parler plus clairement.

A cet âge-là, on n'est pas encore complètement racorni, on n'est pas incurable...

Seulement il faut y mettre un peu de bonne volonté.

Et Oscar n'en mettait point du tout.

Au contraire, à chaque fois qu'on lui parlait de mariage, Oscar haussait les épaules et trouvait toujours à faire quelque réflexion saugrenue qui déroutait complètement son interlocuteur. Aucune jeune fille ne lui paraissait digne de devenir madame Lamélasse; celle-ci était trop maigre, celle-là trop grosse, cette autre avait le nez trop long et cette autre encore le caractère trop pointu...

Bref à chaque personne qu'on lui suggérait, Oscar trouvait quelque défaut capital incompatible avec l'amour. Ça pouvait durer longtemps comme ça...

Oscar en était donc arrivé à l'âge de trente ans et demi sans avoir encore rencontré l'élue de son cœur et, devant son obstination injustifiée ses camarades avaient fini par lui laisser la paix.

Eux, s'étaient tous mariés, ils formaient maintenant une sorte de clan à part et commençaient à considérer Oscar comme un être extraordinaire avec lequel les blagues valent mieux que la sympathie. En conséquence, loin de lui suggérer maintenant une épouse possible dans quelqu'une de leurs amies, ils s'ingénieraient à trouver de bonnes farces dont ils le rendirent la victime bénévole.

Un jour, ils en combinèrent une formidable...

Auparavant, laissez-moi vous dire qu'ils avaient grand tort de s'acharner ainsi après ce pauvre Oscar; si le jeune homme refusait systématiquement tous les partis qu'on lui proposait, il faut savoir que ce n'était, en effet pas par orgueil ou esprit de critique mais tout simplement par timidité.

Oscar était doux... comme de la mélasse.

Rarement il tenait conversation avec quelque jeune fille; il n'aimait pas cela car sa timidité native le rendait gauche et honteux et lui enlevait tout esprit. Il s'en était rendu parfaitement compte et s'était bien aperçu des sourires discrets mais un peu moqueurs que son attitude embarrassée faisait éclore sur les jolies lèvres de ses interlocutrices. Un peu vexé, mécontent de lui-même surtout, il avait donc adopté une ligne de conduite qu'il observait scrupuleusement: il refusait dorénavant toute conversation avec une jeune fille surtout si elle était jolie et répondait par quelque phrase idiote aux suggestions de ses amis relativement au mariage.

Et il en souffrait comme une bonne bête, le pauvre Oscar; il se considérait comme le plus malheureux des hommes sur la terre sans se douter qu'il y a ici-bas, bien des jeunes gens dans son cas, qui demeurent célibataires tout en brûlant du désir de se marier...

Seulement voilà, ils n'osent pas le dire.

Mais revenons-en à notre mouton.

Par une belle journée du mois de juin, en arrivant aux bureaux de la grande Compagnie industrielle où il travaillait, Oscar considéra avec stupéfaction l'air de compassion apitoyée avec lequel l'accueillirent ses amis.

Dès qu'il était entré, l'un d'eux s'était avancé à sa rencontre, lui avait pris les mains en bredouillant quelque chose de vague qu'il n'avait pas bien compris puis avait regagné sa place en faisant le simulacre d'essuyer une larme qui ne voulait pas sortir... et pour cause!

Le traître rigolait comme une baleine dans son mouchoir en tournant le dos à Oscar.

Les amis du jeune homme avaient imaginé de lui monter un formidable bateau, c'est-à-dire de le mystifier de la plus belle façon, histoire de s'amuser un peu à ses dépens.

Un deuxième camarade prenait la parole d'un ton larmoyant et disait ceci qu'Oscar ne comprit tout d'abord pas bien, tellement la chose lui parut stupéfiante:

—Aie du courage, mon pauvre Oscar; le sort cruel vient d'enlever la plus charmante des épouses à ton affection mais il faut te faire une raison et te dire que nous sommes tous mortels...

—Hein! Quoi? répondit Oscar littéralement abruti, une épouse... le sort cruel... qu'est-ce que tu me racontes-là?

—Oui, répondit un autre, nous venons d'apprendre la fatale renouveau à l'instant et ça nous a même bien surpris car nous ignorions que tu étais marié...

—Mais je ne suis pas marié! Je n'ai pas de femme!

—Tu n'en as plus, c'est vrai, pauvre ami! Te voilà veuf, il faudra te remarier...

—Encore une fois, clama Oscar, je ne sais ce que signifie tout cela, mais je vous le répète, je ne puis pas être veuf puisque je n'avais pas de femme! Voyons, vous le savez bien!

—Jaloux d'elle jusqu'à sa mort, murmura l'un des jeunes gens à l'oreille de l'autre mais assez haut cependant pour que le prétendu veuf pût entendre.

—Il faut prendre du congé pendant quelques jours, Oscar, suggéra un autre, tu pourras pleurer à ton aise et tu nous reviendras ensuite avec un visage, sinon souriant, du moins calmé et moins défait que celui que tu as aujourd'hui. Du reste, le boss est de cet avis et il a décidé, je crois, de te donner quinze jours de vacances.

Effectivement, le patron qui entra à ce moment, présentait une enveloppe à Oscar en lui disant:

—Acceptez mes condoléances, Oscar Lamélasse, allez guérir votre chagrin à la campagne, ceci vous y aidera, c'est une gratification que vous avez bien méritée car je suis satisfait de votre travail. Allez, mon ami, et revenez-nous dans quinze jours...

Et Oscar était parti, inconscient, hébété, se demandant si ses camarades, y compris le boss, n'étaient pas tous fous ou bien si ce n'était pas lui qui s'était marié et qui était devenu veuf sans s'en apercevoir...

Pendant ce temps-là, dans les bureaux de la grande Compagnie, les employés se tordaient de rire en songeant à la mine ébahie d'Oscar quand ils lui avaient annoncé son veuvage et le patron concluait:

—Lamélasse est un bon employé quoiqu'un peu timide; il n'aurait sans doute pas osé me demander des vacances et surtout une gratification pour les passer agréablement, mais c'est égal, la farce est fameuse!

* * *

Depuis huit jours, Oscar Lamélasse, veuf par persuasion, était en vacances dans le petit village de St-Amour-sur-le-Lac—un nom charmant—et il avait l'air de s'y trouver fort bien.

Ce grand garçon, que la vie active de la ville déroutait un peu, s'était tout de suite trouvé à son aise dans ce charmant petit pays et il faut dire qu'il avait eu de la chance de tomber sur

une maison de pension de premier ordre: un bourgeois bon enfant, une bourgeoise affable et une jeune fille... Oh! mes amis! Une jeune fille qui vous avait des yeux... des lèvres... une voix d'une douceur... et des belles petites joues roses...

Oscar en était resté baba.

Et tout de suite il avait commencé à rougir et à se sentir très bête.

La preuve, c'est qu'à une question de la jeune fille, question qu'il n'avait d'ailleurs pas comprise tant son trouble était grand, il avait répondu:

—Je suis veuf, mademoiselle...

—Pauvre monsieur! avait répondu la belle enfant, il faudra chasser tous vos noirs chagrins et vivre dans l'espérance de jours consolateurs...

Eh quoi! La belle fille ne se moquait pas de lui, elle avait pitié, elle parlait de consolation...

—Je vais vous dire, répliqua Oscar enhardi, je suis veuf mais je ne m'en étais jamais douté car je croyais jusqu'ici que, pour devenir veuf, il fallait auparavant être marié...

—Mais sans doute!

—Eh bien, j'ai des amis qui en ont jugé autrement.

Et Oscar raconta, avec pas mal d'esprit, ma foi! la mystification dont il avait été victime à son bureau ce qui amusa fort le papa, égaya la maman et fit dire à la jeune fille:

—Ils ne sont pas gentils, vos camarades!

Du coup, la demoiselle conquit le cœur d'Oscar.

Huit jours s'étaient donc passés déjà; les vacances d'Oscar allaient bientôt prendre fin ce qui n'avait pas l'air de l'amuser du tout.

Il était au mieux maintenant avec ses hôtes et s'était civilisé au point d'appeler leur jolie fille "Angèle" tout court au lieu de son nom de famille, mademoiselle Bonchoix.

A quoi celle-ci répondait en l'appelant "Oscar".

Doux accord que le papa confirmait en les appelant tous deux "Mes enfants"...

—Allons, "mes enfants", dit-il un jour, si nous allons faire une petite promenade en chaloupe? Il fait beau et cela nous aiguîsiera l'appétit.

Les "enfants" avaient accepté avec empressement et l'on était parti, sous l'oeil bienveillant de la maman, pour la promenade décidée.

Vous dire ce qu'elle fut? Ce serait inutile. Tout jeune homme qui s'est promené en chaloupe avec une jolie fille et son papa peut se faire une idée de la chose.

Oscar avait pris les rames, Angèle s'était mise au gouvernail et le papa s'était allongé voluptueusement les jambes dans le fond du bateau puis, le dos bien "accoté", n'avait pas tardé à goûter les douceurs d'un sommeil que les deux amoureux eurent grand soin de ne pas troubler.

Car ils étaient amoureux. Ils ne se l'étaient pas encore avoué mais cela n'empêchait pas la chose d'exister; les meilleurs discours sont souvent les moins bruyants et à considérer ceci comme une règle, les conversations habituelles des deux jeunes gens devaient être excellentes car elles avaient lieu principalement avec les yeux...

Et ce jour-là, c'était comme les autres jours.

Angèle, pourtant, la première, rompit le silence.

—A quoi pensez-vous, Oscar? demanda-t-elle.

—A vous, répondit le jeune homme. Mais vous-même?

—Oh! moi, je songe que vos amis vont encore vous abasourdir avec leurs plaisanteries de mauvais goût quand vous allez reprendre votre travail...

—C'est vrai. Ils me demanderont, par exemple, si je suis résigné à mon triste sort mais ils pourront voir à mon visage que je n'ai pas l'air précisément d'un "veuf" inconsolable...

—Mais plutôt celui du veuf joyeux...

—Certainement parce que je penserai à vous Angèle, comme à tous les instants, d'ailleurs.

—Et vous ne vous direz même pas que je serai très triste de votre départ... que je pleurerai même un peu...

—Un peu seulement...

—Je ne veux pas vous avouer que je pleurerai peut-être beaucoup car cela vous rendrait bien trop fat!

—Angèle?

—Oscar?

—Vous savez que je m'appelle Oscar Lamélasse...

—Et moi Angèle Bonchoix...

—Eh bien, c'est ça qui serait gentil d'avoir un beau petit commerce d'épicerie avec nos deux noms au-dessus de la porte: "Lamélasse-Bonchoix". Ça aurait l'air d'une réclame intelli-

gente et ça porterait sûrement bonheur au commerce... Qu'en dites-vous?

—J'en dis... j'en dis... qu'il faudrait être mariés pour cela...

—Naturellement. Mais cela vous plairait-il, Angèle?

—Autant qu'à vous, Oscar!

—Embrassons-nous...

—Oh! je veux bien!

—Ouah!!... ou... ou... ouah!!

Cette onomatopée n'a pas la prétention de représenter le bruit fait par l'échange de baisers projeté entre les deux futurs commerçants. La musique produite eût été beaucoup plus délicate et puis, nous l'aurions passée sous silence, car nous sommes d'avis qu'il est préférable d'entourer de la plus grande discrétion l'accomplissement de ce genre de cérémonies.

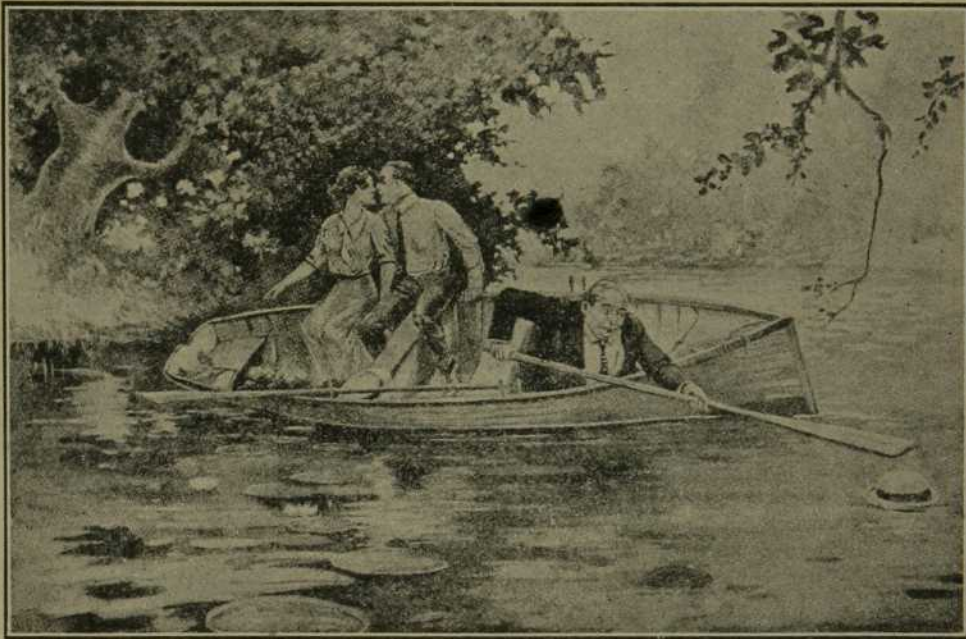
C'était tout simplement le papa Bonchoix qui avait fini de piquer son petit somme et qui se réveillait.

Ah! Il avait bien choisi son moment, par exemple! Juste à l'instant où les deux museaux allaient se rencontrer... Angèle fit une moue de dépit. Oscar se mit à tousser deux ou trois fois de suite puis il se moucha longuement ce qui lui donna le temps de reprendre un air naturel et au papa celui de se réveiller tout à fait.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes mais cela avait suffi largement à Oscar pour inventer une petite vengeance contre le trouble-fête et reprendre, par la même occasion, le baiser manqué.

L'amour est ingénieux.

Sournoisement Oscar donna une petite tape au chapeau du pa-



A l'aide d'un aviron, il ramena le chapeau fugitif.

pa Bonchoix et le fit sauter dans l'eau en s'écriant, le plus naturellement du monde: "Tiens! on n'aurait pas cru qu'il faisait du vent!"

Un peu surpris, le papa ne perdit pas un instant. A l'aide d'un aviron, il ramena le chapeau fugitif près de lui; cela prit quelque temps, pas beaucoup mais suffisamment pour remplacer le baiser perdu par une douzaine d'autres...

Quand le père Bonchoix eut rattrapé son chapeau et l'eut remis sur sa tête après l'avoir secoué, il se tourna vers les deux jeunes gens dont les joues quelque peu rouges le firent sourire malicieusement; puis, comme répondant à la phrase prononcée par Oscar un instant auparavant, il acquiesça:

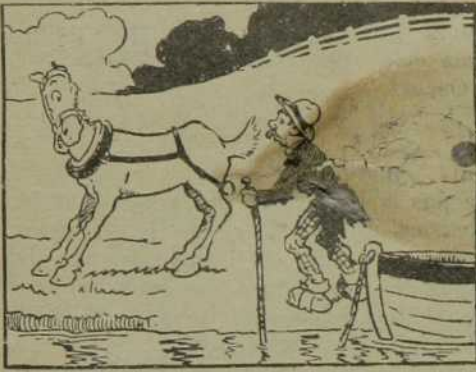
—Mais oui, il fait du vent, il souffle même si fort que je crois bien qu'il m'emportera ma fille...

* * *

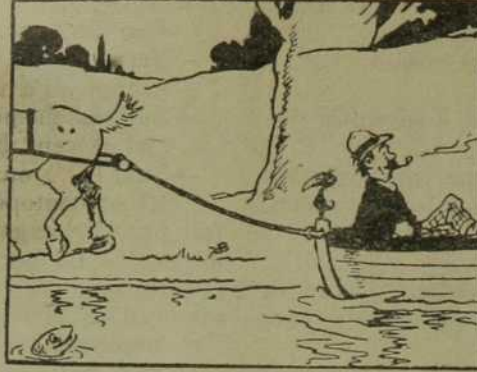
Huit jours plus tard, Oscar rentrait au milieu de ses collègues. Ceux-ci l'accueillirent, comme on pouvait le prévoir, avec des quolibets et des phrases toute prêtes auquel le jeune homme coupa court immédiatement:

—Vous étiez incomplètement renseignés, leur déclara-t-il, vous m'avez appris que j'étais veuf, eh bien, mes amis, j'ai une nouvelle bien plus sensationnelle à vous communiquer: "Ma femme est ressuscitée!"

UNE COURTE HISTOIRE



1 Comme je suis chanceux, disait Jos Laparesse! Je n'ai qu'à attacher cette chaloupe au harnais de ce cheval, et je pourrai alors aller où je voudrai.



2 Et "Nelle" partit. Pendant ce temps Jos Laparesse assis dans la chaloupe, rêvait qu'il serait très heureux s'il pouvait avoir au moins un peu d'argent.



3 Cependant ils rencontrèrent un pont, le cheval passa sain et sauf, mais Jos Laparesse qui dormait, tomba au fond de la rivière d'où il ne revint jamais. Tout vient à point à qui sait attendre.

DEFAUT DE MEMOIRE

Un évêque très estimé dans son diocèse commençait à perdre la mémoire et l'on appréhendait de le laisser voyager seul.

Il y a quelque temps, pendant un de ses voyages, il avait perdu son billet; le conducteur, qui le connaissait bien, lui dit:

—Cela ne fait rien, Monseigneur, vous me le donnerez à la prochaine station. A la station suivante le billet n'était pas encore trouvé et le conducteur lui dit: "Peu importe! quand bien même vous l'auriez perdu".

Mais l'évêque répondit

—Non pas! j'en ai besoin, il faut que je le trouve pour savoir où je vais.

CHEZ LE BARBIER

Voici un dialogue assez spirituel entendu chez un de ces commerçants qui assomment tous leurs clients de boniments, toujours les mêmes, pour essayer de leur vendre des drogues inutiles.

Le coiffeur.—Vos cheveux tombent, monsieur.

La victime.—Oui? alors c'est très bien, je n'aime pas la chevelure épaisse.

Le coiffeur.—Vos cheveux grisonnent, monsieur.

La victime.—Naturellement, je porte le demi-deuil.

Le coiffeur.—Vous devriez néanmoins mettre quelque chose dessus?

La victime.—C'est ce que je fais chaque jour.

Le coiffeur.—Ah! pouvez-vous me dire ce que vous mettez dessus?

La victime.—Mon chapeau!

REPONSE NAIVE

Un jeune homme vient de recevoir une lettre d'un de ses amis qui est depuis un an au Klondyke et après l'avoir lue à sa fiancée chez qui il est en soirée.

Fiancé.—Tu vois comme j'aurais bien mieux fait de partir avec Jean l'année dernière, je serais riche comme lui, maintenant, il vient de se marier.

Fiancée.—Oui, tu aurais fait comme lui tu te serais marié aussi là-bas et je ne t'aurais plus. Comment trouvent-ils donc l'or dans ce pays?

Fiancé.—En lavant.

Fiancée.—Pas besoin d'aller si loin, viens dans la cuisine nous allons laver tous deux.

ALLO !

Cette histoire est, paraît-il, authentique, et s'est passée... en province, car chacun sait que le service téléphonique est irréprochable à Montréal.

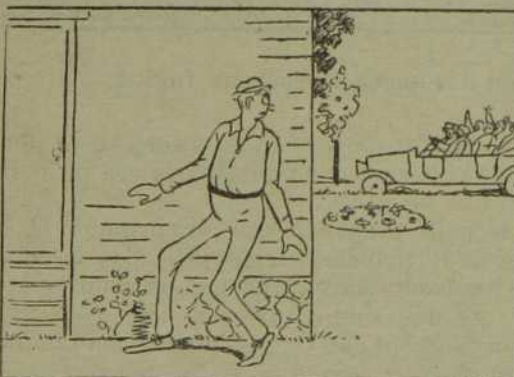
Dernièrement, un marchand de bestiaux, ayant fait diriger un troupeau de veaux sur l'abattoir municipal, voulut téléphoner à cet établissement.

Distraite, la demoiselle du téléphone se trompa et lui donna la communication avec l'Hôtel de Ville, où le Conseil municipal tenait séance.

On juge de la stupeur du président, lorsqu'il s'entendit demander par une voix inconnue:

—Est-ce que tous les veaux sont arrivés?

LE JOUR DU REPOS



1—Bonjour, madame Chose!
—Voilà un bonjour qui m'inquiète...



2—Vieux, où es-tu?



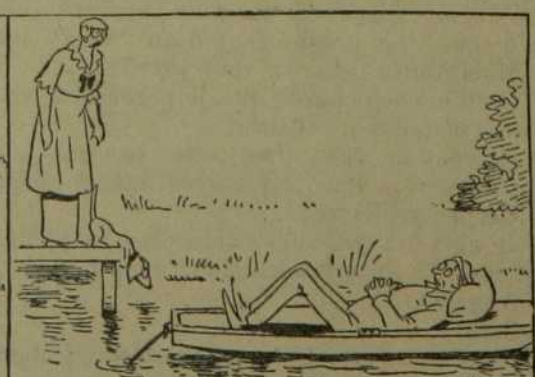
3—Où est ton maître, Fido?



4—Trouve-le, Fido.



5—Allons! Fido, plus vite que ça...

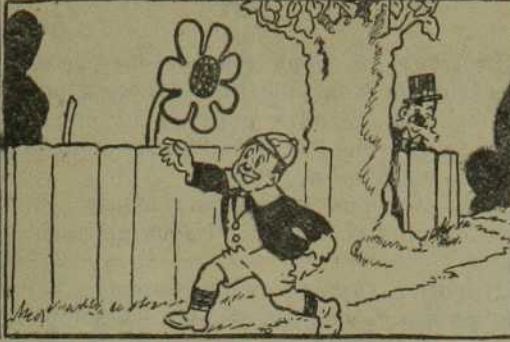


6—Viens tout de suite m'aider, vieux. Il nous arrive un plein char de gens pour dîner.
—Qu'ils attendent!

TOUR INGENIEUX



1 Ah! ah! on vient toujours me voler mes fleurs, disait Pierre, ça ne durera pas plus longtemps, cela! Il n'y aura plus aucune fleur dans une semaine! dit-il. Alors, il acheta une fleur de soleil artificielle et l'attacha au tuyau d'arrosage.



2 Il l'accrocha au haut du mur et attendit les événements; ce ne fut pas long, Luc passa quelques minutes après et se dit: Oh! quelle belle fleur, il faut que je l'apporte à mon amie.



3 Mais Pierre qui l'avait vu venir, ouvrit vivement le robinet, de sorte que Luc reçut un superbe jet d'eau qui l'empêcha de revenir voler des fleurs pendant tout l'été.

TOUS TROIS ETAIENT DANS LES ORDRES

Trois anciennes amies de pension se retrouvent aux bains de mer. Il y a plus de dix ans qu'elles ne se sont pas rencontrées et elles se demandent réciproquement des nouvelles de leurs enfants. Naturellement tous vont bien et chacune d'elles vante les capacités des siens, ce qu'il fait, la position qu'il occupe ou qu'il occupera un jour.

1ère.—Mon aîné est sur le point de terminer ses études, il se dispose à prendre les ordres.

2ème.—Le mien, il est vrai qu'il a deux ans de plus que le vôtre, est bien plus avancé, il a déjà pris les ordres.

3ème.—C'est curieux, comme de nos jours, les enfants aiment cette profession.

1ère.—Votre fils aîné prend-il aussi les ordres, chère madame?

3ème.—Il y a longtemps qu'il les a pris, madame; si vous vous souvenez il est bien plus âgé que votre fils, il a aujourd'hui 25 ans accomplis. Après avoir pris les ordres, il a fait son chemin et maintenant il donne les ordres.

1ère et 2ème (ensemble, d'un air étonné).—Oh! oh! comment cela?

3ème.—C'est bien simple, il a pris les ordres quand il était voyageur de commerce, mais maintenant, depuis la guerre il donne les ordres, il est capitaine.

2ème (tristement).—Le mien les prend toujours, il est waiter dans un restaurant.

1ère.—Je vois que vous avez mal interprété ma pensée. Quand je vous ai dit que mon fils se disposait à prendre les ordres, je vous annonçais son intention de se faire religieux.

2ème et 3ème.—Excusez-nous, madame, et recevez tous nos compliments.

D'après la loi chinoise un homme peut divorcer si sa femme est trop bavarde.

MESURE DE PRECAUTION



Le vieillard.—Pourquoi mets-tu une muselière à ton petit frère.

Guillaume.—Parce qu'il s'en va m'acheter du chocolat.

ENTRE AMIS



Emile.—Sais-tu ce que c'est que d'aimer une femme?

Henri.—Si je le sais? Oui, j'ai aimé une femme, une fois, mais (tristement) elle s'est mariée.

Emile.—Qui a-t-elle marié?

Henri.—Moi-même.

LA SERVANTE N'AVAIT PAS BIEN COMPRIS

Un comédien de renom était un jour à dîner chez lui avec trois autres artistes de son théâtre quand sa servante entre et lui dit:

Servante.—Monsieur, il y a un homme qui désirerait vous parler à l'instant, il dit que c'est très urgent.

Comédien.—A-t-il donné sa carte?

Servante.—Oh! monsieur, c'est un pauvre diable, bien mal habillé, il a l'air dans la misère et certainement il n'en a pas.

Comédien.—Allez lui demander ce qu'il désire.

La servante sort et revient quelques instants plus tard.

Comédien.—Eh bien! que désire-t-il?

Servante.—C'est un pauvre ouvrier sans travail et il désirerait que vous lui donniez une passe pour sa femme et ses six enfants pour la représentation de ce soir.

Comédien (à part).—C'est certainement un fou! (à la servante).—A-t-il toutes ses facultés cet homme?

Servante (embarrassée).—Je... je... je crois que oui, monsieur. Il porte à la main un petit paquet enveloppé dans un mouchoir rouge, ça doit être ça.

Hilarité des comédiens.

La grande Pyramide de Chéops est la plus vaste construction qui ait été élevée par la main des hommes. Les dimensions de ses côtés à la base ont 746 pieds et sa hauteur perpendiculaire, au point le plus élevé est de quatre cent quarante-huit pieds. Un éminent architecte anglais estime que sa construction n'a pas coûté moins de 175,000,000 de piastres.

CE N'ETAIT PAS LA LUNE DE MIEL



1—Ah! voici la lune qui paraît. Asseyons-nous sur ce banc, ma chérie, et causons quelques instants, au clair de la lune.



2—Cependant ils n'eurent pas le temps de s'en dire beaucoup, car ce qui leur avait paru être la lune, n'était autre que le père de la belle amoureuse...



3...qui, en apercevant Paul qu'il avait déjà chassé de chez lui, encore avec sa fille; lui descendit sa canne sur la tête avec une telle violence qu'il se sauva à toutes jambes, oubliant même d'apporter son chapeau...

CHOSE POSSIBLE



Le demandeur (qui a apporté deux oeufs qu'il a pris dans les poches du garçon).—Voici, mon garçon! Ta mère ne peut pas avoir d'oeufs puisqu'elle n'a pas de poule, n'est-ce pas?

Damien.—Oui, elle peut en avoir.

Demandeur.—Vraiment, comment cela?

Damien.—Elle a des canards.

NEZ BOUCHE NE SENT PAS

Une maîtresse d'école fait la classe un dimanche à des enfants. Il y a dans la classe un buste de la Vénus de Milo. Pour bien s'assurer si les enfants ont compris sa leçon sur la fonction des sens des personnes, elle leur montre la statue et leur demande en les laissant achever la phrase qu'elle commence.

Maitresse.—La statue a des yeux mais elle ne peut pas...

Enfants (ensemble).—Voir.

Maitresse.—La statue a des oreilles mais elle ne peut pas...

Enfants.—Entendre.

Maitresse.—La statue a des lèvres mais elle ne peut pas...

Enfants.—Parler.

Maitresse.—La statue a un nez mais elle ne peut pas...

Les enfants se taisent, puis un des enfants crie: Se moucher.

Maitresse (un moment interdite, reprend son sang-froid).—Mon petit, ce n'est pas cela qu'il faut dire, c'est sentir.

L'enfant.—Mais, madame, quand le nez est bouché il faut bien se moucher pour sentir.

Maitresse.—Certainement.

L'enfant.—Alors vous voyez bien si la statue a le nez bouché, elle ne pourra pas sentir, puisqu'elle n'a pas de bras pour se moucher.

De la nacelle d'un ballon qui se trouve à une hauteur d'un mille on peut voir dans un rayon de 96 milles.

BONNE REPONSE



—Enfin, à ton âge, j'avais \$4.00 d'argent de poche par semaine et je ne faisais pas de dettes!

—Oh! papa, c'est joliment différent: tu avais un père bien moins chic que le mien!...

IL N'AVAIT PAS PU L'APPORTER PLUS TOT

Le vieux Pat Goux a acheté lors de son dernier voyage à la ville une montre d'un dollar qui lui a été garantie pour un an. Au bout de 10 mois il revient chez le bijoutier qui la lui a vendue et la lui apporte.

Pat.—Je vous apporte ma montre, elle ne marche plus et vous me l'avez garantie pour un an.

Bijoutier, (après l'avoir examinée).—Je vous l'ai garantie, mais pas contre les accidents; il me semble qu'elle a eu un accident votre montre. Pat.—Oh, un tout petit, M., il y a environ 2 mois, pendant que je donnais à manger à mes cochons, elle est tombée dans l'auge.

Bijoutier.—Pourquoi ne me l'avez-vous pas apportée plus tôt?

Pat.—Je n'ai pas pu vous l'apporter plus tôt, je n'ai tué le cochon qu'hier.

IL N'EN RESTE PLUS



J'ai entendu dire la semaine dernière qu'il vous avait été laissée une fortune?

—Oui elle m'a laissé il y a longtemps!

NOUVEAU GENRE DE TRAVAIL

Vagabond.—Avez-vous une place pour moi?

Fermier.—Non, j'ai suffisamment de personnel et je n'aurais pas du travail suffisant pour vous occuper pendant une heure chaque jour.

Vagabond.—C'est bien suffisant pour moi, monsieur; travailler plus d'une heure par jour, cela nuirait à ma santé, ce serait d'ailleurs contraire à mes habitudes.

Fermier.—Vous avez faim, sans doute, voulez-vous manger, je vais vous faire servir ici, en plein air, sur cette petite table, après je vous ferai faire un petit travail.

Le vagabond accepte et dine copieusement puis reprenant son sac il le met sur ses épaules et s'en va.

Fermier (le rappelant).—Eh! là-bas! et mon travail? Maintenant que je vous ai fait servir à manger, n'allez-vous pas me le faire?

Vagabond (gouaillieur).—Excusez-moi, monsieur, mais je viens de travailler une heure à table à

faire marcher mes mâchoires, j'ai assez travaillé pour aujourd'hui. Bonsoir!

Un docteur célèbre en Amérique affirme que les fausses dents sont une très mauvaise chose pour les personnes âgées. Si à mesure que l'on avance en âge nos dents tombent, c'est que la nature qui en est la cause a fait cela avec intention pour nous contraindre à moins manger de viandes fautes de dents et à manger beaucoup plus de légumes.

IL LUI FAIT PARTAGER SA PERTE

Le propriétaire d'un club où l'on fait de grosses parties de cartes se voit un jour abordé par un client qui est un joueur malchanceux.

Client.—Pouvez-vous me prêter \$10, s'il vous plaît, monsieur? Sans rien répondre le propriétaire sort de sa poche une liasse de billets de banque et remet un \$5 au client, puis il va pour s'éloigner.

Client.—Pardon, monsieur, ce n'est qu'un \$5 que vous m'avez donné, je vous avais demandé \$10.

Propriétaire, (d'un air indifférent).—Comme les \$10 sont perdues pour moi, permettez que nous partagions la perte.

Et le propriétaire s'en va, laissant là le client ahuri.

Jusqu'en 1885 les Chinois qui s'étaient convertis au christianisme ne pouvaient pas trouver d'emploi, on les craignait mais peu à peu un revirement s'est créé dans l'opinion des patrons et depuis quelques années, les chrétiens sont préférés à tous autres ouvriers.

BIEN PRIS



Le monsieur.—Lorsque j'ai acheté ce chat, vous m'avez dit qu'il était très bon pour les souris. Et, il n'y touche seulement pas.

Le vendeur.—Eh bien, n'est-ce pas ce que je vous ai dit, n'est-il pas bon pour les souris!!



LA FÉE PRINTEMPS

PAR JULES MARY

Troisième partie --- Le mariage de Jenny

XIII

TOUT PRES DU BONHEUR

No 9

"Suite"

Dans son garni où il s'était réfugié comme un fauve au fond des broussailles, le misérable rongait son cœur.

Une terrible tempête, en ce cerveau.

D'un côté, la haine de Bertignolles, dont il avait été le jouet ; de l'autre, l'amour infini qu'il avait pour Jenny.

Lequel des deux l'emporterait : l'amour ou la haine ?

Vingt fois il avait été sur le point d'écrire à M. Chabert, le juge d'instruction ; toujours la crainte de Jenny l'avait arrêté.

Supplier Bertignolles de mettre obstacle à ce mariage, de le rompre à jamais, cela eût été inutile, puisque la vie du maître depuis longtemps, n'avait pas eu d'autre but, d'autre ambition que ce mariage !

Il avait pensé aussi à se représenter de-

Commencé dans le No du 22 avril 1916.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Bertignolles, millionnaire parvenu, veut faire épouser sa fille Jenny par le jeune Laurent, fils du marquis de Soulaimes, et pour parvenir à son but, il trouve le moyen de ruiner Laurent dans l'espoir que celui-ci acceptera un mariage qui peut le sauver. Laurent, de son côté, aime Rose, une jeune fille qu'il place auprès de sa mère comme lectrice ; c'est elle qui est la "Fée Printemps."

Bertignolles a comme complice dans ses machinations, un nommé Goux qui aime Jenny mais que celle-ci dédaigne. Goux a commis un crime alors qu'il était employé, sous le nom de Beermann, américain, dans les bureaux de Michel, frère du marquis de Soulaimes et Gaume, un actif détective, s'occupe de l'affaire avec Laurent.

Gaume et Laurent allèrent un jour chez Bertignolles pour questionner Michel sur Beermann ce qui effraya l'américain. Gaume le remarqua. Laurent, pour sauver Michel, obéit à sa mère et se rendit à un bal masqué donné par Bertignolles dans le but de demander la main de Jenny. Goux se rendit à ce bal, déguisé et masqué ; il somma Bertignolles d'empêcher ce mariage. Gaume déguisé entendit ces menaces, courut prévenir Laurent et Michel et tous trois surveillèrent la sortie, mais Goux n'étant pas sorti, Gaume en conclut qu'il habitait la maison. Sur l'ordre de Gaume, Laurent questionna Bertignolles et ensuite Jenny sur Goux. Bertignolles effrayé, ordonna à Goux de quitter l'hôtel. Gaume et les deux frères vinrent trouver Bertignolles pour qu'il les mette en présence de Goux, mais il lui fut répondu qu'il était parti pour l'Amérique. Gaume, renseignements pris, sut que cela était faux, il apprit aussi que Bertignolles était le fils de l'ancien valet voleur et il fut dès lors convaincu de la complicité de Bertignolles et de Goux. Laurent se décida à laisser agir Gaume pour punir le crime et il continua de voir Jenny près de laquelle vivait maintenant sa mère en attendant leur mariage.

vant Laurent de Soulaimes et à lui dire :

— Je suis Lazare Beermann. Me reconnaissez-vous ?

Alors, le comte eût fait ce qu'il aurait voulu.

Mais il hésitait à la dernière minute, au moment où il fallait prendre une aussi grave résolution !

Tirailé entre deux sentiments contraires, tantôt il redevenait faible et trem-

blant à la crainte de faire pleurer les beaux yeux de Jenny !

Et c'était ainsi que le misérable avait attendu, sans prendre de résolution.

Mais il s'était tenu de son côté, comme à l'autre bout de Paris Marie-Rose, au courant de ce qui se passait à l'hôtel Bertignolles.

Il savait que le mariage à la mairie et à l'église était fixé au lundi de la semai-

DANS LE NUMERO DU 1ER JUILLET NOUS COMMENCERONS LA PUBLICATION DE

FIANCES D'ALSACE par PAUL DE GARROS

Cette oeuvre a été écrite spécialement pour nos lecteurs qui auront donc la primeur de ce nouvel ouvrage du maître romancier.

FIANCES D'ALSACE est un récit émouvant dont les épisodes côtoient ceux de la guerre actuelle, ce qui lui donne, en même temps que l'attrait d'une intrigue passionnante, un poignant intérêt d'actualité. De tous les feuilletons publiés par le "Samedi", **Fiancés d'Alsace** est un de ceux qui obtiendra certainement le plus grand et le plus légitime succès.

ne prochaine...

Et que le contrat allait se signer.

Et quand il y pensait, il s'écriait :

— Non, non, cela ne se fera pas ! Je ne le veux pas !

Alors il sortait sans plus de précautions, oubliant toute prudence, il courait tout d'une traite jusqu'à l'avenue de Friedland pour faire justice.

Mais là, devant l'élégant hôtel qui avait vu ses vagues espérances, ses mystérieuses joies d'aimer en secret, ses remords de ses crimes et la naissance de sa haine, devant cet hôtel, il hésitait, il devenait faible, tout petit, tout tremblant.

Il se sauvait, errant dans Paris, passant des journées entières sans même songer à manger.

Et le soir il se retrouvait devant l'hôtel...

Du reste, aucune alerte.

On eût dit que Gaume et tous les gens intéressés à le poursuivre, à le retrouver, avaient disparu, avaient renoncé à leur projet.

Il ne remarqua pas qu'il fût filé.

Point de figure suspecte.

Le soir du contrat, il était revenu ainsi avenue de Friedland. Le contrat avait été signé dans le courant de l'après-midi. Le soir, comme nous l'avons dit, on dansait.

Il était debout de l'autre côté de la chaussée, sur le trottoir, et il regardait, les pensées vagues, sans volonté et sans but.

Soudain il traverse la chaussée.

La grille est entr'ouverte.

Il entre.

Comme tout le monde le connaît, aucun domestique ne paraît surpris de le voir revenir, après quelques jours d'absence.

Au contraire, chacun lui envoie un salut respectueux.

On le sait l'intime de Bertignolles et très dévoué au maître.

Mais, au lieu de pénétrer dans l'hôtel, il traverse les communs, gagne la cour de derrière et par là remonte au petit appartement qui est le sien et dont il a gardé la clef.

Ainsi le voilà de nouveau, et sans que Bertignolles le sache, dans cet hôtel, auprès de celle qu'il aime tant.

Il entend sous ses pieds la musique du bal et le piétinement rythmique des danseurs.

Il croit voir Jenny au bras de Laurent, supplée qu'il avait enduré déjà au bal masqué, où il n'avait pu contenir sa colère ni cacher sa haine.

Il sort de chez lui.

Il descend, sans savoir où il va, ni ce qu'il veut faire.

L'hôtel est obscur, là où il se trouve.

Du reste, personne. Et que craint-il ? La rencontre de Bertignolles seulement. Et que pourrait faire contre lui le maî-

tre ?

Il s'arrête pourtant, avant de mettre le pied sur l'escalier qui doit le conduire aux appartements occupés par Jenny et son père.

Des portes s'ouvrent, se ferment.

Des bruits de voix montent jusqu'à lui. Cela éclate et s'assourdit soudain. Et toujours la musique dansante à son oreille, comme une ironie suprême.

Tout à coup, un murmure de paroles prononcées très bas.

Il descend quelques marches.

Il se penche au-dessus de la cage de l'escalier.

Et il distingue un jeune homme et une jeune fille qui causent, pas très loin de lui, les doigts entrelacés.

Et sa rude main étreint son cœur et cherche à en comprimer les battements, car dans ces deux-là, Romain vient de reconnaître Laurent de Soulaimes et Jenny.

Facilement, distinctement, les paroles, si bas qu'elles fussent dites, viennent jusqu'à lui.

C'est Jenny qui parle, car lui, grave et presque triste, ne trouve rien dans son cœur pour la pauvre fille.

— Oh ! mon Laurent, comme je suis heureuse ! Je le vois enfin approcher ce jour où je vais être à vous !... Et regardez autour de nous comme tout semble nous sourire !... Voyez comme mon père est heureux ! Comme votre mère elle-même dissimule peu sa joie ! Comme je l'aime, votre mère ! Elle ne nous quittera pas, le voulez-vous, mon Laurent ?... Bien qu'elle aime Michel, vous êtes, malgré tout, son préféré... Elle acceptera avec bonheur, j'en suis certaine, cette vie en commun... Et Gilberte, aussi, viendra souvent auprès de nous. Je l'aime, elle aussi, comme une sœur... Vous ne me répondez pas, mon Laurent ?... Est-ce que vous êtes l'ennemi de ces deux projets de bonheur intime ?...

— Non, certes, Jenny, et je vous remercie d'y avoir songé.

— N'est-ce pas tout naturel, et votre famille, maintenant, n'est-elle pas devenue la mienne ?

Et s'appuyant tendrement sur le bras de son fiancé :

— Aimez-vous les voyages, Laurent ?

— Beaucoup.

— Où irons-nous, lundi, lorsque nous serons mariés !... Car je suis jalouse de mon bonheur et je veux le cacher à tous les yeux... Mon bonheur passera inaperçu auprès des étrangers, tandis qu'il me semble que les personnes que je connais m'en voleraient des parcelles, en le partageant avec moi... Déjà, plusieurs fois, je vous ai interrogé, je vous ai demandé où vous désirez faire notre voyage de noces. Choisissez vous-même le pays qui verra le

premier, ma joie si fière de vous aimer, Laurent, mais choisissez-le comme est mon amour bien doux.

— Je ne sais, Jenny, je n'y ai point pensé encore.

— Méchant !

— Du reste, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre.

— Mais je ne veux pas qu'il en soit ainsi, Laurent. Maintenant, je ne compte plus, moi, je n'existe plus. Vous seul, vous voudrez, vous ordonnerez et vous ferez obéir. Moi mon Laurent, je vivrai à genoux devant vous passant ma vie à guetter vos désirs afin de les prévenir, sans vous donner le temps de les exprimer. Où irons-nous, mon Laurent ?... Moi, je connais un peu tous les pays du monde, car mon père m'a conduite partout avec lui. Mais avant de vous avoir rencontré je m'étais dit que le jour où j'aurais rencontré celui que je devais aimer, le jour où je serais sa femme, j'irais cacher ma joie dans une ville silencieuse et mélancolique, toute pleine du charme des choses passées, où rien ne trouble le recueillement des grands deuils et des grands bonheurs... A Venise, mon Laurent, le voulez-vous ?

— A Venise, Jenny ! dit-il, puisque tel est votre désir.

Et parce qu'il était toujours gêné dans ses tête-à-tête avec elle, ayant des remords de rester calme devant cette enfant et de ne point sentir son âme battre à l'unisson de cet amour, il dit :

— Peut-être faut-il que nous rentrions au salon...

— Vous vous ennuyez d'être seul avec moi ?

— Oh ! Jenny ! fit-il en protestant.

— Qui peut s'étonner de nous voir ainsi ? Ne sommes-nous pas mari et femme déjà ?...

— Restons donc, Jenny.

— Mais non, mais non, rentrons, puisque vous le désirez Laurent.

Et, câline, le visage penché sous le visage du jeune homme, quêtant un sourire, peut-être un baiser :

— C'est ainsi, ami, que je vous obéirai toujours.

Elle ferma les yeux, attendant le baiser.

Ils étaient seuls, encore.

Laurent la considéra tout près de ses lèvres, comprenant bien ce qu'elle demandait.

Il pencha la tête pour effleurer ses yeux clos, dont les paupières palpaient dans leur attente amoureuse.

Mais le baiser, à mi-chemin, s'arrêta.

L'image de la Fée Printemps, au regard si triste, de la Fée Printemps, à l'amour méconnu, se dressait lentement entre ses lèvres et les paupières.

Il se recula. Elle rouvrit les yeux. Mais

elle ne pouvait deviner le drame de ce coeur. Elle crut seulement à une extrême réserve, à de la timidité, sans doute, excessive.

Elle lui sourit avec tendresse.

Soulevant jusqu'à sa bouche la main de Laurent, elle y mit un baiser, sans cesser de le regarder et sans cesser de lui sourire.

Et cela, au-dessus, Romain Goux le voyait blême.

Des larmes de rage coulaient de ses yeux.

Laurent et Jenny disparurent. La porte du grand salon s'ouvrait et un flot de lumière montra des jeunes filles rieuses et bruyantes qui dansaient, faisant toute l'animation de ce bal.

Romain Goux se dit :

— Alors, je serais seul à souffrir ! Non ! non !...

Et hardiment il descendit.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE

— o —

QUATRIEME PARTIE

VICTIME !

I

LA PREMIERE MENACE

Le petit appartement occupé par Jenny dans l'hôtel était composé de trois pièces très simplement meublées : un salon où la jeune fille se tenait presque tout le temps pour lire, travailler ou étudier, sa chambre à coucher et une autre pièce, aussi grande que la chambre à coucher, et qui servait de cabinet de toilette.

Une femme de chambre était affectée au service particulier de Jenny, mais en général avait fort peu de choses à faire, et la plupart du temps restait à l'office ou à la lingerie.

La jeune fille avait des goûts très simples, s'habillait et se coiffait elle-même.

Ce soir, au moment où Romain descendit l'escalier, qui du troisième étage l'amenait au second, l'appartement était vide.

De petites lampes bleues éclairaient le salon.

La porte qui s'ouvrait sur le corridor, au milieu duquel étaient les salons de l'hôtel, n'était pas fermée à clef. Romain Goux était trop habitué à tous les aîtres de la maison pour ignorer le moindre de ces détails.

Au pied de l'escalier il s'arrêta.

Hésitait-il ?

Non, il craignait d'être surpris par la

soudaine sortie de quelque danseur ou par l'arrivée d'un domestique.

Mais pour l'instant, il n'y avait là personne.

Il longea le corridor, ouvrit la porte et entra.

Dans le salon, il était assez difficile de se cacher, car il ne s'y trouvait que quelques petites meubles de femme, des chaises basses et un fauteuil de repos.

Heureusement, à l'une des fenêtres pendaient de longs et lourds rideaux bleus derrière lesquels il put se dissimuler.

Et là il attendit.

Ce n'était pas une fête de nuit que Bertignolles avait voulu donner, mais une soirée d'amis terminée par une sauterie.

La soirée s'avancait.

Déjà beaucoup d'invités s'étaient retirés.

Jenny quitta le bal, après un dernier adieu à Laurent, et heureuse, toute à son triomphe et toute à ses rêves, elle rentra chez elle.

La femme de chambre entra presque aussitôt, mais la jeune fille la renvoya, n'ayant pas besoin de ses services, préférant rester seule, pour mieux savourer son bonheur.

Elle s'assit dans le fauteuil, la tête penchée en arrière sur le dossier, et ferma les yeux, souriante, évoquant le souvenir de la radieuse journée qui était comme la première réalité de son rêve, revivant tout ce qu'elle avait vécu, redisant à l'image de Laurent, qui apparaissait à ses yeux, toutes les folies de sa tendresse.

Romain Goux avait écarté les rideaux de la fenêtre.

Et il la contemplait.

Elle avait beau rester silencieuse...

Il lisait, comme en un livre, les plus secrètes pensées de son coeur.

Et il en était torturé.

Il quitta la fenêtre et s'avança.

Ses pas étaient étouffés dans l'épaisseur des tapis.

Et Jenny était si absorbée dans sa délicieuse rêverie qu'elle n'entendit pas, à un certain moment, le craquement brusque du parquet.

Ce fut le magnétisme même du regard ardent attaché sur elle qui la réveilla.

Elle ouvrit les yeux.

Et en voyant penchée sur elle et la touchant presque cette figure énergique et sauvage, aux yeux étincelants, elle ne reconnut pas tout d'abord Romain Goux et jeta un grand cri.

Mais il joignait les mains.

Il balbutiait :

— Je vous en prie !

— Que venez-vous faire ici ?...

— Mademoiselle !

— Que me voulez-vous ?

— Ecoutez-moi, je vous en conjure. Et

surtout n'appellez point, ne poussez pas d'autres cris, vous n'avez rien à craindre de moi ! et si vous appelez tout serait perdu.

— Perdu ? Et quoi donc ?

Elle se remettait peu à peu.

Mais pourtant, par prudence et comme par instinct de préservation, elle s'était reculée jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, prête à entrer et à s'y enfermer, si elle courait un danger.

Quel danger ? Elle ne le devinait pas.

— Je vous demande, Romain, ce qui fait que vous vous êtes introduit dans ma chambre en mon absence... Vous ai-je prié de venir ?... Ai-je manifesté l'intention de vous parler ?... Je vous croyais parti pour New-York...

— Je n'étais pas parti.

— Mon père m'avait annoncé votre départ.

— Votre père mentait.

— Romain ! vous insultez mon père !

Il eut un sourire railleur.

— Romain, je n'ai rien à vous dire et je vous prie de vous en aller...

Mais il ne bougeait pas.

La peur la reprenait.

— Vous ne m'avez pas comprise ?

— J'ai entendu.

— Eh bien ?

— Je reste.

— Vous me résistez ? Vous me bravez ? Je lis dans vos yeux je ne sais quelle colère et quelle menace !

— Oui, de la colère, mais non pas contre vous...

— Et contre qui donc ?

— Vous le saurez plus tard... peut-être...

— Vous parlez par énigmes. Expliquez-vous !...

— Mademoiselle Jenny, de moi, je vous le répète et je vous le jure, vous n'avez rien à redouter... Ne vous offensez donc pas de ce que je vais vous dire... et ne me chassez pas en écoutant mes paroles.

— Hâtez-vous, je vous prie ! dit-elle en tremblant.

Les hésitations de Romain venaient de la faire souvenir de tout ce qui s'était passé, en ces derniers jours, depuis le bal masqué donné à l'hôtel : ce cow-boy sur lequel pesaient d'infâmes soupçons, les accusations terribles dont le faisceau se ramassait autour de Romain !... Elle n'y avait plus pensé, depuis lors... Cela lui paraissait si invraisemblable !... Tout cela revenait à son esprit maintenant !

— Mademoiselle Jenny, l'aveu que je vais vous faire peut vous paraître coupable, à la veille du jour où vous allez épouser celui que votre coeur a choisi...

— Un aveu, Romain.

— Mon excuse, du moins, c'est que le secret que je vais vous apprendre, votre père le connaissait depuis longtemps...

Il se raidit contre l'émotion qui l'envahissait.

Il ne voulait pas faiblir.

— Mademoiselle Jenny, je vous aime !

Elle eut un sursaut de colère indignée.

Et marchant vers lui en lui désignant la porte :

— Et pour cette insulte, pour me forcer à l'écouter, vous êtes venu vous cacher ici et me surprendre... Vous êtes bien lâche !... Sortez, Romain, ou j'appelle...

Et elle avançait la main vers un bouton de sonnette électrique qui correspondait avec la chambre de son père.

— Eh bien, je vous jure qu'il y va de la vie de votre père si vous sonnez, dit Romain sourdement.

Et la haine éclatait dans ses yeux.

Son visage avait une terrible expression de férocité.

La main de Jenny retomba.

La vie de son père en danger ? Comment cela ? Et pourquoi ?

— Oui, je vous aime comme un fou... depuis longtemps, depuis que votre père m'a recueilli... depuis la première fois que je vous ai vue... mais je vous ai aimée comme un animal ou comme un esclave aime son maître, sans jamais avoir eu l'intention de vous le dire... J'étais si loin de vous... Puis j'étais si heureux de vous aimer, ainsi, dans le secret de mon cœur... Il me suffisait de vous apercevoir, de temps à autre, ou d'entendre, même sans vous voir, le son de votre voix ; oui, il ne m'en fallait pas plus pour être infiniment heureux.

— Et si je souffre aujourd'hui comme un damné, c'est votre père qui est cause de tout !... Lui se douta bien vite de cet amour, et à partir de ce moment, il abusa de ce secret qu'il avait surpris.

— Mon père est votre maître et votre bienfaiteur, Romain, vous semblez l'oublier devant moi.

— Je n'oublie rien... Aujourd'hui votre père n'est plus pour moi qu'un homme qui m'a trompé en se jouant de mon cœur.

— Comment mon père a-t-il pu se jouer de vous ?

— En me laissant croire que je pouvais être aimé...

— Vous, Romain ?

— Oui, moi, dit-il d'une voix profondément altérée...

— Mon père savait que mon choix était fait, que mon cœur n'était plus libre.

— Voilà pourquoi je disais qu'il s'est joué de moi.

— Jamais mon père ne m'a laissé soupçonner votre amour ! Du reste, je ne pouvais vous aimer...

— Oui, oui, vous ne le pouviez, mais je l'ai dit à votre père... Si vous n'êtes pas à moi, je ne veux pas que vous soyez à

un autre....

— C'est une menace, Romain ?

— Une menace que je vous fais aujourd'hui, à vous, mademoiselle Jenny, en vous priant de la transmettre à votre père, — une menace que j'exécuterai avant votre mariage, s'il le faut.

Elle devint tremblante.

— Et comment l'exécuteriez-vous ?

— Plaise à Dieu que vous ne le sachiez jamais !

— Quel obstacle pourriez-vous mettre à mon mariage ?

— Un terrible et infranchissable.

De vagues soupçons venaient en elle.

— Romain, je ne devine pas ce que vous voulez me dire, mais il me semble qu'il y a autour de moi un mystère.

— Mademoiselle Jenny, je viens vous supplier de renoncer à M. Laurent de Soulaimes...

— Renoncer à Laurent ! Mais vous êtes fou, Romain !

— Hélas ! non, je ne suis pas fou... Je sais que je vous fais de la peine et cela me brise le cœur... mais je ne veux pas que ce mariage se fasse... je ne veux pas !...

Et il avait bien, en effet, l'air d'un insensé !

— Est-ce que vous n'étiez pas bien heureuse auprès de votre père, qui obéissait à toutes vos volontés ?... Que vous manquait-il donc ?... Vous avez la jeunesse, la richesse, la beauté ! Et vous êtes bonne ! Et il a fallu que votre cœur allât chercher cet homme, loin de vous, qui ne vous est de rien... qui ne vous aime pas.

— Taisez-vous, Romain.

— Non, il ne vous aime pas ! Il est toujours calme auprès de vous. Tout à l'heure je vous regardais... Vous étiez seule avec lui. Et j'entendais vos paroles ! Ah ! comme elles étaient tendres pour lui et comme elles me brisaient, moi !... Eh bien ! il n'a pas eu un moment d'émotion... Ah ! vous avez beau nier et vouloir le défendre... Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !... A vos tendresses et à vos ardentes protestations qui me faisaient venir, à moi, des larmes aux yeux, il ne répondait rien... Je le vois qui détournait la tête, gêné, et qui baissait les yeux. Oh ! je n'ai rien perdu de cette scène, n'est-ce pas ? Et quand vous avez appuyé, avec tant d'abandon, votre tête sur son cœur, attendant le baiser que vous sollicitiez... n'avez-vous pas attendu vainement ? Ce baiser est-il venu sur vos yeux ou sur vos lèvres ? Non, il ne vous aime pas... Je vous le jure... Il est contraint de vous épouser... et il vous épouse... parce qu'il compte, avec son frère, que votre immense fortune rétablira la maison de Soulaimes, ruinée et près de la faillite. Rien n'est de l'amour en tout cela. Tout est calcul !... Non, je le

répète, il ne vous aime pas. Et vous courez, souriante et ignorante, au malheur de votre vie.

Elle écoutait, dans un effarement.

Tout d'abord, elle avait voulu l'interrompre.

Elle avait voulu défendre Laurent !

Puis, sans force, elle avait laissé déborder tout ce flux de paroles tantôt haineuses, emportées ou presque suppliantes, presque tendres.

C'est que cela répondait à quelques craintes, depuis longtemps amassées au fond de son cœur.

Ce qu'il disait là, Romain, elle se l'était dit depuis longtemps.

Mais elle était si confiante qu'elle avait fini par n'y plus penser.

Elle s'était demandé, en effet ?

— Est-ce que vraiment je suis aimée !

Cela avait été si soudain, cet amour ! Elle y comptait si peu ! Un jour, offrant son cœur, elle avait cherché l'aveu du jeune homme... Elle avait entendu Laurent qui, en toute loyauté, déclarait à Bertignolles qu'il n'aimait pas et ne pouvait aimer Jenny !...

Des jours s'étaient passés !

Et elle avait revu tout à coup Laurent accepter ce mariage, ne plus parler de son mystérieux amour et désormais être attentif auprès d'elle !

Pourquoi ce revirement si subit ?

Que s'était-il passé ?

Et elle se rappelait aussi que jamais Bertignolles n'avait désespéré de ce mariage.

Au contraire, sans cesse il avait encouragé, réconforté Jenny.

Il avait donc revu Laurent ? Quelles étaient les secrètes raisons de sa confiance ? Avait-il des moyens, de lui seul connus, de rendre cette union, non seulement possible, mais prochaine ?

Voilà ce qu'elle se demandait en écoutant Romain.

Et elle repassait les journées vécues depuis un mois.

Avait-elle reçu des tendresses de Laurent, des tendresses prouvant son amour ?

Non, — jamais rien en dehors de banales paroles, froidement polies.

Avait-il eu, auprès d'elle, un instant d'abandon ?

Non, — jamais ; toujours sur la réserve et toujours s'observant, comme ennuyé de la mission qu'il remplissait et même honteux du rôle qu'on le forçait de jouer !

Oh ! elle voyait tout cela, maintenant que Romain Goux venait si violemment d'éclairer sa pauvre âme aimante !

Elle avait toujours attendu ce mot :

— Je t'aime !

Elle avait cherché à le lui faire dire bien souvent.

Par ses gentils artifices de femme elle

l'amenait, ce mot, presque jusqu'aux lèvres, et quand elle se penchait, avide, amoureuse, pour le recueillir le mot fuyait Laurent se taisait, détournait la conversation...

Et c'était fini pour ce jour-là.

Et c'était ainsi tous les jours !

Est-ce que cela n'était pas des indices que Romain ne mentait pas ?...

Mais si, dans sa première frayeur d'être trompée, elle avait accepté de le croire, son noble cœur repoussa bien vite ces mauvaises pensées.

Elle releva fièrement la tête :

— Laurent m'aime et ne m'épouserait pas s'il ne m'aimait pas !

— Et moi, je le répète, mademoiselle Jenny, cet homme vous épouse sans amour... mais il n'est, lui, qu'à demi coupable de ce parjure, car M. Bertignolles a tout fait pour rendre nécessaire ce mariage.

— Expliquez-vous, Romain.

— Non, mademoiselle, m'expliquer, ce serait exécuter mes menaces, et je ne le veux pas ; aujourd'hui, je l'ai dit, je menace seulement avec l'espérance que je n'irai pas plus loin.

Et après un silence :

— Je me résume, mademoiselle. Vous ne vous mariez pas. Je ne le veux pas. Mais si vous persistez, malgré tout, vous et votre père, dans votre résolution, il arrivera les plus grands malheurs !

— Romain, dans votre exaltation, vous ne mesurez pas la portée de vos paroles !

— Oh ! mademoiselle Jenny, je vous en supplie, croyez-moi !

— Est-ce bien tout ce que vous aviez à me dire ?

— Pour aujourd'hui, oui.

— Dès lors, laissez-moi !

— Adieu, mademoiselle !... Si d'ici à lundi votre mariage n'est pas rompu... ne l'oubliez pas... lundi vous me reverrez !... Quelle que soit la consigne... quels que soient les obstacles que votre père sème sur mon chemin, vous me reverrez !... A lundi !

Et il sortit dans une agitation extrême.

Troublée jusqu'au fond du cœur, la jeune fille resta immobile.

Elle sentait un abîme autour d'elle.

Elle n'osait plus penser !

Quel parti prendre ?

Elle ne le savait. Elle avait la tête perdue, dans le tumulte de ses pensées contradictoires.

Certes, un danger la menaçait.

Lequel ?

D'où viendrait-il ?

Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle se confiât à son père ou à Laurent, — à son père surtout, puisque c'était lui, particulièrement, que les menaces de Romain Goux semblaient viser !

Son père prévenu l'écarterait peut-être

de ce danger.

Oui, c'était le parti le plus sage, celui que lui conseillait non seulement la prudence, mais son affection pour Bertignolles.

Elle se coucha.

Mais elle eut beau chercher le sommeil, elle eut beau, ainsi qu'elle l'avait fait tout à l'heure lorsqu'elle était rentrée chez elle, évoquer de riantes images de bonheur, ce fut inutile, elle ne vit dans son avenir que des deuils et des tristesses.

Le matin, la retrouva dans son lit énermée par cette nuit sans repos, les yeux rougis par la fièvre et aussi par les larmes.

Elle se leva.

— Oui, je dirai tout à mon père. Il avisera.

Et elle alla trouver Bertignolles sur-le-champ.

Elle paraissait si fatiguée, la figure déprimée, les yeux éteints, que le maître eut un cri d'effroi :

— Qu'est-ce donc ? Tu es malade ?

Il s'élança vers elle et l'étreint dans ses bras.

— Mon père, je suis malheureuse seulement.

— Malheureuse, dit-il surpris. Et que s'est-il passé depuis hier pour que tu pleures aujourd'hui, toi que j'ai laissée, riante, au comble du bonheur...

Et tout à coup, s'interrompant, il se met à sourire en passant la main sur la joue de la jeune fille, avec une lente et tendre caresse.

— Je parie que je devine !

— Oh ! non, vous ne pouvez deviner.

— Je devine, mademoiselle, que vous avez fait un mauvais rêve. Et dans votre petite imagination de femme peureuse et sensitive, comme vous croyez aux rêves — surtout quand ils annoncent de mauvais présages — cela vous a profondément troublée ?

— Alors, quoi ?

— Une réalité étrange, inexplicable pour moi.

— Tu m'effrayes !

— Un homme se trouvait dans ma chambre, hier, à la sortie du bal, au moment où je venais de quitter Laurent.

— Un homme !

— Romain Goux !

— Ah ! le misérable !

— Pourquoi l'appellez-vous misérable ! Vous savez donc ce qu'il venait faire ?

— Parle ! mon enfant. Parle ! qu'a-t-il dit ?

— Il m'a avoué son amour, puis il m'a menacée ! Il m'a défendu d'épouser Laurent, me disant que si je l'épouse les plus grands malheurs arriveront. Et voilà pourquoi, mon père, je suis venue ce matin vous prier de m'expliquer pourquoi cet homme m'a menacée, pourquoi il se

jette comme un obstacle entre mon bonheur et moi, pourquoi il semble parler en maître... car c'est bien ainsi qu'il me parlait... et j'avais peur devant lui !...

— Cet homme est fou !

— Est-ce une explication, cela, mon père ?

— Il t'aime. Il avait conçu peut-être des espérances insensées. Il voit s'évanouir ces espérances puisque ton mariage est résolu, et alors, il cherche à l'empêcher par tous les moyens. Ne t'effraie pas. Il faut lui pardonner à ce pauvre garçon ! Ce n'est pas sa faute s'il t'aime ! Il en est assez malheureux ! Je ferai en sorte que tu ne le revoies plus... Je vais donner des ordres pour qu'on le chasse s'il essaie de rentrer à l'hôtel.

— Ainsi, mon père, vous croyez ?

— Je crois, petite sotte, que tu aurais mieux fait de dormir tranquille au lieu de te monter l'imagination sur des riens !

L'apparente gaieté de son père la rassurait peu à peu.

Cependant elle restait irrésolue, comme craintive.

— Qu'est-ce encore, chérie, tu ne m'as pas tout dit ?

— Non.

— Parle ! ouvre-moi ton cœur... Ne garde pas d'arrière-pensée !...

— Romain m'a dit que Laurent ne m'aimait pas.

— Qu'en sait-il ? Ne sais-tu pas qu'il t'aime, toi, mieux que personne ! Ces choses-là se comprennent, sans qu'une seule parole soit échangée !... Et pour moi, je connais Laurent... je l'ai entendu me parler de toi !... Sous une certaine réserve, qui te paraît peut-être de la froideur, il cache un cœur généreux, ardent... Tu seras heureuse avec lui et tu peux être tranquille : il t'aime.

— Il vous l'a dit, père ?

— Parbleu !

Elle soupira :

— Et à moi, jamais !

— Il te le prouvera par sa vie de tous les jours auprès de toi, mon enfant... et ces preuves-là valent mieux, vois-tu, que toutes les protestations... Ce n'est pas ton avis, petite folle ?

— Si, père, mais une parole tendre est si douce au cœur ! Malgré moi, ce n'est pas ma faute, je doute !

— Lundi prochain tu ne douteras plus !

— Lundi ! Romain, lui aussi, m'a donné rendez-vous à lundi !...

— Tu ne le reverras pas, je te le promets !

— Oh ! mon père, j'ai confiance dans vos promesses, et pourtant, j'ai peur de cet homme !

Bertignolles ne répondit pas.

C'est que lui aussi avait peur !...

Il laissa Jenny rentrer chez elle et resta absorbé.

Il sentait, en dépit de son assurance factice, au-dessus de lui la menace terrible.

La haine, dans le cœur de Romain, était plus forte que l'amour...

Il était décidé à sacrifier Jenny pour rendre impossible ce mariage.

Et le maître se demandait comment il pourrait annihiler ces efforts, quels obstacles il opposerait à ces obstacles !

La supplication serait vaine auprès de Romain...

Certes, il avait dû réfléchir, hésiter.

Et s'il était venu, ainsi, dans le plus grand mystère, trouver Jenny, c'est que son parti était pris...

C'est qu'il était décidé à tout !

Ainsi le maître allait échouer au port ?

Ambitions, rêves, efforts, crimes, combinaisons hypocrites, tout cela, sous la jalousie d'un homme allait s'effondrer ?

Non, non, c'était impossible !

Il l'empêcherait.

Comment ? Il ne savait encore !

Mais il trouverait un moyen ! Il le fallait !...

Lorsque Romain Goux avait quitté l'hôtel de l'avenue de Friedland pour échapper aux recherches possibles de l'agent de police Gaume, il était allé, nous l'avons dit, se réfugier dans un hôtel garni du quartier du parc Monceau. Cet hôtel était situé rue de Courcelles.

Bertignolles ne l'ignorait pas. Romain lui avait donné son adresse.

Il savait donc pouvoir retrouver son secrétaire quand il le voudrait et sa première pensée, après le départ de Jenny, fut de courir rue de Courcelles et d'avoir avec Romain une explication suprême.

Que résulterait-il de cette explication ?

Une querelle violente ? Des menaces ?

Ou bien, allant des menaces à l'exécution, allait-il compromettre toutes ses astucieuses intrigues, ourdies savamment, en se laissant emporter contre Romain à quelque acte de violence ?

Où, un moment, dans l'esprit troublé du maître, dans sa rage d'échouer, passa l'idée d'un meurtre...

Romain Goux disparu, c'était un soulagement.

Et qui, jamais, se douterait que Bertignolles fût l'assassin ?

On croirait à un suicide !

Tout d'abord, cette idée, il la repoussa.

Mais elle revint obstinément comme la seule solution possible.

Et tout de suite il songeait au moyen de la réaliser en s'entourant du mystère, en agissant avec une prudence extrême.

Il attendrait la nuit.

Il se déguiserait au besoin.

Il essaierait de passer sans être vu par le bureau de l'hôtel.

Il entrerait avec des intentions amicales, chez Romain, lui parlerait en sou-

riant, chercherait à endormir sa méfiance, et, au moment propice, poignarderait le jeune homme en plein cœur de sa main de colosse.

Car il emploierait le poignard, non le revolver.

Le revolver est bruyant, il attirerait des témoins ! Le poignard au contraire accomplirait son œuvre silencieusement.

Où se trouvait la chambre occupée par Romain Goux ? Il n'avait jamais mis le pied dans cet hôtel. Il serait donc obligé de s'adresser au bureau pour obtenir le renseignement.

Cela était grave.

Si bien déguisé qu'il fût, on se rappellerait, après le meurtre, qu'un étranger, un inconnu, était venu demander Romain ; on se souviendrait de sa taille, de sa carrure, de son air.

Tout cela formerait contre lui autant de petits indices.

Et Gaume, le terrible Gaume, flairerait peut-être la vérité.

Il n'avait pas l'embarras du choix.

Le temps pressait.

Le mariage approchait, but de sa vie, rêve de ses nuits.

Il fallait renoncer à son projet ou le mettre à l'exécution tout de suite.

— Du reste, confiant jusqu'au bout dans sa bonne fortune, il comptait sur le hasard qui, jusqu'à ce jour, l'avait si bien servi.

Il attendit le soir.

Vers dix heures, il décrocha, de l'une des nombreuses panoplies de son cabinet de travail, un poignard très court, à lame triangulaire, peu large, facile à cacher et qu'il glissa, enveloppé de sa gaine de cuir jaune, dans la poche intérieure de son pardessus.

Il avait fait, pendant la journée l'emplette d'une perruque et d'une fausse barbe.

Quant aux vêtements, il saurait bien les détruire au besoin.

Il éloigna, dans le courant de la soirée, ceux de ses gens qui auraient pu remarquer sa sortie.

Et il s'esquiva de l'hôtel par la porte de service.

Personne ne l'avait remarqué.

Il neigeait. Les rues étaient désertes. Le ciel était d'un gris uniforme et les flocons tombaient si drus que la lumière des becs de gaz n'arrivait pas à percer le voile mouvant et épais.

Il s'affubla de sa barbe et de sa perruque en longeant le parc Monceau. Deux gardiens de la paix qui passèrent près de lui presque aussitôt ne le regardèrent même pas, enveloppés qu'ils étaient dans leur manteau, la tête sous le capuchon.

Rue de Courcelles, l'hôtel où Romain Goux avait loué une chambre garnie était d'assez pauvre apparence.

La porte était fermée.

Bertignolles sonna. Le concierge était endormi, sans doute, car il dut sonner deux fois.

La porte s'ouvrit et le maître se trouva dans un corridor obscur.

Il alluma une allumette-bougie afin de s'y reconnaître.

Au fond du corridor, près de l'escalier, sur le mur jauni, une inscription en grosses lettres indiquait que le bureau de l'hôtel était à l'entresol.

Il monta.

Dans le bureau, une veilleuse.

Bertignolles jouait de bonheur puisque le concierge était couché. Il se dissimula de son mieux en entr'ouvrant la porte.

Et échangeant le timbre de sa voix :

— M. Romain Goux demeure bien ici ?

Une voix pâteuse, du fond du lit, répondit :

— Au rez-de-chaussée, au fond du corridor, à droite, no 2.

Le concierge, la tête vers la muraille ne s'était même pas retourné pour voir Bertignolles.

Celui-ci respira.

Maintenant il ne courait plus aucun danger. Il était sûr de lui.

Il redescendit, ralluma une allumette et chercha la chambre no 2. Il était passé devant tout à l'heure.

Il enleva et cacha sa perruque et sa fausse barbe.

Il frappa doucement pour ne pas attirer l'attention du concierge.

Romain ne dormait pas.

— Entrez, dit-il.

Bertignolles enleva le poignard de sa gaine et glissa la lame dans sa poche.

Il poussa la porte qui n'était pas fermée à clef.

Le jeune homme était assis dans un fauteuil faisant face à la porte.

En apercevant le maître, il se dressa brusquement. Sa figure énergique se contracta, vivante image de la colère et de la haine.

— Que venez-vous faire ici ?

— Causer avec vous.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Je suis bien obligé de croire le contraire puisque vous vous êtes présenté hier avenue de Friedland.

— Jenny a parlé...

— Elle m'a répété tout ce que vous lui aviez dit.

— Je vous avais prévenu.

— C'est vrai.

— Je tiens ma promesse.

— Je dois le reconnaître.

— Elle vous a dit sans doute également que je n'avais fait que de la menacer, remettant à lundi, au jour même de son mariage, l'exécution de ces menaces.

— Et c'est pour empêcher cette infamie que je suis venu.

— Infamie est un bien gros mot. C'est justice qu'il faudrait dire.

— N'oubliez pas qu'il y va de la vie de ma fille !

— Elle en mourra. J'aime mieux qu'elle meure.

— Misérable !

— Oui, je suis un misérable, mais c'est à vous que je le dois.

— Rien ne peut vous fléchir ?

— Rien, ni vos larmes, ni vos menaces. Jenny elle-même me supplierait que je détournais la tête et ne l'écouterais pas. Si vous voulez que je me taise et que je ne dévoile pas à votre fille les crimes que nous avons commis ensemble, rompez vous-même ce mariage.

— Cette rupture est impossible.

— Pourquoi ?

— Il est trop tard.

— Vous étiez prévenu de longue date ! Du reste, il en est temps encore, quoi que vous disiez, il sera temps jusqu'à la dernière minute, puisque moi j'attendrai cette minute pour agir !

La chambre où se passait cette scène était toute petite ressemblant à toutes les chambres garnies. Un lit, deux chaises, un fauteuil, une armoire-commode, une table de milieu en composaient tout l'ameublement.

Bien qu'il fit très froid il n'y avait pas de feu.

Bertignolles restait debout entre la porte et la table. De l'autre côté debout également, se tenait Romain.

La table les séparait, obstacle que Bertignolles devait franchir pour se rapprocher de Romain et le frapper.

Romain semblait sur ses gardes.

Il connaissait Bertignolles et l'appréciait.

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. Et Bertignolles eut la sensation instinctive qu'il était deviné.

Il prit une chaise et vint s'asseoir de l'autre côté de la table, tout près de Romain.

Celui-ci se recula légèrement, comme pour lui faire plus de place.

Mais il eut, en même temps, un imperceptible sourire.

Bertignolles avait repris un air aimable et souriait :

— Voyons, Romain, vous oubliez tous les services que je vous ai rendus, mon cher enfant. Entre nous, vous avez une singulière façon de m'en témoigner de la reconnaissance. Sans moi, que seriez-vous ?

— Un honnête homme !

— Baste ! Regrettez-vous tant que cela une probité qui n'attendait qu'une occasion pour disparaître ?

Romain ne répondit rien. Bertignolles reprit :

— Ce que je vous ai offert autrefois, je

vous l'offre encore : une fortune toute entière, dont vous fixerez vous-même le chiffre... Tenez, je vais dépasser vos rêves, sans doute... Je vous donne un million si vous consentez à abandonner vos projets et disparaître...

— Je refuse !

— C'est un joli denier que vous perdez là.

— Peu m'importe ! je suis habitué à la pauvreté !

— Et que gagnez-vous en échange ? Rien. Vous n'avez même pas l'espoir que ma fille vous aimera quelque jour, car vous n'êtes pas assez insensé pour concevoir un pareil rêve ! Ma fille ne vous aimera jamais !

— Je le sais !

— Eh bien !

— Je me venge de vous ! d'elle ! de tous !

En parlant, Bertignolles s'était penché vers son secrétaire.

Il souriait toujours.

Il avait appuyé nonchalamment sa main gauche sur la main du jeune homme, la tapotait à petits coups, prêt à lui saisir le poignet tout à l'heure et à le maîtriser dans ses doigts de fer.

Et il disait en brave homme qu'il était :

— Voyons, Romain, mon enfant, réfléchissez !...

Romain se mit à rire :

— Oh ! votre douceur ne me trompe pas, monsieur Bertignolles, et vous pouvez me parler à cœur ouvert...

Il laissait sa main comme sans défiance.

— Je suis surpris, monsieur Bertignolles, que vous m'invitiez à réfléchir !... L'homme capable de réflexion est celui qui se possède, et moi, depuis longtemps, je ne suis plus maître de moi... Je vis comme un fou... Je marche droit à un but... sans m'éloigner de ma route... et ce but, malgré tout le monde, je l'atteindrai. Ce n'est pas à moi qu'il faudrait conseiller de réfléchir, monsieur Bertignolles, mais à vous !... En mariant Jenny, vous savez à quoi vous vous exposez. Pourquoi la mariez-vous ?

— Ainsi, votre volonté est formelle ?

— Absolue.

— Vous voulez mon malheur et celui de la pauvre Jenny ?

— Je veux ma vengeance... et je suis jaloux !

— Alors, malheur à vous, Romain !

Brusquement les doigts de Bertignolles s'étaient resserrés autour du poignet de Romain Goux, clouant ce poignet sur la jambe pour ainsi dire.

L'autre main du colosse, saisissant le poignard tout ouvert, l'avait, du même geste, du même élan furieux, levé et abaissé sur le jeune homme.

Mais dans sa descente rapide et foudroyante, il fut arrêté par Romain Goux

dont les doigts nerveux enserrèrent la main du maître comme une tenaille.

Et cependant tel était l'élan, telle était la force redoutable du coup qui devait tuer Romain, que l'arme s'abaissa malgré tout et vint érafler la poitrine, trouant les vêtements, égratignant la peau.

Et les deux complices, toute leur vigueur réunie dans leurs doigts, restèrent cœur contre cœur, souffle contre souffle, immobiles presque et les os craquant.

Ils étaient d'égale force, nous le savons.

Déjà, de la même manière, ils avaient un jour essayé leur vigueur.

Leurs dents grinçaient dans une effroyable colère.

Et parfois, Romain avait quand même un ricanement sinistre en sentant les efforts suprêmes du maître impuissants contre lui.

Leur vigueur était égale.

Cette lutte les épuisait, mais pouvait durer longtemps.

Romain réunit ses forces et s'arc-boutant contre la muraille, il repoussa Bertignolles qui fit en chancelant deux ou trois pas en arrière vers le lit.

D'un bond, Romain sauta près de la table et la jeta entre lui et le maître.

Et quand les yeux sanglants, de la bave aux lèvres, hideux, pareil à une bête fauve qui meurt de faim, Bertignolles eut repris son équilibre et voulut revenir à Romain Goux, il trouva celui-ci souriant, le bras tendu, un revolver au bout du bras et le doigt sur la détente.

— Nous sommes deux, monsieur ! dit-il tranquillement.

Bertignolles avait manqué son coup.

Il tomba lourdement sur une chaise, les yeux fixés sur Romain.

La volonté reprenait le dessus chez lui, et chassait la rage un moment victorieuse.

Ses traits se calmaient.

Les lèvres se fermaient. Il les essuya avec un mouchoir.

Il essayait de rendre à son visage la physionomie de brave homme qu'il affectait de prendre toujours.

Et il jeta loin de lui son poignard.

— Mon cher enfant, je vous demande pardon d'un moment de vivacité, dit-il.

— Vous appelez ça un moment de vivacité ? dit Romain railleur.

Et, sur ses gardes, il ne baissait pas son pistolet.

— Vous savez mon enfant, on n'est pas toujours maître de soi.

— Si je vous avais laissé faire, je n'en aurais pas moins le cœur proprement troué.

— Peut-être, mon enfant, peut-être... je voulais vous effrayer !

— Vous n'y allez pas de main morte ! Et si c'est une simple démonstration que

vous tentiez, elle était soigneusement préparée...

— Mais non, mon enfant, j'ai cédé à la colère, et voilà tout ! Comment pouvez-vous croire que j'ai eu envie de vous assassiner ?

— Je ne le crois pas !

— A la bonne heure !

— J'en suis sûr !

— Mon cher enfant, détrompez-vous !

— Assez d'hypocrisie, monsieur Bertignolles. Je vous connais aussi bien que vous me connaissez et vos mensonges ne peuvent réussir sur moi. Vous êtes venu ici avec l'intention évidente de me tuer. Votre poignard était tout ouvert dans votre poche... et vous vous êtes même déguisé pour rentrer à l'hôtel, car au moment où je vous ai repoussé tout à l'heure, de votre poche sont tombées une perruque et une fausse barbe...

Et, les montrant du doigt :

— Vous marchez dessus, tenez, sans vous en apercevoir !

Bertignolles, cette fois, ne répondit rien.

Il était deviné. Il avait trouvé son maître.

— Vous savez que je pourrais vous tuer, dit Romain avec nonchalance, le revolver toujours menaçant.

— Tuez-moi... et épargnez Jenny !

Le misérable joignit les mains.

— Oui, tuez-moi, Romain, car j'ai voulu vous tuer, mais, je vous en prie, ne vous en prenez pas à Jenny qui est innocente, vous le savez ; laissez cette enfant à son amour, à son bonheur... Vengez-vous sur moi, puisque c'est de moi que vient tout le mal, et non sur elle, qui est victime...

— Non, non, ne vous abaissez pas à prier. Vous n'avez pas eu pitié de moi quand je suppliais, je n'aurai pas pitié de vous !

— Romain !

— Tout ce que vous direz sera inutile... Je veux que ce mariage soit rompu... Consentez-vous, oui ou non ?

— Rompre ce mariage, c'est tuer Jenny... Je ne puis pas tuer ma fille... je ne puis pas la faire pleurer...

— Vous refusez !

— Je refuse ! Prenez ma vie...

— Je n'en ai que faire. Allez-vous en !

— Ainsi, Romain, rien ne peut vous attendrir ?

— Rien. Pas même le sourire ou les larmes de Jenny... Et pourtant vous savez si je l'aime !

Bertignolles se leva.

— C'est bien, dit-il... Du moins, je me défendrai jusqu'au bout.

— C'est votre droit, fit Romain avec ironie. Mais un conseil, défendez-vous mieux que vous ne l'avez fait tout à l'heure.

Bertignolles sortit lentement.

Sur le seuil il se retourna vers le jeune homme, le regarda d'une façon singulière ; il semblait irrésolu, dans l'idée qui sans doute venait de surgir comme une suprême ressource à son esprit en détresse.

Puis, cette résolution prise, il dit :

— C'est vous qui l'aurez voulu !

Et il disparut.

La porte de l'hôtel, qui se referma bruyamment, indiquait à Romain qu'il était sorti.

II

LA DERNIERE RUSE DE BERTIGNOLLES

GNOLLES

La neige tombait toujours.

Bertignolles était si troublé qu'il glissait sur le trottoir, sans prendre garde, risquant de tomber presque à chaque pas. Il eut la chance de rencontrer un fiacre errant, solitaire, sous les flocons de neige. Il y monta et se fit conduire avenue de Friedland.

Chez lui, il fut longtemps à reprendre son sang-froid.

Il poursuivait la même idée, cette idée venue tout à l'heure à son cerveau surexcité chez Romain Goux.

Il l'examinait sous toutes ses faces.

Etait-elle dangereuse pour lui ? Qu'en résulterait-il ? Peut-être se perdait-il en perdant Romain ? Mais, du moins, il empêchait le jeune homme de se venger sur Jenny !... Il l'empêchait de s'opposer à ce mariage !... Le mariage se faisait... Jenny et Laurent partaient, très loin, pour ne revenir que pendant l'été peut-être !...

— Oui, oui, disait-il, je n'ai que ce moyen là ! Si je ne l'emploie, Jenny est perdue, car je n'en puis plus douter maintenant, Romain exécutera ses menaces... son amour est mort !... La haine seule, une haine atroce, que rien n'éteindra, persiste !...

Il passa dans le cabinet de Romain.

Il alluma lui-même une lampe.

Sur le bureau, il y avait la machine à écrire, celle dont, une fois déjà, Bertignolles s'était servi pour dénoncer la Fée Printemps à la marquise de Soulaimes.

Il mit une feuille de papier dans les crochets.

Et appuyant sur les touches correspondant aux lettres, il fit se dérouler les mots et les phrases formant sa pensée.

Et cette pensée.

On la trouvera tout entière dans cette lettre :

"A monsieur le préfet de police, en son hôtel, Paris.

"Monsieur le préfet de police,

"Je sais que vous faites rechercher par vos agents l'auteur du meurtre du caissier Jactel, de Nogent-sur-Marne, et cela inutilement, depuis le mois de septembre. Je sais également que les soupçons de vos agents se portent sur un des employés de M. de Soulaimes, un certain Lazare Beermann, qui reste introuvable. Je puis vous donner un renseignement précieux : Lazare Beermann, le meurtrier présumé de Jactel, demeure en ce moment rue de Courcelles, à l'hôtel du Lion, où il occupe, au fond du corridor du rez-de-chaussée et à droite, la chambre no 2."

Il mit la lettre sous enveloppe, avec l'adresse du préfet de police, toujours écrite en caractères imprimés, et cacheta.

Puis il alla se coucher.

Il remettait au lendemain l'envoi de cette lettre il était tard.

Ce moyen était le seul, pour lui, de faire échapper Jenny à la vengeance de Romain Goux.

Sans nul doute, Romain serait arrêté.

Et en supposant même, chose improbable, qu'il se disculpât, qu'il réussit à jeter de l'indécision dans l'esprit du magistrat chargé de l'interroger, cela durerait bien quelques jours.

Et lorsque Romain serait remis en liberté, le mariage serait chose accomplie.

Froidement, le maître examinait ce qui pouvait lui arriver à lui-même et comment cette accusation pouvait retomber sur lui.

Romain parlera-t-il ?

Sans doute, lorsqu'il devinera d'où vient le coup qui le frappe.

Que dirait-il ?

Il raconterait à M. Chabert qu'il n'avait été qu'un instrument entre les mains d'un maître astucieux et sans scrupules...

Il raconterait la vérité tout entière : les faux, la combinaison du vol de Nogent pour ruiner la maison de Soulaimes, le meurtre qui s'en était suivi et qu'on n'avait point prévu !

Certes, il dirait tout cela dans l'affolement de son arrestation, en voyant sa vengeance impossible.

Et Bertignolles souriait.

Ensuite ? Et les preuves de tant de choses étranges ? Où les trouvera-t-il ? Cette complicité morale, comment l'établir ?...

Il n'y avait pas de preuves, Bertignolles avait raison de sourire.

On l'interrogerait. Il comparaitrait devant M. Chabert. Il le fallait bien et le maître s'y attendait.

Mais il envisageait cette nécessité sans inquiétude.

Il ne méconnaissait pas que Lazare Beermann avait été son secrétaire. Il dirait qu'il l'avait autrefois recueilli sur le port de New-York et gardé auprès de lui par charité, malgré de vicieux instincts,

avec l'espérance, survivant malgré tout, d'en faire un honnête homme.

Il ajouterait que depuis plusieurs mois cependant, il avait été obligé de se séparer de lui.

Et il ne l'avait revu qu'à de rares intervalles.

Qu'était-il devenu ?

Bertignolles dirait qu'il n'en savait rien.

C'était pendant ce temps, sans doute, depuis sa sortie de chez lui, que Romain avait obtenu un emploi chez le marquis de Soulaimes.

Et c'était là qu'il avait préparé et exécuté son crime !

Bertignolles pouvait-il en être responsable ?

Non !

Voilà ce qu'il répondrait aux magistrats...

Pas une seule preuve n'existait contre lui ! Ah ! il était habile ! Il avait pris de longue date toutes ses précautions !

Et intérieurement, cette nuit-là déjà, avant même que fût partie la dénonciation, coup de hardiesse suprême et presque trait de génie chez le misérable aux abois, — il jouissait de la rage de Romain Goux ! de son impuissance à prouver !

Et il était si certain de la réussite de son projet qu'il finit par s'endormir profondément d'un sommeil très calme.

III

LA RIPOSTE DE GAUME

Le lendemain, quand il se réveilla, sa première pensée, comme son premier regard, fut pour sa lettre dénonciatrice.

Elle était là, toute prête, sous son enveloppe, là-bas, sur un guéridon.

N'était-ce pas trop tôt pour la mettre à la poste ?

Le mariage de Jenny était fixé au lundi suivant.

Ce jour-là était le vendredi.

Du vendredi au lundi, est-ce que Romain Goux ne trouverait pas un moyen quelconque de se disculper, de donner le change à la police ?

C'était bien improbable, et plus Bertignolles y réfléchissait, plus il se sentait rassuré.

Il fallait compter toute cette première journée du vendredi pour qu'à la Préfecture on s'occupât sérieusement de cette dénonciation.

Ce ne serait que le samedi que Romain Goux serait arrêté.

Mais il ne serait pas interrogé le jour même, où s'il était interrogé ce serait sans doute très sommairement.

Le dimanche, la magistrature chôme et Romain ne serait pas extrait du Dépôt.

Le lundi, nouvel interrogatoire, nouvelles explications.

Mais le lundi, il serait trop tard !

Bertignolles n'hésita plus

Il se leva, s'habilla, prit un léger déjeuner du matin.

Puis, sortant à pied, il alla lui-même jeter la lettre à la poste de la Bourse, afin que le cachet de la poste ne pût indiquer le quartier dans lequel habitait le dénonciateur.

Précaution après tout superflue, car peu lui importait d'être connu.

Il nierait être l'auteur de la lettre.

Et quand bien même il en serait reconnu l'auteur, est-ce que cela constituerait contre lui une preuve de complicité avec Romain ?

Il est bien rare qu'un complice dénonce un complice, à moins qu'il ne soit à l'abri de tout châtement.

En glissant la lettre dans la boîte, il eut pourtant une émotion poignante. C'était sa dernière chance qui venait de tomber là.

Et à quels hasards n'était-elle pas subordonnée ?

Il était possible que la lettre fût retardée en passant par les bureaux et n'arrivât que le lendemain ou le surlendemain au cabinet du préfet.

Puis cette dénonciation, en tiendrait-on compte seulement ?

Voilà qu'il se mettait à en douter maintenant.

Lorsqu'un crime est commis, un crime retentissant surtout, comme le meurtre du caissier Jactel qui avait passionné la presse, — selon l'expression consacrée, — les lettres abondent à la Préfecture, émanant de calomniateurs ou de mauvais plaisants.

Il est bien rare qu'un indice sérieux arrive aux agents sous le couvert de l'anonyme.

Prendrait-on garde à sa lettre ?

Ne la jetterait-on pas au panier tout simplement ?

Alors, c'en était fait de lui, Jenny était perdue !

Mais que pouvait-il faire maintenant ? Rien.

Il était obligé d'attendre.

Tout au plus si, pour être renseigné plus vite, il pourrait guetter les abords de la rue de Courcelles, afin de savoir si la police était venue surveiller Romain Goux et le mettre en état d'arrestation.

C'est ce qu'il fit le soir même.

Mais il resta là une partie de la nuit sans rien remarquer d'anormal ; évidemment, ce ne serait pas pour cette nuit.

Pour le lendemain peut-être ?

Le lendemain à la première heure, il était à son poste, dans un restaurant, quand il vit un fiacre passer sur la chaussée.

Des fiacres, rue de Courcelles, ne sont

pas rares.

Mais son regard, aux aguets, avait cru remarquer dans ce fiacre deux hommes, et dans l'un de ces hommes reconnaître l'agent de police Gaume !...

Il paya prééipitamment et sortit...

Son cœur battit bien fort quand il aperçut la voiture arrêtée devant l'hôtel du Lion.

Deux hommes en descendaient.

Et Gaume était l'un de ces deux hommes.

Rester là plus longtemps eût été pour Bertignolles commettre une imprudence.

Il partit.

Mais il éprouvait un immense soulagement.

A présent sa cause était gagnée.

Le mariage se ferait.

Plus rien au monde, pensait-il ne pourrait le retarder.

Il revint à l'hôtel et, dans le courant de la soirée du même jour, il se fit apporter tous les journaux.

Il eut beau chercher sous la rubrique des faits divers le récit de l'arrestation de Romain Goux...

Aucun journal ne l'annonçait.

Cela l'étonna mais ne lui inspira point d'inquiétude.

La préfecture, sans doute, gardait secrète cette arrestation jusqu'à ce qu'elle fut certaine de ne pas faire fausse route.

Le dimanche matin, les journaux étaient muets.

Il se demanda, dès lors, si l'arrestation avait été maintenue. Il ne voulait pas se présenter lui-même rue de Courcelles, mais il mit sous l'enveloppe une feuille de papier blanc à l'adresse de Romain et la fit porter à l'hôtel du Lion par un commissionnaire du boulevard des Italiens.

Puis il entra au Café Riche en disant :

— Vous me rapporterez la réponse ici. Je vous attends.

Une heure après, le commissionnaire arrivait au café et faisait un signe mystérieux à Bertignolles.

Le maître sortait sur le boulevard.

— Qu'est-ce ? Vous avez la réponse ?

Le commissionnaire tendit la lettre que lui avait remise l'Américain.

— Mais c'est ma lettre que vous me rendez là !

— Je le sais bien. Je n'ai pas voulu la laisser.

— Pourquoi ?

— Votre homme n'habite plus rue de Courcelles.

— Ah ! Et où demeure-t-il donc ?

— Il a changé d'hôtel garni... Il est maintenant au dépôt de la préfecture... Logé, nourri et chauffé... Il n'a pas perdu au change ! dit le commissionnaire facétieux.

C'était tout ce que Bertignolles voulait

savoir.

Il paya généreusement l'homme qui lui apportait cette bonne nouvelle et, soulagé d'un poids énorme, il alluma un cigare et se promena pendant une heure sur le boulevard.

A la préfecture, la lettre de Bertignolles avait été décachetée le soir même, au cabinet du préfet de police, et transmise aussitôt au chef de la Sûreté.

Du cabinet du chef, des notes avaient été aussitôt envoyées, d'une part au parquet, à M. Chabert, juge d'instruction, et d'autre part à Gaume, qui avait été primitivement chargé de suivre l'affaire avec M. Lément, le commissaire de police aux délégations.

Sans être classée, puisque Mirador était toujours sous les verrous, l'affaire était toujours en suspens ; on savait que Gaume s'en occupait activement et n'avait pas perdu tout espoir d'éclaircir le mystère de Nogent.

Il l'avait dit à ses supérieurs et on avait confiance en lui.

Aussitôt qu'il eut reçu la note concernant Lazare Beermann et lui ordonnant de faire une enquête rue de Courcelles, Gaume courut chez son chef pour avoir des explications.

Comment ce renseignement était-il arrivé à la Préfecture, en passant pour ainsi dire, par-dessus sa tête ?

Le chef de la sûreté lui montra la lettre.

Gaume, après l'avoir lue, réfléchit longuement.

D'où venait cette lettre ? Qui avait frappé le coup ?

Il était très perplexe et ne savait trop que penser.

— Tout de même, si j'allais reconnaître que ce Lazare Beermann n'est pas le même homme que Romain Goux ! Car c'est possible ! Est-ce que vraiment je pourrais m'être trompé à ce point ?

Il était trop tard ce soir-là pour se rendre rue de Courcelles. Il se contenta de télégraphier au marquis et à Laurent en les priant de se présenter le lendemain, avec leur mère, à la permanence.

Le matin, avec un agent, il montait en voiture et se rendait rue de Courcelles. Il n'était pas très rassuré. Il doutait un peu de lui.

Au premier étage, il entra dans le bureau de l'hôtel, pendant qu'en bas, sur son ordre, le second agent surveillait la chambre n° 2, dont la porte donnait sur le couloir du rez-de-chaussée.

C'était à cet instant que Bertignolles, qui guettait leur arrivé, les avait aperçus et s'était esquivé.

Au bureau, Gaume demanda :

— Vous avez à l'hôtel un locataire du nom de Lazare Beermann ?

Le concierge parut surpris en enten-

dant ce nom.

— Excusez, monsieur, nous n'avons pas cela ici...

Chose bizarre, il ne venait pas à la pensée de Gaume que l'homme qui s'était affublé de ce nom devait à présent le cacher avec soin.

— Donnez-moi votre livre !

— Permettez... Est-ce que vous êtes de la Préfecture ?

— Oui.

— Montrez patte blanche.

— Tenez !

Et Gaume exhiba sa carte.

— Voici mon livre. Il est bien tenu. Je n'ai rien à craindre.

Gaume le feuilleta.

Et tout à coup, il tressaillit et ne retint pas une exclamation de surprise.

Il venait de voir le nom de Romain Goux à la chambre n° 2.

— Et moi qui ne pensais pas à cela ! murmura-t-il... C'est sous le nom de Romain Goux qu'on le connaît. C'est sous ce nom qu'il fallait le chercher ! Est-ce que je baisse, moi ?

Et il dégringola l'escalier ! Il fit signe à l'agent qui le rejoignit.

A la porte de la chambre, il frappa.

N'entendant rien, il entra, la porte étant ouverte.

Romain Goux était dans le fauteuil où nous l'avons vu la veille.

Le lit n'était pas défait. Il ne s'était pas couché.

Et éparpillés au milieu de la chambre, la perruque laissée par Bertignolles dans sa chute avec Romain, la fausse barbe et le court poignard.

Gaume remarqua tous ces détails d'un coup d'oeil.

Mais il n'adressait pas la parole à Romain. Il le regardait, seulement, le coeur battant, déguisant son émotion sous un sourire. Et Romain le considérait avec inquiétude.

— Que désirez-vous, monsieur ? dit-il. Ne vous trompez-vous pas ?

— Non, non, dit Gaume, je ne me trompe pas... car c'est bien à M. Romain Goux que je parle ?...

— Oui.

— Mais ce n'est pas seulement à Romain Goux, il me semble que je parle également à un employé de M. le marquis de Soulaimes : Lazare Beermann, celui-là même qui m'a donné, jadis sur ce pauvre Mirador, des renseignements si précieux.

Romain avait pâli. Il avait un peu de sueur au front.

Ce qui le troublait, c'est qu'il sentait sa vengeance lui échapper.

C'est pourquoi il essaya de nier au premier moment.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Allons donc ! fit Gaume, en riant. Vous le savez fort bien au contraire, et je ne perdrai pas mon temps à vous l'expliquer. Vous êtes bien Romain Goux, exsecrétaire de M. Bertignolles ?

— Oui, mais je n'ai rien de commun avec ce Lazare Beermann.

— Suivez-moi.

— Où cela ?

— Au dépôt. Il y a assez longtemps que je vous cherche !

— Mais de quoi m'accusez-vous ?

— Nous vous le dirons tout à l'heure. Résister était inutile. Du reste, Romain se sentait perdu.

Gaume avait ramassé poignard, perruque et fausse barbe.

— On ne sait pas, dit-il, ça peut servir !

Et tous trois étaient montés dans la voiture qui les emporta vers le bureau de la Permanence.

En entrant Gaume adressa deux mots à un inspecteur, à voix basse :

— Est-on arrivé ? J'avais fait des convocations pour ce matin ?

— Il y a là deux messieurs avec une vieille dame aveugle...

— Bien.

L'agent qui avait aidé Gaume dans son expédition rue de Courcelles tenait Romain Goux par le poignet.

Et pour éviter toute surprise, il lui avait passé le cabriolet.

Romain ne songeait guère à résister.

Il pensait à Jenny et à Bertignolles. Il pensait au mariage qui s'approchait, dont deux jours le séparaient seulement !...

Et des larmes de rage, refoulées de ses yeux, retombaient sur son coeur et le brûlaient.

Gaume poussa la porte de son bureau.

Laurent, Michel et la marquise attendaient près du poêle.

Ils ignoraient pourquoi Gaume les avait convoqués de si bonne heure, mais ils se doutaient que quelque grave événement avait dû se passer, motivant cette convocation.

La marquise resta assise.

Michel et Laurent vinrent à l'agent, les mains tendues.

A voix basse, toujours, et pour ne pas être entendu de l'aveugle, l'agent dit aux deux frères :

— Je tiens mon homme.

— Romain Goux !

— Oui, et vous allez me dire si je ne me trompe pas, monsieur le marquis, et si Romain Goux est bien Lazare Beermann, votre employé... Mais je vous en prie, pas un mot, pas un geste même... Retenez votre colère et votre surprise... Je veux que votre mère ne soit pas prévenue. Notre homme nie, il faut s'y attendre... or, je veux qu'il avoue, et tout de suite...

Le marquis et Laurent retournèrent auprès de l'aveugle.

Gaume se dirige vers la porte de son bureau.

Derrière, il sait que Romain et l'agent sont là qui attendent.

Il pousse la porte et dit :

— Entrez !

Mais à la vue de Laurent, de Michel et de l'infirme, Romain ne bouge plus. Il reste là, terrifié, blême, tremblant de tous ses membres.

L'agent est obligé de le pousser pour qu'il entre.

Et il reste debout sur le seuil, les yeux fixés sur l'aveugle dont la brusque apparition lui rappelle la scène du crime.

Le marquis dans cet homme, a reconnu Lazare Beermann.

Dans cet homme également, Laurent croit reconnaître l'inconnu qui, rue de Bruxelles, lui a présenté les faux billets.

Mais, prévenus par Gaume, ils ne témoignent d'aucune surprise.

Ils se contentent d'échanger avec l'agent un regard significatif.

Que veut Gaume ?

Que va-t-il se passer ?

Gaume prend Romain Goux par le poignet.

Il le conduit lentement vers l'aveugle.

L'autre se laisse faire, anéanti, éperdu.

Et quand il est tout près, Gaume l'interroge :

— Eh bien, vous n'êtes pas poli... Pourquoi ne saluez-vous même pas votre ancien patron ?...

Romain n'avait pas l'air d'avoir entendu.

Gaume se met à rire.

— Vous avez subitement perdu l'usage de la parole ? Si vous ne reconnaissez pas M. de Soulaimes, et si vous n'avez jamais été à son service, eh bien, dites-le, du moins...

Le misérable tremble de toutes ses forces.

C'est la marquise qu'il regarde toujours...

S'il parle, elle va le reconnaître ! Il est perdu.

S'il ne parle pas, on devinera pourquoi il se tait... Et c'est une preuve encore que son silence... Et il est perdu également !...

Ce qu'il vient de penser là, Gaume le lui explique :

— Parlez ou taisez-vous, ce m'est indifférent, vous devez le comprendre.

Alors Romain se décide :

— Que désirez-vous savoir de moi ? Je suis prêt à tout dire !

L'effet de cette simple phrase, si bas qu'elle eût été prononcée, fut foudroyant.

La marquise, effarée, se dressa, les bras tendus vers l'homme de la bouche duquel étaient tombées ces paroles.

— L'assassin ! L'assassin !

Et elle marche vers lui, le saisit par le

bras...

Et il baisse la tête... des convulsions secouent son robuste corps... il a fermé les yeux pour ne rien voir...

Gaume lui secoue l'épaule brutalement.

— Eh bien, auras-tu le courage de nier encore ?

— Non, fait Romain d'une voix sourde.

— C'est toi qui a apporté à M. Laurent de Soulaimes les billets revêtus de la fausse signature de son frère ?...

— C'est moi !

— C'est toi qui as tué Jactel ?

— C'est moi !

— Bon. Je ne t'en demande pas davantage pour le moment.

Mais Laurent s'interposait et à voix basse :

— Le but qu'a poursuivi cet homme ? Il faut que nous le connaissions !... Ce n'est qu'un instrument... qu'un bras qui a frappé... Mais la tête qui a ordonné ?

Gaume répondit :

— Cet homme a pu agir par jalousie, car il aime Jenny... Rappelez-vous la phrase que j'ai surprise au moment où le cow-boy parlait à Bertignolles !... Il s'agissait de Jenny, j'en suis sûr !... Il connaissait l'amour de la jeune fille... Il a sans doute voulu vous empêcher d'arriver jusqu'à elle !

— Gaume, pour la première fois, vous n'êtes pas franc avec moi. Vous me cachez votre pensée...

— Eh ! c'est vrai, mais je vous ferais bondir...

— N'ai-je pas confiance en vous ?

— Ce que je rêve est si étrange...

— Quel est donc votre projet ?...

Gaume hésita, partagé entre l'envie de se taire et celle de tout dire à ce brave garçon qu'il aimait.

Mais, finalement, il secoua la tête.

— Je me tairai, cette fois, dit-il, mais ayez toujours confiance !...

Et revenant à Michel qui s'entretenait avec la marquise, laquelle était dans une profonde émotion :

— Je vous remercie d'être venu, monsieur de Soulaimes, et vous, madame, je vous demande pardon de vous avoir fait lever de si grand matin... Je n'ai plus besoin de vous...

Il fit signe à l'agent qui emmena Romain.

Et il reprit en hésitant :

— Je désire que rien ne soit changé à ce qui existe... Vous madame la marquise, vous allez rentrer à l'hôtel de l'avenue Friedland auprès de Jenny ; vous, Laurent, vous ne quitterez pas votre fiancée, ce qui est tout naturel, puisque vous vous mariez lundi... et vous, marquis, si vous rencontrez Bertignolles, soyez avec lui comme par le passé.

— Gaume, l'arrestation de cet homme,

vos paroles, tout cela cache un mystère !

— Oui... nous vivons en plein mystère depuis quatre mois !

— Et vous refusez de nous l'expliquer ?

— A quoi bon ? Lundi, il s'expliquera de lui-même.

Il ne voulut pas en dire davantage. Seulement, au moment où Laurent allait sortir, il l'arrêta par la main.

Et subitement devenu très triste :

— Laurent, je puis tout empêcher encore... N'oubliez pas que notre châtimement, s'il frappe deux coupables, atteindra une innocente ?...

Laurent ne répondit pas.

— C'est bien, dit Gaume, j'ai compris...

Et il rejoignit Romain Goux qui traversait la cour, conduit au Dépôt.

Lorsque le misérable fut écroué, l'agent l'emmena dans la salle des détenus. Et là, il le fit asseoir.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Romain...

— Si... je vous le jure...

— Non, vous ne m'avez pas tout dit... Et je vais vous délier la langue... Vous avez donc des raisons de cacher que vous avez un complice.

— C'est vrai, j'ai un complice.

Et ses yeux se chargèrent de haine.

— Mais à quoi bon vous en parler ?... Je n'ai pas de preuves contre lui.

— Tout de même l'histoire serait peut-être intéressante pour moi.

— A quoi bon, encore une fois ?

— Eh bien ! vous n'êtes pas rancunier ! Comment ne vous doutez pas que si vous êtes en ce moment sous les verrous, c'est que vous avez été dénoncé !...

— Dénoncé ! moi ! mais un seul homme pouvait le faire...

— Et cet homme-là ?... Tenez, voici sa dénonciation...

Et il tendit la lettre en caractères imprimés.

Romain y jeta les yeux. Ses poings se serrèrent, ses dents claquèrent dans un accès de terrible fureur.

— Bertignolles murmura-t-il.

— Eh ! oui, Bertignolles, fit Gaume joyeux. Et maintenant que vous voyez que je soupçonne une partie de la vérité, vous n'avez plus de raisons pour vous défier de moi... Parlez... je suis sûr qu'ensuite nous deviendrons une paire d'amis.

— Vous m'aidez donc à me venger ?

— Vous venger, cela m'est égal... Mais si votre vengeance est en même temps du châtimement, oui, je vous aiderai...

— Je vais tout vous dire !

— Je vous écoute.

Et sur sa bonne figure tranquille de bourgeois enrichi, passa un éclair de satisfaction.

L'énigme, il la tenait enfin.

Ce qu'on allait lui dire, il l'avait, certes, deviné depuis longtemps, mais pour

agir ainsi qu'il le voulait, pour amener ce dénouement qu'il rêvait, il était nécessaire que, de la bouche même de Romain, il en reçut confirmation.

Le récit que fit le misérable, nos lecteurs le connaissent, car ce fut notre roman tout entier qu'il raconta.

Il l'interrompit bien souvent, lorsqu'il parla de Jenny, car son amour n'avait pas diminué ; sa jalousie était grande.

Bien des fois, pendant ce malheureux calvaire qu'il remontait ainsi, il porta les mains à ses yeux pour dérober les larmes qui sortaient malgré lui, à ses lèvres pour étouffer les sanglots qui lui échappaient.

Et quand il eut fini :

— Maintenant, vous savez tout, monsieur, dit-il à l'agent. Je n'ai plus un mot à ajouter. Si l'on doit me tuer, que l'on me tue vite. Je ne crains pas la mort. Je l'accepterai comme une délivrance. Cependant, je mourrais avec la rage au cœur si je voyais, en mourant, Bertignolles, heureux et triomphant.

Gaume, en quittant Romain Goux, que l'on conduisit en cellule immédiatement, alla au Palais de Justice et demanda à parler au juge d'instruction, M. Chabert.

Ce qu'il venait d'apprendre était trop grave. Il ne pouvait le garder pour lui seul. Il devait en rendre compte aussitôt.

Seulement, que pourrait-on contre Bertignolles ?

Rien. La déposition de Romain pouvait paraître la vengeance d'un valet chassé par son maître.

Et les preuves ? il n'en existait pas, ou si peu ! Deux indices avaient été relevés par Gaume ; la trouvaille chez Romain, rue de Courcelles, de la perruque, de la fausse barbe et du poignard ; ce poignard, on savait qu'il appartenait à Bertignolles ; on s'apercevrait aisément qu'il manquait à la panoplie.

Était-ce une preuve ? Bertignolles ne pouvait-il prétendre qu'il avait été volé par Romain au moment de son départ ?

Un autre indice prouvait que la dénonciation avait été écrite par Bertignolles. Dans la lettre, Romain avait signalé un défaut de la machine à écrire ; ce défaut consistait en un petit trait à l'encre qui semblait souligner certaines lettres, a et m.

Romain, quand il était secrétaire de Bertignolles, l'avait fait remarquer à celui-ci, mais on avait toujours oublié d'envoyer la machine en réparation.

Cela encore, était-ce une arme contre le maître ?

Non, la loi, la justice se trouvait désarmée.

Pour le châtier, il fallait recourir aux moyens extraordinaires. Et voilà pourquoi Gaume avait voulu s'entretenir avec M. Chabert. Et c'était cela justement qu'il lui expliquait.

Le juge répugnait un peu à se mêler à ce drame intime.

Mais Gaume se montra si éloquent, il fut si pressant, que M. Chabert finit par lui donner carte blanche.

L'agent ne sortit pas du cabinet du magistrat sans emporter une ordonnance de non-lieu concernant Mirador, et un ordre d'élargissement.

Il courut à Mazas.

Et dans la journée même, Mirador, enfin éveillé de ce cauchemar, descendait à Nogent où il se remettait à la disposition de M. le marquis de Soulaimes.

— On a donc trouvé le vrai coupable ? demandait-il.

Mais personne ne le renseigna.

— Ah ! le gredin, si je le connaissais, quel quart d'heure !

Le soir même, Claire Chiffon, rassurée, recevait sa visite.

— Tu sais, elle n'est pas pendue, la crémaillère ? Je t'attends.

— Eh bien, envoie tes invitations. Nous allons faire une noce à tout casser. Je ne l'ai pas volé, sapristi... depuis des mois que je boustifaille les haricots de Mazas... j'ai besoin de me reconforter..

Dans la soirée, Gaume était revenu au Dépôt.

Et pour la seconde fois il se retrouvait en face de Romain.

— Que comptiez-vous faire si vous n'aviez pas été arrêté brusquement ?

— Empêcher le mariage de Jenny...

— Et que feriez-vous si tout à coup vous étiez libre ?

Romain eut un geste de fou... puis un éclat de rire.

— Libre ? Est-ce que c'est possible, maintenant... Est-ce que je dois y songer ! Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté quatre jours plus tard.

Gaume le considéra longuement en silence.

Il hésitait, c'était visible. Ce qu'il allait faire était si grave !

Enfin, il se décida.

— Venez, dit-il.

— Où cela ?

— Suivez-moi.

Romain suivit docilement. Ils descendirent. A la porte, toutes les précautions avaient été prises sans doute par Gaume à son entrée, toutes les formalités avaient été remplies car on ne lui adressa même point la parole.

Ils traversèrent la cour et se trouvèrent sur le quai.

Gaume ne tenait même pas le misérable par la main.

Sur le quai, il s'arrêta, et fixant dans les yeux de Romain Goux son regard énergique :

— Vous êtes libre !

L'autre crut avoir mal entendu. Il regardait, hébété. Gaume répéta :

— Libre ! Vous avez compris ?

— Libre ! bégaya Romain... Moi ? Libre ! après ce que je vous ai dit ?

— Oui, mais je ne vous rends la liberté que pour punir !

— Ah ! monsieur, monsieur ! dit le misérable effaré, n'osant croire.

— Vous reviendrez ensuite vous constituer prisonnier.

— Je reviendrai. Ah ! cela m'est bien égal, allez !

— Du reste, je ne vous le cache pas, vous serez surveillé et mes agents ne vous quitteront pas d'une minute...

— Qu'ils viennent ! Ils pourront m'accompagner partout... Et ils me ramèneront ici, où vous ferez de moi ce que vous voudrez...

Gaume fit signe à deux hommes qui attendaient non loin de là, sur le quai, tout près du pont.

Et les montrant à Romain :

— Voici vos nouveaux amis. Allez !

— Oui, oui, au revoir, à bientôt. Et merci !...

Et il se mit à marcher très vite courant presque, avec des gestes d'insensé.

Gaume le regarda s'éloigner avec tristesse.

Sa pensée, sans cesse, revenait à la douce Jenny.

— Je crois bien, murmura-t-il, que je viens de déchaîner la tempête !

IV

LE TRIOMPHE DE ROMAIN GOUX

La journée du dimanche avait été très calme, à l'hôtel Bertignolles, et celle du lundi venait de se lever, radieuse.

Bertignolles ne craignait plus rien.

Romain Goux grâce à sa hardiesse suprême, était réduit à l'impuissance. Aucun danger ne viendrait de lui maintenant.

Et comme le maître voyait depuis la signature du contrat, sa fille triste et préoccupée quand même, il l'avait reconfortée.

Il n'avait eu besoin que d'un mensonge pour cela.

— J'ai vu Romain, avait-il raconté à la jeune fille, je l'ai sermonné... Je lui ai fait entendre raison... Il m'a demandé pardon de son incartade... Il était, m'a-t-il dit, poussé par une jalousie furieuse... C'est fini maintenant, tu ne te retrouveras plus jamais en sa présence.

— Bien vrai, père ?

— Je te le jure.

Selon l'énergique volonté de Gaume, rien n'avait été changé.

La marquise habitait toujours l'hôtel. Laurent avait passé auprès de sa fiancée la journée du dimanche.

Le lundi, dans la matinée, il était avenue de Friedland.

Qu'allait-il se passer ? Qu'attendait Gaume ? Laisserait-il ce mariage s'accomplir ? Ne se trompait-il pas dans ses prévisions ?...

Et il n'osait se présenter devant Jenny.

Il se sentait coupable devant cette enfant.

De sa chambre elle l'avait vu arriver, alors que, sautée de bonne heure hors du lit, elle examinait la robe blanche et la parure de fleurs chastes qu'elle allait revêtir dans quelques instants.

Comme elle allait être belle dans son costume de mariée, resplendissante de grâce, de beauté, de bonheur !

Le mariage à la mairie était fixé à onze heures.

Le mariage à l'église à midi.

Elle avait le temps de s'habiller. Elle fit appeler Laurent. Elle avait hâte de le voir, en ce jour béni qui allait consacrer leur félicité.

Et puis, un grand projet lui était venu.

Ce jour-là, bien sûr, Laurent sortirait de sa réserve habituelle et il allait lui dire enfin combien il l'aimait !

Elle le lui demanderait, du reste, avec sa câlinerie si tendre.

Et il serait bien obligé de répondre...

Voilà pourquoi elle avait fait dire à Laurent qu'avant de remettre sa jolie personne aux mains des couturières, elle avait encore une ou deux heures de liberté.

Et Laurent entra.

Ce n'était pas des compliments sur sa beauté qu'elle cherchait.

Et cependant c'était tout ce qu'il trouvait à lui dire.

Elle vint à lui, s'appuya sur son bras avec abandon.

— Laurent, mon Laurent ! dit-elle.

— Jenny ?...

— J'ai besoin de vous entendre dire que vous m'aimez.

— En doutez-vous ? fit-il gêné.

— Oui, puisqu'il faut vous l'avouer, malgré tout, je doute... Regardez-moi bien dans les yeux... souriez-moi... Ne me faites plus votre visage préoccupé, presque sévère, de tous les jours, et dites-moi que vous m'aimez.

Il ne le pouvait. C'était plus fort que lui.

Et pourtant, elle l'attendait cet aveu, retardé depuis si longtemps.

Il fallait lui répondre. Les faux-fuyants désormais étaient impossibles.

Non seulement, il fallait répondre, mais il fallait mentir, puisque aussi bien le mariage allait se faire et que sa vie, désormais, était la vie de cette enfant, puisque Gaume l'abandonnait !

Et d'une voix à peine distincte, il murmura :

— Oui, Jenny, je t'aime !

Elle chancela, en souriant, heureuse malgré tout, et pourtant son cœur se serrait comme si elle venait d'y recevoir une blessure.

— Ah ! mon Laurent ! mon Laurent ! dit-elle.

Et dans l'impuissance de dépeindre la grandeur de son amour, ses yeux seuls disaient son adoration.

Bientôt Laurent sortit.

L'heure approchait. Jenny allait revêtir sa blanche robe nuptiale.

Et la jeune fille tendit le bras vers la sonnette pour appeler sa femme de chambre et les couturières.

Mais elle s'arrêta avec un cri d'épouvante.

Devant elle, tout à coup, venait de se dresser Romain, dont la blême figure paraissait celle d'un fantôme.

— Romain ! Romain !... Mon père avait dit que je ne vous reverrais plus !

— Votre père avait menti !... Je vous avais promis de revenir et me voici.

— Que voulez-vous ?

— Je veux que vous renonciez à ce mariage !

— Mais c'est impossible, c'est insensé !

— Je le veux !

— Je vais appeler mon père et il vous chassera !

— Appelez-le donc et appelez Laurent avec lui et aussi Mme de Soulaimes ! Appelez-les tous pour qu'ils m'entendent ! Devant tous, je leur dirai ce que je viens vous dire à vous seule : Je suis moi, un faussaire, un voleur et un assassin !... Mais ces crimes je ne les ai commis qu'avec la complicité de votre père. Il a ordonné, j'ai frappé ! Votre père voulait la honte de la famille de Soulaimes. Il a atteint Laurent dans son honneur et le marquis dans sa fortune !... Il voulait votre mariage par orgueil, et il a humilié la famille de Soulaimes en l'abaissant jusqu'à lui !...

— Vous mentez !

— Je jure que je dis la vérité ; et il y a deux jours, craignant mes révélations d'aujourd'hui, votre père est venu chez moi, sous un déguisement, pour essayer de m'assassiner.

— Vous mentez, vous dis-je !

— Enfin, depuis trois jours, votre père a dû vous dire que vous n'aviez plus rien à craindre de moi, si vous lui aviez confié mes menaces de l'autre jour...

— C'est vrai ! dit-elle haletante.

— Eh bien, savez-vous pourquoi votre père m'a cru désormais réduit à l'impuissance ? C'est qu'il venait de me dénoncer à la justice comme voleur et assassin ! Comment l'eût-il su, s'il n'avait été mon complice ?

— Non, non, je ne crois rien ! folies que tout cela !

Il jeta un poignard sur le tapis, au mi-

lieu de la chambre, presque aux pieds de Jenny.

— Folies ? Eh mademoiselle Jenny, appelez votre père !... En me voyant, s'il ne ramasse pas ce poignard... s'il ne se jette pas sur moi avec fureur... pour me tuer... et, ainsi pour m'empêcher de parler... c'est que j'aurai menti !

— Mais, dit-elle, cherchant à défendre son père, et sentant sa raison s'en aller, si vous avez été dénoncé, comment se fait-il que vous soyez libre ?... Vous n'avez pas été arrêté ?...

— On m'a rendu la liberté... parce que j'ai dit que je voulais me venger, et parce que seul, je pouvais le faire !

— Ah ! vous mentez encore une fois ! Ce que vous prétendez est impossible !

— Je vous ai priée d'appeler votre père !

— Je vais l'appeler et il vous fera chasser par ses valets.

Romain devint subitement très grave, presque triste, sans plus de colère.

— Je vous ai dit ce qui arriverait... Si je ne vous ai pas menti, me croirez-vous ?

— Il le faudra bien ! fit-elle éperdue.

Et brusquement elle appuya sur le bouton de la sonnette qui communiquait dans la chambre de Bertignolles.

Romain Goux ne cessait de regarder Jenny, et il souriait.

Il murmura :

— Bertignolles dans le premier moment de colère, me tuera... Je ne me défendrai pas !

Et il attendait.

Un bruit de pas dans le corridor. Un bruit de pas dans le vestibule. La jeune fille et Romain avaient reconnu la marche pesante et solide du maître.

Leur vie à tous deux se jouait en cette minute suprême.

Romain avait fait le sacrifice de la sienne.

Et même il venait de s'effacer, afin de ne point cacher le poignard qui gisait là ! Bertignolles poussa la porte et entra.

— Tu as besoin de moi, chère enfant ?

Et il s'arrêta effaré, devant Romain Goux qui lui sourit.

Et sa fille est chancelante, demi-morte d'effroi et d'horreur !...

— Romain ! Toi, ici !... Ah ! misérable que viens-tu faire ?

Et ses traits hideusement se contractent, la mâchoire s'avance, proéminente, trahissant des instincts féroces de bête sauvage... Les yeux sont injectés de sang... Il ne voit plus sa fille... Il oublie tout, en dehors de cet homme qui, sans doute, a consommé sa vengeance. Car il a tout dit. Le maître le voit à ce sourire de triomphe, à l'étrange pâleur de Jenny presque morte !... Romain a tout dit... Le maître arrive trop tard !

(A suivre)

LA FEMME DOIT SAVOIR PARER LES DANGERS AUXQUELS SA SANTE EST EXPOSEE.

LES PILULES ROUGES LES SUPPRIMENT EN SUPPRIMANT LA FAIBLESSE.

Mmes L'HEUREUX ET LEBOEUF ETAIENT FAIBLES ET SOUFFRAIENT DIFFEREMMENT.—A

TOUTES DEUX LES PILULES ROUGES DONNENT DES FORCES ET RETABLISSENT

LA SANTE.



Mme JOS. L'HEUREUX

"Plusieurs médecins qui m'avaient soignée avaient essayé vainement de me ramener à la santé. Les années s'écoulaient et j'étais toujours dans un état pitoyable. Je souffrais de douleurs internes qui m'obligeaient à rester au lit, tant elles étaient atroces. Ma digestion était aussi bien mauvaise et une diarrhée augmentait encore ma faiblesse. L'idée me vint un jour d'essayer les Pilules Rouges et, après en avoir pris quelques boîtes, j'étais convaincue que ce remède aurait un meilleur résultat que tous les autres. En effet, lorsque j'eus employé la quinzième boîte, j'étais guérie et j'avais une mine superbe." — Mme Jos. L'Heureux, 17 Aspen, Ware, Mass.

Qui ne se plaît pas à évoquer le bon vieux temps.

A la sagesse de leur jugement, les anciens joignaient le sens pratique. Ce fut là leur force et leur supériorité.

On était alors plus heureux, pour être moins ambitieux, plus riche, quoique moins fortuné, l'esprit, pour être moins en éveil, n'en était que plus pondéré, et la santé—ah! la santé surtout—ne faisait jamais défaut.

Tout comme aujourd'hui, les femmes d'autrefois subissaient les mêmes assauts et elles avaient à essuyer les mêmes épreuves dans leur état. Mais comme elles savaient parer à tel ou tel danger!

Nos mères ont pourtant enseigné à leurs filles le moyen de se dérober à la plupart des maux qui leur sont particuliers. Quelques-unes suivent fidèlement ces précieux

conseils, mais, combien s'en écartent! Aussi, que de femmes malades.

La moindre chose détermine chez nos filles, chez nos femmes, toute une triste succession de troubles, de maux, de douleurs. On ne devrait pas ignorer que, la plupart du temps, ces ennuis proviennent purement et simplement de la faiblesse générale, de la pauvreté du sang que l'on supprime facilement et sûrement par les Pilules Rouges. C'est ce qu'ont fait les dames dont nous rapportons la guérison ici.

CONSULTATIONS GRATUITES— Les consultations du Dr Simard se donnent tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 5 heures du soir pour la saison d'été, au No 274 rue Saint-Denis. Les femmes qui ne peuvent venir voir notre médecin sont invitées à lui écrire.

AVIS IMPORTANT.—Les Pilules Rouges pour Femmes Pâles et Faibles sont en vente chez tous les marchands de remèdes, au prix de 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50; elles ne sont jamais vendues autrement qu'en boîtes contenant 50 pilules, jamais au 100; elles portent à un bout de chaque boîte la signature de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE et un numéro de contrôle. Nous engageons notre nombreuse clientèle à refuser toute SUBSTITUTION. Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, n'acceptez jamais un autre produit que l'on vous recommanderait comme étant aussi bon. REFUSEZ CATEGORIQUEMENT. Défiez-vous aussi des COLPORTEURS; les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte. Rappelez-vous que les PILULES ROUGES sont la grande SPECIA-LITE POUR LA FEMME, celle qui guérit tous les jours un grand nombre de personnes. ET QUI VOUS GUERIRA AUSSI.



Mme N. LEBOEUF

"J'étais, depuis des années, faible et souffrais de mauvaise digestion, de maux de tête, de battements de coeur et de douleurs entre les épaules. La vie n'était pas gaie ainsi et c'est pour améliorer ma santé que je pris un jour les Pilules Rouges. Elles m'ont fait du bien tout de suite, ont augmenté mes forces et m'ont guérie complètement. Je les ai employées durant deux ans par intervalles de quelques mois et j'ai beaucoup gagné en poids." — Mme Napoléon Leboeuf, 449 rue Moody, Lowell, Mass.

Si vous ne pouvez vous procurer dans votre localité les véritables PILULES ROUGES pour Femmes Pâles et Faibles, ECRIVEZ-NOUS, nous vous les ferons parvenir FRANCO.

Adressez toute correspondance: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE (LIMITEE), 274, rue Saint-Denis, Montréal.



**CAPSULES
CRESOBENE**

CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux **Capsules Crésobène** (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consomptifs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. *Prix : 50 cts le flacon.*

Dépôt: Arthur Décary, Pharmacien, Bureau de Poste, Boîte 592, Montréal, Canada. Nous envoyons gratuitement sur demande un livre: "Comment lutter contre les maladies des poumons."



LE VOYAGE MERVEILLEUX DE FRANÇOIS

XVIII.—Comment l'Anneau refit des cinq bêtes cinq heureux enfants.

No 3 (Suite)

—N'importe, dit-il; toi et moi nous allons partir, n'est-ce pas? Nous sommes bien assez de nous deux."

La petite fille le regarda en souriant, et dit: "Oui, je veux aller avec toi. Je t'aime, car tu m'as changée en une petite fille. J'irai partout où tu iras. Je me nomme Dédette, et toi?"

—François, dit le petit garçon.

DEUXIEME PARTIE

I.—François et Dédette partent avec l'anneau

Ils se mirent en route, la main dans la main, et prirent le sentier qui menait à la grande grille de fer; en même temps, François faisait rouler l'anneau par terre, à côté de lui.

Dès qu'ils arrivèrent en vue de la grille, le brouillard s'abaissa comme la première fois et la voix qui était derrière demanda: "Qui êtes-vous, vous qui désirez entrer ici?"

—Nous sommes un petit garçon et une petite fille, nommés François et Dédette, dit François; nous avons l'anneau du géant, et nous désirons entrer dans le Pays d'au-delà des Brumes.

—Entrez donc, dit la voix; seulement, laissez l'anneau à l'intérieur de la grille." Alors, il y eut un grand bruit, et ils virent que la grille ne s'ouvrait pas, mais s'enfonçait tout droit dans le sol, de sorte qu'on n'en voyait plus rien.

"La Fée m'a dit que rien, ici, ne ressemblait à ce qu'il y a dans notre pays; voilà pourquoi la grille s'ouvre de cette

manière, dit François. Viens, cela va être si amusant. Ouf! Je suis content de laisser là mon anneau. Il est beaucoup trop lourd pour que nous l'emportions." Et, en disant cela, François le déposa sur le sol, juste à l'intérieur de la grille.

II.—Entrée au Jardin Merveilleux des joujoux, des bonbons et des gâteaux

Alors, François et Dédette se retournèrent et regardèrent autour d'eux, émerveillés. Ils virent qu'ils se trouvaient dans un grand jardin—et quel jardin! François se mit à rire, et Dédette applaudissait gaïement. Au lieu d'avoir des feuilles et des fleurs, les plantes et les buissons por-



La maison en bonbons et en gâteaux

taient des joujoux. Sur un grand arbre, des livres de toutes sortes pendaient à chaque rameau. Les bordures des allées étaient faites de petites poupées en porcelaine et en bois. Des ribambelles de joujoux pendaient au lierre des maisons, et, sur une haie de buis, poussaient des maisons de poupées de toutes tailles. Quelques-unes d'entre elles étaient si petites

qu'elles ne devaient faire que de sortir. Sur chaque plante, chaque buisson ou chaque arbre, poussaient des jouets d'une espèce ou d'une autre.

Tout à coup, Dédette, qui était un peu loin de François, s'écria: "Oh! je t'en prie, viens, et regarde cette maison! Elle est faite, je crois, en gâteaux et en bonbons."

François accourut à son appel, et vit qu'elle avait raison. Les murs de la maison étaient faits de diverses espèces de gâteaux. Les fenêtres étaient en gelée—quelques-unes rouges, d'autres blanches, ou vertes, ou jaunes. La porte était en caramel, et les marches qui y conduisaient étaient en sucre d'orge blanc, tandis que le toit semblait fait de bonbons rouges et plats pareils à des tuiles.

"Comme cela a l'air bon! soupira François, car il avait très faim.

—Mais comment peut-on vivre dans une maison pareille? demanda Dédette. Elle tomberait si tu y entras; et puis, pense un peu comme tu t'y poisserais!"

—Non, je ne crois pas qu'on puisse y demeurer, dit François. Je voudrais voir quelqu'un pour lui demander si nous pourrions en avoir un morceau. Je mangerais bien toute cette porte. Mais, eh! viens voir ici, Dédette. C'est là qu'ils demeurent."

III.—Comment les gens se logeaient, s'habillaient et mangeaient

François avait jeté un coup d'oeil derrière la maison, et voici ce qu'il vit. Dans une grande cour, pareille à une cour d'écurie, les gens de la maison étaient couchés, profondément endormis.

A un bout de la cour se trouvait une rangée de lits; elle commençait par un très grand lit et finissait par un très petit. Sous ces lits et non pas dedans étaient étendus les membres de la famille, grands et petits. Au milieu de la cour, se trouvait une table entourée de chaises, préparée comme pour un repas; seulement, ce qu'il y avait de drôle, c'est que les chaises étaient toutes beaucoup plus hautes que la table.

"Je me demande comment ils peuvent dîner ainsi. Cela ne doit pas être très facile," dit Dédette qui s'était glissée près de François.

A ce moment même, il se fit du bruit parmi les lits et une petite fille sortit d'au-dessous de l'un d'eux. Debout auprès du lit, elle ressemblait tout à fait à une pièce de drap qu'on verrait dans une boutique, car elle était enroulée dans de longues bandes d'étoffes de toutes les couleurs que vous pouvez imaginer. Dédette avait envie de rire, mais, comme si c'eût été tout à fait naturel, l'enfant se mit à ôter l'une après l'autre un certain nom-

bre de choses très bizarres, dont François et Dédette n'avaient jamais vu la pareille. Elle les pliait toutes et les mettait dans des boîtes dont le lit semblait fait. Enfin, quand elle eut ôté au moins douze épaisseurs de vêtements, elle ferma les boîtes, comme si c'était fini. Elle apparut alors vêtue d'une blouse verte, faite de jones tissés ensemble. Elle portait sur la tête un chapeau qui avait plutôt l'air d'une vieille bottine, tandis qu'elle avait aux pieds deux espèces de chapeaux de paille. Elle ne se débarbouilla pas, mais prit dans ses mains du sable avec lequel elle se frotta tout le visage. Elle aperçut alors François et Dédette.

IV.—La bienvenue de Dédette et de François au Pays du Sens dessus dessous

Elle ne parut pas le moins du monde effarouchée, mais accourut vers eux, en disant: "Etes-vous venue pour me voir? Comme c'est gentil! Venez avec moi, et je vais vous montrer mon jardin. Ma nouvelle bordure d'arches de Noé commence justement à fleurir."

La drôle d'enfant courut en avant, et François et Dédette la suivirent de leur mieux. Elle ne courait même pas de la même manière qu'eux. Elle sautait, en l'air, en avant, par petits bonds, et cela lui donnait l'air si comique que François s'étranglait presque pour ne pas éclater de rire tout haut.

Mais, comme ils arrivaient à la bordure d'arches de Noé, le petit garçon redevint grave, et put l'admirer sans que même un sourire passât sur son visage. Il y avait là des douzaines d'arches, — des bleues, des rouges, et de toutes formes et de toutes tailles.

"Comme cela doit être agréable de faire pousser des joujoux pareils! dit Dédette. Pouvez-vous en faire pousser d'autant de sortes que vous le désirez?"

—Oui, bien sûr, si vous avez la semence qu'il faut; pourtant, certains jouets sont plus faciles à cultiver que d'autres. Mais ne pousse-t-il pas de jouets dans votre pays? ajouta la fillette.

—Non, mais je le voudrais bien, dit François. Cela doit être si amusant de pouvoir venir en cueillir autant que vous voulez."

V.—Pourquoi le Père Noël venait dans ce Pays

"Je me demande si c'est ici que le Père Noël vient chercher les jouets qu'il nous envoie? dit Dédette.

—Qui est-ce donc, le Père Noël? dites-moi comment il est, dit la fillette.

—Oh! dit François, ce n'est pas bien facile de dire qui c'est, car il ne raconte jamais rien sur l'endroit d'où il vient, ni sur ce qu'il fait pendant le reste de l'an-

née. Mais il est vieux et a un bon visage bien gai, une longue barbe blanche et un manteau à capuchon. L'avez-vous déjà vu?"

—Oui, souvent, s'écria l'enfant, car il vient ici tous les ans chercher des jouets. Il apporte des sacs et les remplit tous jusqu'au bord; puis il s'en retourne — du moins après nous avoir donné à chacun une fleur.

—Il vous donne à tous une fleur? demanda François. Je ne tiendrais guère à cela. J'aimerais beaucoup mieux avoir des jouets!"

—Oh! non, pas moi, dit la fillette. Nous pouvons avoir des jouets dès que nous en voulons; mais nous ne pouvons avoir une fleur qu'une fois par an. La fleur nous porte bonheur toute l'année si elle vit.



Un souper bizarre.

Quand nous ne sommes pas sages, elle commence à pencher la tête languissamment, et nous comprenons alors que nous devons essayer de mieux faire, si nous ne voulons pas voir mourir notre fleur et avoir de la malchance pendant le reste de l'année."

VI.—Les questions de Dédette et de François, et les amusantes réponses qu'on leur fait

"Pourquoi ne demeurez-vous pas dans votre maison? demanda Dédette.

—C'est naïf de demander cela, dit l'enfant. Les maisons ne sont pas faites pour qu'on y demeure. Nous mangeons entièrement la nôtre tous les dimanches, puis nous en reconstruisons une le lundi, et nous la gardons pour la contempler jusqu'au dimanche suivant.

—Oh! bien vrai? fut tout ce que François trouva à dire.

—Comment vous appelez-vous? demanda ensuite Dédette.

—Nous n'avons pas de noms, ici. On

nous appelle par notre numéro. Je suis le numéro 3. Mais tenez, voici l'heure du sucre. Voulez-vous entrer et dîner avec nous?"

—Vous dites donc toujours que c'est l'heure du sucre pour annoncer que le dîner est prêt? C'est plus drôle, répliqua François.

Le numéro 3 se mit à rire en exécutant un saut, un bond et un entreechat.

"Il faut que vous arriviez d'un drôle d'endroit, dit-elle; vous ne semblez pas connaître la moindre chose.

—Singulière heure pour souper, n'est-ce pas? dit Dédette; nous dînons, chez nous, avant de nous coucher, tandis que vous prenez votre repas dès que vous vous levez.

—Bien entendu! Chez nous, le souper est le premier repas de la journée; mais voici maman. Voulez-vous lui parler?"

François et Dédette se retournèrent et virent une dame aussi bizarrement vêtue que le numéro 3. François s'apprêtait à lui donner la main, mais elle ne sembla pas remarquer ce qu'il faisait, car elle ne lui serra pas la main, mais lui tira d'abord l'une, puis l'autre oreille. Ce devait être là leur manière de dire: "Comment allez-vous?" parce qu'elle fit de même à Dédette, dès que la petite fille vint à elle.

La dame eut l'air de trouver toute naturelle leur présence en cet endroit, et ils s'assirent tous, non pas devant la table, mais sur la table, tandis que, sur la chaise placée devant chacun, se trouvaient la tasse, la soucoupe et l'assiette. Alors François vit qu'ils mangeaient dans la tasse et la soucoupe et buvaient dans les assiettes, qui avaient la forme d'assiettes à soupe. Il ne trouvait pas facile du tout de boire dans une assiette sans renverser; mais, après quelques essais, il arriva à le faire passablement. La nourriture avait un goût très bizarre, tout à fait différent de celui des aliments qu'il avait mangés jusque-là; mais, pourtant, ce n'était pas mauvais.

"Eh bien! je crois vraiment que la Fée avait raison quand elle disait que ce pays serait tout différent du nôtre! se dit tout bas François, qui ajouta, tout haut: Allez, venez faire une partie", en s'adressant au numéro 3.

La petite numéro 3 le ramena dans le jardin.

"Avez-vous la permission de cueillir quelques-uns des jouets? lui demanda Dédette.

—Oui, répondit le numéro 3, si nous voulons, mais nous ne le faisons jamais, car nous sommes bien embarrassés pour savoir quoi en faire après.

—Pourrais-je en cueillir un ou deux? demanda François. J'aimerais bien en emporter quelques-uns chez nous.

(A suivre)

AU FIL DE LA PLUME

A PROPOS DU TUNNEL SOUS LA MANCHE

LE TUNNEL sous la Manche! La guerre va-t-elle aider à réaliser cette idée sur laquelle on discute au moins depuis un siècle? Je laisse à de plus compétents que moi le soin de répondre. Il s'agit de savoir quels services auraient rendu aux Alliés dans le conflit actuel un tunnel entre la France et l'Angleterre. Pourquoi cette conception grandiose accueillie avec faveur par Napoléon III et la reine Victoria, ne fut-elle pas réalisée? Parce qu'en Angleterre les adversaires de ce projet étaient nombreux et qu'ils firent croire à l'invasion possible de leur pays par les troupes françaises. Ils représentaient Douvres envahie par une troupe de touristes aux allures paisibles. Puis, la nuit venue, à un signal convenu, ces touristes, qui n'étaient que des soldats français déguisés, se coulaient furtivement vers le port et s'emparaient d'un approvisionnement de fusils apportés par des navires auxquels personne n'avait pris garde. Pendant ce temps, le tunnel vomissait sans relâche des hommes de toutes armes. C'en était fait! Douvres était pris; Londres tombait quelque temps après aux mains de l'ennemi, et l'Angleterre, vaincue, payait une énorme indemnité.

Voilà ce que les adversaires du projet d'un tunnel sous la Manche écrivaient il y a une trentaine d'années. Il fut aisé, on le conçoit, de faire justice de ces fantaisies. Pour transporter un corps d'armée en Angleterre, il ne faut pas moins de cent cinquante trains et de sept mille wagons, tandis que pour faire sauter l'entrée du tunnel et le mettre hors de service il ne faut que quelques cartouches de mélinite et quelques hommes.

Il est évident qu'un tunnel aurait rendu de grands services au début des hostilités en permettant de transporter les troupes en cinq ou six heures de Londres à Paris sans l'ennui des transbordements et sans mal de mer. La mer a beau être la patrie naturelle des Anglais, ils ne sont pas tous exempts de ce terrible mal. Théophile Gautier a dit qu'ils se déplaisent tellement sur la terre, qu'ils ont un hôpital installé au milieu de la Tamise, dans un gros vaisseau rasé, qui sert aux marins qui se trouvent malades dans le port de Londres, mais l'original écrivain plaisantait sans doute. Pour ma part, j'ai fait plus d'une traversée avec de nombreux Anglais, qui tous étaient plus ou moins victimes du tangage et du roulis.

L'idée de construire un tunnel sous la Manche n'est pas nouvelle. Dès le commencement du siècle dernier, un ingénieur des mines, Mathieu, vint proposer au premier consul Bonaparte d'établir une route souterraine, éclairée par des quinquets à l'huile, et par laquelle pourrait être acheminée la malle-poste.

En 1883, au pied de la falaise de Sangatte, en France, une ga-

lerie de 1965 verges fut creusée sous la mer; en Angleterre, non loin de Folkestone, une galerie d'une longueur semblable fut également creusée, et ces deux essais démontrèrent l'imperméabilité de la couche de craie continue qui s'étend sous le détroit du Pas de Calais.

Il n'y a là, d'ailleurs, rien de surprenant, attendu que le détroit n'a pas toujours été un détroit et qu'à l'époque miocénique, — il y a quelques milliers d'années, — un isthme franco-anglais unissait la Grande-Bretagne au continent. Cet isthme a été rongé peu à peu par les vagues, d'un mouvement incessant, qui se continue encore de nos jours, puisqu'on constate que, de chaque côté du détroit, la mer gagne sur la terre environ vingt verges par siècle.

Il s'agit, maintenant, de rétablir, suivant l'expression du savant géologue, Stanislas Meunier, l'ancienne communication enfouie sous les eaux de la Manche.

D'autres moyens de communications entre l'Angleterre et la France ont été préconisés. Un pont gigantesque avec soixante-douze piles a été proposé, puis un chariot transbordeur circulant sur une voie établie à quinze verges en contre-bas du niveau de la mer, et enfin un service de ferry-boats ou bateaux porte-trains.

L'entente cordiale que la guerre a transformée en alliance défensive avait déjà rallié au projet de tunnel sous la Manche bon nombre d'Anglais jaloux de leur splendide isolement insulaire. Espérons que la guerre qui scelle l'amitié des deux peuples dans le sang, démontrera aux Anglais et aux Français qu'ils ne peuvent que gagner à rétablir le trait d'union qui existait il y a quelques milliers d'années entre leurs terres.

Alors les Français, au lieu de se diriger vers l'Allemagne comme avant la guerre, prendront plus volontiers la route de Londres. Les Anglais y gagneront et les Français aussi, car il aura fallu cet horrible attentat pour leur faire comprendre, comme Paul Bourget le faisait remarquer quelques mois avant la guerre, que moralement, intellectuellement, matériellement, l'Allemagne représente un monde différent du monde latin et du monde anglo-saxon au point d'être incommensurable avec eux. L'intelligence allemande, disait-il, est vigoureuse et riche. Peut-on nier qu'il ne lui manque dans la science la clarté et la modération, dans la littérature et dans l'art la mesure, la finesse et, pour tout dire encore, le goût?

Aujourd'hui ces lignes de Paul Bourget et celles qui précèdent et qui suivent ont plus de chance que naguère d'être lues avec profit par les Français et leurs alliés.

TOUT PARLE

Un acteur vient à l'agence lyrique pour s'engager. Après quelques concessions mutuelles il tombe d'accord avec le directeur.

Directeur. — Alors, mon cher, c'est convenu.

Acteur. — Parfaitement.

Directeur. — Eh bien, partez ce soir, je vais télégraphier pour prévenir le directeur du nouveau théâtre de votre engagement et de votre arrivée pour demain soir. Acteur. — Mais, mon contrat, s'il vous plaît; je ne puis pas partir sans un contrat en règle.

Directeur. — C'est inutile; un contrat verbal est suffisant. Acteur. — Pas de ça, mon vieux! la dernière fois que j'ai eu un engagement verbal, j'ai retiré un salaire en paroles.





Tribune Feminine

Quelques nouveaux objets de décoration pour votre maison

Magnifiques bibelots avec rayures noires et blanches

par JULIETTE M.

Les teintes noires et blanches sont si en faveur aujourd'hui et tellement appréciées par toutes les classes de la société, que l'on a cru bon d'ornementer un grand nombre de bibelots et maints objets d'art, avec ces mêmes teintes.

Ces magnifiques objets de décoration qui conviennent surtout pour les résidences d'été, sont admirés par le plus grand nombre, et je suis assurée d'avance que nos gentilles lectrices sauront apprécier et reconnaître la beauté nouvelle des quelques modèles que nous leur offrons.

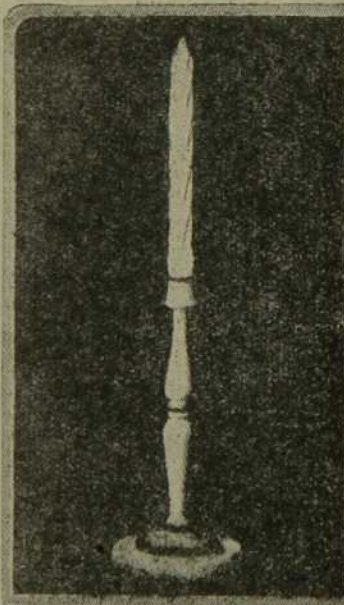
Les objets avec rayures noires et blanches sont les plus populaires du moment pour les décorations d'intérieur; on y voit parmi ces dernières de superbes abat-jour de toutes formes et de toutes grandeurs, de magnifiques portières, de riches coussins, paravents et tapis confectionnés en toile anglaise ou en soie.

On y voit encore des services à chocolat, des bonbonnières, des services à café ou à thé, des plats à fruits en porcelaine à rayures ou avec dessins noirs et blancs.

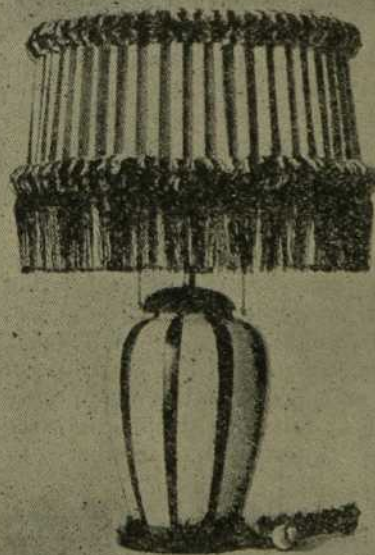
Pour les coussins de divan, j'ai aussi remarqué de charmants oreillers en toile perse, noire et blanche, et d'autres en soie noire sur lesquels des appliqués blancs en filet brodé ont été cousus à jour; enfin, il y a une infinité de choses qui ont été fabriquées dans ces deux tons différents et toutes sont des plus jolies et des plus nouvelles.

POUR NETTOYER LES OBJETS NICKELÉS

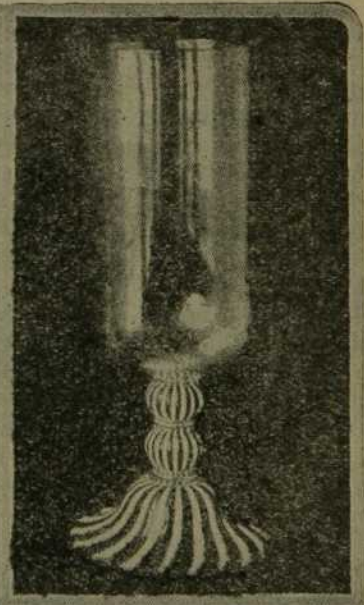
Pour nettoyer les objets nickelés qui se ternissent, il suffit de préparer un liquide fait de 20 pouces cubes d'alcool à 90 degrés, dans lequel on aura versé un demi-pouce cube d'acide sulfurique bien pur. On plongera l'objet à nettoyer dans ce liquide pendant 10 à 15 minutes; puis on le retirera pour l'immerger dans de l'alcool rectifié, ou encore dans du lait de chaux. On rincera à l'eau claire, on frottera et séchera au moyen d'un linge de flanelle, ou en plaçant l'objet dans de la sciure de bois.



Très joli chandelier de bois émaillé noir et blanc avec chandelle ordinaire ou assortie de couleur



Lampe électrique avec pied en porcelaine et abat-jour noir et blanc, en soie; aussi frange de soie



Magnifique aquarium en verre avec pied en verre ornementé de rayures noires et blanches



Superbe vase excessivement léger en porcelaine blanche avec papillon noir et autres petits dessins comme décoration



Service à chocolat en porcelaine noire et blanche. La bordure noire du cabaret encadre une jolie toile en couleurs.



Ravissante cage d'oiseau en osier noir et ornée de jolies guirlandes de roses noires et blanches

Un teint
charmant

Résultats instantanés

Au cas où des amies viennent vous visiter ou au cas où vous recevez une invitation soudaine. Cela ne vous prendra qu'un instant pour paraître de votre mieux. L'application de la

Gouraud's

Oriental Cream

ne prend que quelques secondes et produit un teint parfait, un aspect doux, clair, d'un blanc-perle, toujours recherché et de bon goût. Non-graisseuse. La crème favorite pendant 68 ans.

Envoyez 10 cents pour un échantillon

FERD. T. HOPKINS & SON

344 West St. Paul Street Montréal, Que.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue, en français, de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adresse E. Hartman, dépt. C., 385 ave Mont-Royal Est, Montréal.

Ne Désespérez Plus

Filles et femmes mal-
gros peu favorisées
de la nature.

Le Bustinol du Dr Simon peut faire pour vous ce qu'il a fait pour des légions d'autres. Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille, se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le Bustinol est toute une révélation. Il fait engraisser d'au moins une livre par jour, remplit les creux du cou, des épaules, donne de l'ampleur, développe et raffermi la chair, fait grossir d'une façon élégante, assure une bonne santé, une apparence superbe.

Pour en avoir la preuve, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Cie Dr Simon, Dépt. 5, No 219 rue des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance strictement confidentielle. Commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu. Prix du traitement complet, \$1.00.



Les verrues enlaidissent les plus jolies mains. Débarrassez-vous de ces excroissances en employant le Holloway's Corn Cure qui agit à la perfection et sans douleur.

DEUX ENRAGES FUMEURS

Le fameux roi-sergent Frédéric-Guillaume est surtout célèbre pour son avarice. Voici ce qu'il écrivait, le 18 juin 1728, de Charlottenburg, au maréchal de la cour:

"...Sa Majesté le roi de Pologne étant partie, j'ordonne ce qui suit: le plus grand ordre sera mis dans l'administration de ma maison, et, comme précédemment, on observera la plus grande économie possible. Comme une somme de 93 thalers (un thaler vaut environ 75 cents) est affectée à la dépense journalière, j'entends qu'elle ne soit pas employée en entier. Lorsque le ménage royal sera séparé, le roi à Potsdam ou à Wusterhausen et la reine à Berlin, il ne devra pas être dépensé plus de 70 à 72 thalers par jour. Quand Sa Majesté la reine se trouvera auprès de moi, cette somme sera réduite à 53 thalers. A partir de cette semaine, on fera de nouveau un menu pour les sept jours suivants; ce menu devra m'être soumis dimanche prochain.

"Je défends en outre d'envoyer sans mon consentement des commandes à Hambourg et autres localités de l'étranger. Par contre, le grand commun prendra ses dispositions en vue d'avoir toujours une provision de bœuf de première qualité, de volailles bien grasses et des viandes du même genre, pour la consommation de la cour."

Ce roi avare n'aimait personne.

"De tous les étrangers de distinction qui furent ses hôtes, raconte le baron Heckerdorn, Frédéric-Guillaume n'en apprécia qu'un seul. l'ex-roi de Pologne Stanislas Leczinski, dont il avait fait la connaissance autrefois, à Koenigsberg. Au risque de méconter l'électeur de Saxe, il accueillit à merveille, en 1736, le souverain détrôné qui voyageait incognito sous le nom de comte de Blamont. Le jour même de son arrivée, il lui offrit "un carrosse doré, capitonné de velours rouge, valant plus de 400 thalers, et un attelage de huit chevaux superbes." M. de Manteuffel, ambassadeur de Saxe, qui rapporte ce fait, ajoute que, "vu la parcimonie du roi, celui-ci avait dû faire effort sur lui-même."

"A quoi tenait cette extraordinaire sympathie? "Eadem velle, eadem nolle"... a dit Cicéron. Effectivement tous deux avaient une affinité de goûts remarquable, spécialement en matière de tabac. C'était à se demander lequel des deux était le plus enragé fumeur. Cependant, soit dit en passant, la palme devait revenir à Stanislas, car, d'après Fassmann, "lorsqu'il était contraint de rester quelques heures sans fumer sa pipe, son visage se couvrait d'une sueur froide."

"Il séjourna à Berlin du 16 au 21 mai 1736 et passa toutes ses soirées (de sept heures du soir à deux heures du matin) en compagnie du roi, à la "tabagie", soutenant contre lui une lutte où il n'y eut ni vainqueur ni vaincu, puisque l'un et l'autre fumèrent à chaque séance de "trente à trente-deux pipes". Un record!

"Le "tabakscollégium" occupait une telle place dans l'existence du roi-sergent que celui-ci devait tout naturellement se sentir attiré vers un partenaire aussi convaincu et, inversement, éprouver de l'aversion pour ceux qui ne fumaient pas.

"La chose était d'ailleurs si notoire que le vieux prince de Dessau, qui n'usait point de tabac, mais qui était un habitué de ces réunions, avait toujours à la bouche une pipe, laquelle n'était point allumée, il est vrai. L'ambassadeur impérial, comte de Seckendorf, également un ennemi du tabac, allait même plus loin que le précédent. Non seulement il avait sa pipe, mais encore il faisait incessamment avec les lèvres le simulacre d'expulser la fumée. La diplomatie a de ses obligations..."

"Et quand Stanislas repartit de Berlin, Frédéric-Guillaume, désireux de lui prouver toute son estime, lui offrit un "service de tabagie" dont l'impératrice lui avait fait cadeau lors de son séjour à Prague.

La DENTITION du BÉBÉ

représente pour la mère, une période d'anxiété et de fatigues. L'enfant est fiévreux, agité; les souffrances qu'il endure le privent d'un sommeil bienfaisant, nécessaire.

C'est dans ces circonstances qu'on jugera de l'efficacité du

Sirop d'Anis Gauvin

Il apaise les douleurs, favorise la sortie des dents, prévient les crises et les convulsions chez les enfants.

C'est aussi le remède à employer dans les cas de Coliques, Diarrhée, Coqueluche, et autres maladies du Jeune Age.

EN VENTE PARTOUT : 25c LA BOUTEILLE

Méfiez-vous des imitations.

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste,
850, Rue Ste-Catherine Est, - - Montréal.

Contre la GRIPPE, les CACHETS GAUVIN agissent vite et bien. En vente partout : 25c la BOITE.



LISEZ CES MAGNIFIQUES VOLUMES!

où l'on peut puiser au hasard sans risquer de mettre la main sur une oeuvre fade ou malsaine.

Les livres ci-dessous sont cartonnés toile et illustrés. Prix 44c franco.

L'ANNEAU FATAL, par Charles Foley.
ANNE-MARIE LA PROVIDENCE, par Daniel Laumonier.
LES AUDIENCES JOYEUSES, par Jean Dault.
AU VIEUX PAYS, par Pierre Gourdon.
AVENTURES DE TELEMAQUE, par Fénelon.
LE BALLON FANTOME, par Jacques des Gachons.
LE BONHEUR DE SIMONE, par Georges Beaume.
CADETTE DE GASCOGNE, par Champol.
LES CARACTERES DE LA BRUYERE.
LA CARAVANE DE LA MORT, par Karl May.
CEUX QUI ESPERENT, par Jules Imbert.
CHASSEURS D'EPAVE, par George Price.
LE CHATEAU DE LA VIEILLESSE, par Guy Chantepleure.

ET AUTRES VOLUMES.

Demandez-nous les livres que vous désirez avoir, et nous vous les procurerons. Conservez cette liste.

ANGEVIN & L'ARCHEVEQUE

LIBRAIRES-IMPRIMEURS

8 et 10 rue St-Jacques, Montréal.

Téléphone Main: 1943

MANIERE DE PURIFIER L'AIR DES APPARTEMENTS

Voulez-vous purifier l'air d'un appartement, mettez-y une cruche d'eau, et en quelque temps elle aura absorbé presque tous les gaz délétères; l'air de la chambre sera devenu plus pur, mais l'eau sera complètement souillée. Plus l'eau est froide, plus grande est sa capacité pour contenir ces gaz. A la température ordinaire, un seau d'eau absorbera deux pintes d'acide carbonique et plusieurs pintes de gaz ammoniac. La puissance d'absorption est deux fois plus grande quand l'eau est à la température de la glace. En conséquence, l'eau gardée un certain temps est impropre à cet usage.

Corset Maternité "Berthe May"



Le seul modèle pratique de ce genre qui existe. Peut se porter à n'importe quel moment de la grossesse, tôt ou tard, même avant, car on peut toujours l'élargir assez pour servir jusqu'à la fin. Confort, apparence normale, protection pour la mère et l'enfant.

CORSETS D'USAGE ORDINAIRE

fabriqués sur les mêmes principes, à l'usage des femmes obèses et de forte taille ou de santé délicate.

Catalogue illustré envoyé gratis sous enveloppe fermée et sans nom d'origine, à toute personne qui en fera la demande.

BERTHE MAY,

16 East, 46th Street, New-York, N.-Y.

NOVO CODINE
(Enregistré)
FORMULE DU
Dentiste Méderic Masson
POUR L'EXTRACTION DES
DENTS SANS DOULEUR
Contre les Névralgies
50c Novo-Codine Etiquette Rouge
HENRI E. ARCHAMBAULT,
Pharmacien, Propriétaire,
62 rue Notre-Dame Est, Montréal.

Tel. St-Louis 4613

Dr Mederic Masson,
L.D.S. D.D.S.

CHIRURGIEN DENTISTE

860 rue St-Denis,
Montréal.

TEL. BELL EST 2177

Docteur Henri LEMIRE

Spécialité: Accouchements, Maladies
des femmes et des enfants.

869 Rue Ontario, Est, Montréal.

Tel. St-Louis 3275

Dr J. N. Chaussé,

MEDECIN-CHIRURGIEN

Diplômé en Hygiène Publique

Spécialité: Maladies Urinaires, Maladies de la Peau.

708 PARC LAFONTAINE
(Coin Marquette)

Heures: 12 à 2 p.m., 6 à 8 p.m.

The Marinello Beauty Parlour

"L'INSTITUT DE BEAUTE MARINELLO met à la disposition du public Montréalais ses méthodes pour la conservation de la beauté déjà connues par toute la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Nous nous chargeons de renouveler la peau de la personne la plus défigurée par nos traitements savants et nos préparations merveilleuses.

Nous enlevons complètement et définitivement les poils de la figure. Succès garanti.

Notre lait de Lys est une préparation magique et notre crème Dermatine défie toute compétition.

Traitements effectués par correspondance pour personnes demeurant hors de Montréal.

THE MARINELLO-BEAUTY PARLOUR,

595 Dorchester Ouest.

Phone: Uptown 5671.

Chronique Médicale

Pour être jolie femme

On peut être jolie quoique très imparfaite et alors le charme que l'on possède est presque irrésistible parce qu'il est plus original et qu'il ne ressemble pas à celui des autres femmes.

Il y a mille façons d'être jolie, tandis que la beauté pure qui tient surtout à la régularité des formes, du dessin de la silhouette et du visage, à la majesté de l'allure, ne nous réserve guère de surprises. C'est un peu ce que l'on entend en la qualifiant de classique.

La beauté grecque, si pure, si satisfaisante pour l'esprit et qui apparaît comme le type définitif de la perfection ne ravit pas notre regard et n'entraîne pas le suffrage de notre imagination autant que fera la jolie canadienne dont les yeux pétillent d'ardeur, dont le charme si gai, presque insouciant, est également si spirituel et fait de tant de détails exquis!

D'ailleurs, la carrière de la jolie femme est moins aride que celle de la pure beauté. On peut rester jolie toute sa vie: il suffit pour cela de bien posséder le secret de son attrait, de surveiller son régime et de détenir toute une collection de petites recettes mystérieuses, protectrices vigilantes de la jeunesse prolongée.

Même quand on est belle, c'est à être jolie qu'il faut aspirer. La femme qui est surtout une créature de bonté et de fantaisie, répand déjà, rien qu'à être jolie, beaucoup de bonheur autour d'elle, lorsqu'elle est décente et modeste. Il ne faut pas qu'elle paraisse accorder une faveur, en se laissant admirer pas plus qu'il ne lui sied d'affecter l'indifférence lorsqu'on l'admire.

Si jolie que vous soyez, vous le paraîtrez plus encore en restant naturelle, modeste et bonne.

L'expression, le geste et la démarche

L'expression de la physionomie ajoute un singulier attrait à la perfection naturelle. C'est comme le reflet de notre vie intérieure qui illumine notre visage et dénonce à nos interlocuteurs, à nos voisins, à tous ceux qui nous voient, ce qu'il y a de bon, ou d'intelligent en nous.

L'oeil exercé reconnaît sur-le-champ la femme avisée ou la naïve. L'honnêteté se lit dans la limpidité des traits dont le relief accuse un peu l'histoire de toute notre vie.

Nous devons surveiller sans cesse nos expressions de physionomie, et consulter le miroir courageusement, sans discuter ses avis. On peut ainsi corriger les petits défauts, en s'astreignant à de fréquents exercices.

Beaucoup de personnes ont l'habitude de pincer les lèvres, comme si elles s'efforçaient d'étouffer un fou rire ou de rester coi, la bouche ouverte dès qu'on leur parle. Avec un peu d'héroïsme on évite ces maladrances d'expression qui sont souvent mal jugées et nous font apparaître aux yeux des gens beaucoup plus mauvaises ou déraisonnables que nous ne sommes.

Nous verrons par la suite que le relief des traits, la profondeur des rides peuvent également être atténués sans qu'il soit besoin pour cela de se fatiguer le visage ni d'employer les maquillages bien savants.

Quant au geste et à la démarche d'où dépend la distinction d'une femme, ils méritent la même attention que la physionomie.

Il est des gestes que l'on ne doit jamais faire parce qu'ils dénotent une mentalité vulgaire et une nature peu délicate. Ne levez pas les bras au ciel, ne croisez pas les jambes, évitez les poses abandonnées et asseyez-vous sans choc, avec précaution.

S'asseoir délicatement est déjà un grand problème. Il faut savoir, avant de se laisser aller sur le siège, conserver la rectitude du buste, ne pas se poser à plat mais de côté d'abord, puis compléter discrètement et affermir la posture sans gaucherie, sans lourdeur, sans emphase. Evitez que votre corps assis desine des saillies. Ne recherchez pas les positions qui peuvent le plus faire valoir votre silhouette ou votre taille. La décence est une suprême élégance dont l'attrait persiste bien longtemps après la fumée des coquetteries éphémères.

Etudiez chacun de ces gestes lorsque vous êtes dans le cabinet de toilette. Retenez ce qui est gracieux. Inspirez-vous de la mimique des meilleures artistes. Certains gestes, très imprévus et très décents à la fois, ajoutent du charme à la parole et suffisent pour traduire une impression délicate.

Dr X.

Mesdames
ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de la presque totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec le composé végétal.

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines: des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumours, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux spécifique plus de constipation, palpitations, étourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de



coeur. Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos malaises s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère où si le retour d'âge est proche. Procurez-vous Feminaline chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Si vous avez besoin de conseils spéciaux, écrivez confidentiellement à JULES LEROY (Département Feminaline) Boite 2094, Montréal, Qué.

Une femme expérimentée ouvrira votre lettre, la lira et y répondra. Vous serez assurée de la plus grande discrétion.

On MAIGRIT RAPIDEMENT
SANS REGIME

POUR PROUVER QUE LES

Tablettes LeRoy



constituent un traitement aussi agréable qu'efficace contre l'Obésité, nous enverrons sur réception de 50 cents

Un Traitement de Faveur

à toute personne souffrant d'excès de graisse.

Les Tablettes Le Roy ne requièrent ni exercice, ni régime spécial et ne dérangent aucunement les habitudes ordinaires. Tout en réduisant votre poids, ces Tablettes guérissent les Rhumatismes, l'Asthme, les troubles des reins et du coeur qui accompagnent si souvent l'Obésité. Laissez-nous vous le prouver. Ecrivez aujourd'hui pour le Traitement de Faveur et le livre explicatif illustré vendus 50 cents. M. JULES LEROY, Fabricant, Tirol Postal 2094, Montréal, Qué.

VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS
AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS?

LE CIOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la maille sur réception du prix (3 grands) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LEROY, FABRICANT, Tirol Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964e Notre-Dame Est, Montréal, Qué. Tel. Lasalle 1186.

L'Asthme ne peut pas durer quand on emploie le meilleur spécifique de tous pour l'asthme. Le Remède pour l'Asthme du Dr Kellogg mérite assurément ce titre. Il a à son actif d'innombrables guérisons que n'ont pu obtenir les autres remèdes. Il apporte de l'aide même dans les pires cas et procure au malade un état béni de repos. Sûrement, on ne doit pas souffrir de l'Asthme quand on peut se procurer aussi facilement un remède tel que celui-là.

L'ONGUENT POUR LA TÊTE

RANKIN'S

Une
Belle
Taille

aux lignes
harmonieuses,
l'orgueil de
toute femme
élégante,
vous est as-
surée, Madam-
e ou Made-
moiselle, par
l'usage régulier
des fameuses

Pilules Persanes

de Taofisk Hazis, de Téhéran,
Perse; \$1.00 la boîte; 6
boîtes pour \$5

SOCIÉTÉ DES PRODUITS
PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - Canada

OU PASSE LA
POUDRE AUTO

Enregistré 27 Déc. 1910
AUTO ROACH KILLER N'EST PAS
POISON

Se vend avec soufflet à 25c, et en boîtes
à 25c, 50c, \$1.00. Chez tous les marchands.
AUTO ROACH KILLER CO.
Tel St-Louis 1502

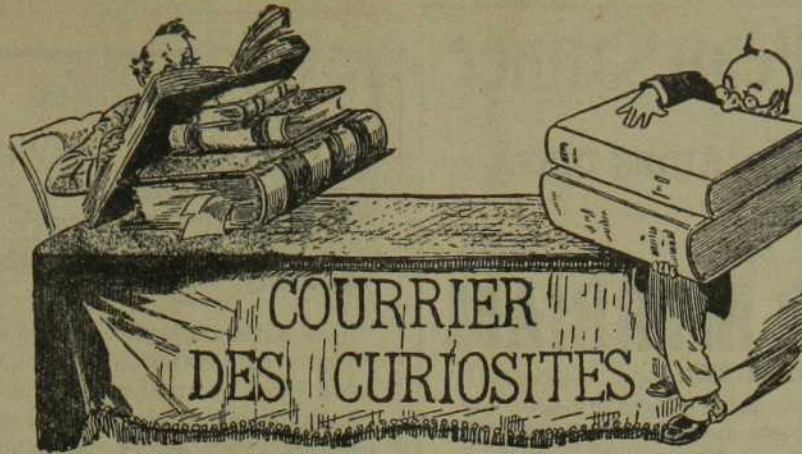
1238 St-André Montréal.

Grisonnez-Vous?

PERDEZ-VOUS VOS CHEVEUX

Faites donc l'essai
de la célèbre Luxurine
du Dr Prosser, de
Paris, cela ne coûte
rien et vous aurez vite
fait de constater
que la Luxurine est
la seule préparation
au monde qui sans
être une teinture puis-
se redonner aux che-
veux blancs gris ou
fanés leur vraie cou-
leur naturelle, soit
blond, châtain, brun
ou noir, cela infailliblement à tout âge et
dans tous les cas. De plus la Luxurine dé-
truit les pellicules, la démangeaison du
cui cheveu, arrête la chute des cheveux
et en fait pousser des nouveaux, cela posi-
tivement, tant chez les hommes que chez
les femmes et les enfants. Envoyez votre
adresse avec 10c pour frais de poste et
d'emballage et nous vous enverrons gratis
un traitement d'essai.
Adressez Cie Dr Prosser, Département 5,
155 rue des Commissaires Ouest. Partout:
\$1.00 le traitement de 6 mois.

L'entretien des chemins de
grande communication, en Angle-
terre, coûte en moyenne \$177.75 le
mille.



UNE MACHINE INTELLIGENTE

Les inventeurs fini-
ront sans doute un jour
par nous donner une
machine qui fera tout
notre travail pendant
que nous nous croise-
rons les bras.

En attendant voici
quelque chose de réelle-
ment ingénieux qu'ils
ont trouvé.

Il s'agit d'une caisse
enregistreuse qui indi-
que le montant de l'achat effectué, le prix versé par le client et,
en même temps, qui rend le change au client s'il y a lieu.

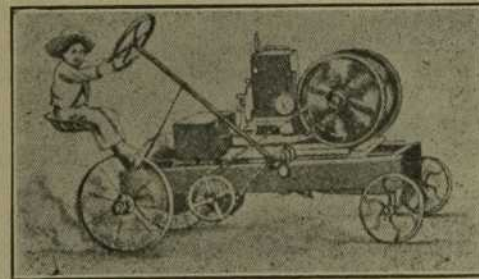
Il me souvient qu'il y a une vingtaine d'années—ce qui ne me
rajeunit pas—je lisais dans un journal périodique l'amusante
invention d'un bonhomme qui avait fabriqué une machine à peu
près semblable. Seulement, la découverte n'enrichit pas le gail-
lard car on s'aperçut bien vite qu'un compère, caché dans la
boîte, tenait lieu de mécanisme...

Ici, rien de semblable. Il n'y aurait, du reste, pas de place
pour un compère dans l'appareil qui n'est guère plus grand
qu'une caisse enregistreuse ordinaire.

Quel progrès depuis un demi-siècle! Aujourd'hui, l'on donne
ses ordres par téléphone, c'est une machine qui compte votre
argent et une auto qui vous apporte la marchandise, tout cela
sans bouger de chez soi.

Je vous le dis, il viendra sûrement un jour où il suffira de
regarder le travail pour qu'il soit fait... par les autres.

UN JOUET QUI N'EN EST PAS UN



de manoeuvrer un système d'engrenages avec les pieds.

Ceci est mieux: l'auto dont il s'agit est véritable; elle est ac-
tionnée par un moteur de deux chevaux, possède une direction à
volant et peut fort bien écraser, sinon des gens, du moins des
poules, des chiens et à l'occasion, d'autres bambins.

Bref, c'est le rêve!

Par la forme cette voiture diffère des autos de tourisme ou de
course mais il faut savoir qu'elle n'a été nullement construite
pour servir de jouet. C'est un tracteur automobile, de dimen-
sions réduites, fabriqué par un industriel du Minnesota pour lui
servir de réclame.

Alors que tant d'autres cherchent à faire de l'effet en produi-
sant quelque chose de gigantesque, lui, a préféré attirer l'atten-
tion par un objet plus petit que nature.

C'est une idée comme une autre et puis au moins, s'il n'avait
réussi qu'à faire une blague, elle aurait eu le mérite d'être moins
grave.

TOUCHE-A-TOUT.

(Publié avec autorisation du "Popular Mechanics")

DECLARATION REMARQUABLE

Mde Sheldon dépense \$1900 pour
un traitement qui ne lui fait aucun
bien. Le Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham la guérit.

Englewood, Ill.—"À l'époque du
retour de l'âge, j'ai souffert de maux de
tête, de nervosité,
bouffées de chaleur,
et ces souffrances
étaient parfois tel-
lement fortes que
je savais à peine ce
que je faisais. J'ai
dépensé \$1900 chez
les médecins, sans
aucun bon résultat.
Un jour une dame
vint me rendre
visite, et elle me
dit qu'elle aussi
avait été affligée
comme moi, mais que le Composé Vé-
gétal de Lydia E. Pinkham l'avait
ramenée à la santé. Alors je décidai
d'en prendre, et je suis maintenant
aussi bien que je l'étais auparavant. Je
ne comprends pas comment il se fait
qu'il y ait tant de femmes qui ne se
rendent pas compte de toutes les douleurs
qu'elles pourraient s'éviter, si elles pre-
naient vos remèdes. Je ne puis en faire
assez d'éloges, car cette préparation m'a
sauvé la vie et m'a préservée de l'Asile
des Aliénés." Mde E. Sheldon, 5667 S.
Halsted St., Englewood, Ill.



Il est certain que dans le cas mentionné
ci-haut, les médecins ont dû faire de leur
mieux et qu'ils ont constamment lutté
contre la maladie jusqu'à ce qu'enfin ils
aient compris qu'ils ne pouvaient rien
faire de plus, mais souvent le traitement
le plus scientifique a dû céder le pas aux
propriétés médicinales des racines et
herbages contenus dans le Composé
Végétal de Lydia E. Pinkham.

S'il y a des complications dans votre
cas, écrivez à "Lydia E. Pinkham Medi-
cine Co.", Lynn, Mass., pour des conseils
spéciaux gratuits. Vous y trouverez de
grande avantages.

NOS DENTS

sont très belles, naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-
AMERICAIN (Incorporé).
162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

N'EST-CE PAS QUE C'EST
HORRIBLE
DE LA BARBE POUR UNE FEMME

Mais ne désespérez
plus, un remède infail-
lible est maintenant à
la portée de toutes.
Vous pouvez toute seu-
le, sans que personne
ne s'en aperçoive, faire
disparaître n'importe
quelle barbe ou
poils follets tant durs
et touffus soient-ils.
Cela en moins de
trois minutes sans au-
cune douleur ou irri-
tation de la peau.
Non seulement ces
horreurs disparaissent
mais la barbe est to-
talement détruite jusqu'à la racine, lais-
sant la peau blanche, souple et veloutée.
Ce merveilleux remède, c'est la Razorine du
Dr Simon, de Paris, France. \$50.00 sont of-
fertes pour une preuve d'insuccès, et nous
n'avons pas peur de la faire essayer gratis.
Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste
et d'emballage et nous vous enverrons un
paquet suffisant pour prouver son infail-
libilité.

Adressez Cooper & Co., Dépt. 5., No 219
rue des Commissaires, Montréal.

Une pilule pour toutes les saisons.—En
hiver comme en été, sous n'importe quel-
le latitude, que ce soit dans la zone tor-
ride ou dans une température arctique,
on peut se fier aux Pilules Végétales de
Parmelee pour faire leur oeuvre. Le dys-
peptique trouvera toujours qu'elles sont
ses amies et il devrait les emporter par-
tout avec lui. Elles sont fabriquées pour
résister à tous les climats et on garantit
qu'elles conserveront leur fraîcheur et
leur puissance. Elles ne s'éventent pas, et
cette qualité, peu de pilules, actuelle-
ment sur le marché, la possèdent.

Vous aurez Une Peau Satinée

— ET LES —

POINTS NOIRS, COMEDONS, RIDES DISPARAITRONT

AVEC L'EMPLOI DE L'

EMBELLISSEUR MYRRIAM (CREME DE BEAUTE)

Pourquoi ? Ces RIDES, POINTS NOIRS et COMEDONS
Ne pas avoir une PEAU SATINEE
Ne pas CONSERVER à votre FIGURE une JEUNESSE perpétuelle,
Quand l'EMBELLISSEUR MYRRIAM est pour donner une
réponse à tous ces POURQUOI ?

Recommandé par la profession médicale comme la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.



L'Embellisseur Myrriam est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

**NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS
ESSAYEZ-LE A NOS FRAIS**

Sur réception de 10 centimes pour frais d'emballage nous vous enverrons un échantillon suffisant pour vous convaincre de nos avancés.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c LA BOUTEILLE. Si vous ne pouvez pas vous le procurer, écrivez à BOITE 2353.

Nouvelle adresse :

**Mme MYRRIAM DUBREUIL,
451, Rue Rivard, Montréal.**

Dépt. 2, Boîte postale 2353

Agents demandés pour vendre l'Embellisseur Myrriam Dubreuil, pouvant faire de \$2.00 à 4.00 par jour, pas d'expérience nécessaire. Ecrivez à MYRRIAM DUBREUIL, Boîte Postale 2353, Montréal, Qué.

GRATIS EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS GRATIS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le



REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonic. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

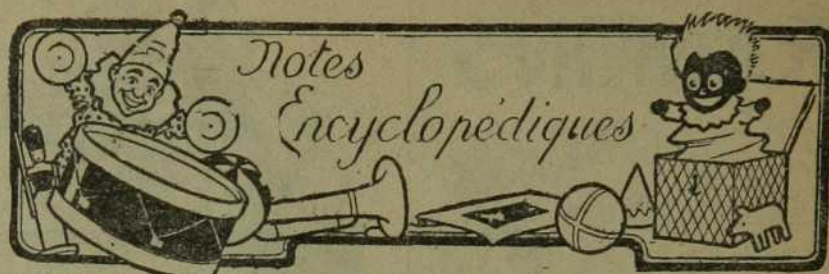
Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.
Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Nouvelle adresse :

**Mme MYRRIAM DUBREUIL,
451, Rue Rivard, Montréal.**

Dépt. 2, Boîte postale 2353.



Une personne qui a une vue moyenne peut apercevoir à l'oeil nu environ 5,000 étoiles, une autre personne qui a une vue excellente peut en apercevoir 7 à 8 mille. Avec les télescopes les plus puissants on en aperçoit plus de 50 millions et on est loin de les apercevoir toutes car on n'arrivera jamais à sonder l'infini.

Une fleur qui a été découverte il y a environ 25 ans à l'isthme de Tehuantepec a la faculté de changer de couleur durant le jour. Le matin elle est blanche, à midi elle est rouge et le soir elle est bleue. Cette fleur tricolore croît sur un arbre appelé "goyavier". Le fruit de cet arbre est une baie excellente à manger crue ou en confiture. On l'appelle "goyave".

Les procédés de vente par encan varient beaucoup suivant les pays. En Angleterre et en Amérique ce sont les vendeurs qui paient les frais de la vente par encan. En France ce sont les acheteurs qui paient 5 pour cent en sus de leur prix. En Hollande les acheteurs doivent payer 10 % en plus de leur prix. C'est ce pourcentage qui paie les frais de la vente.

Dans la partie de l'île d'Islande où se trouvent les régions volcaniques et principalement le célèbre cratère du mont Hecla, il se trouve une montagne formée entièrement de laves volcaniques et de soufre blanc absolument pur. A l'intérieur de cette montagne se trouve une grotte immense et magnifique, mais on n'a jamais exploré cette grotte complètement.

L'observatoire royal de Greenwich, qui sert de point de départ pour compter les degrés de longitude, a été établi sous le règne de Charles II. C'est le célèbre astronome Flamsteed qui en eut l'idée. Le roi accepta ses plans, et le chargea d'en diriger la construction. L'observatoire devait servir à l'étude de l'astronomie dans un but national.

Si ordinairement la moyenne des gens se marient assez jeunes, on a vu des personnes se marier à un âge assez avancé. Le cas le plus curieux de mariages entre vieillards est détenu par deux centenaires qui se sont mariés en 1899 en Pensylvanie. La mariée avait cent ans et le marié 102, tous deux étaient en excellente santé lors du mariage.

La soupe aux prunes a été la première forme de "plum pudding". On faisait bouillir du boeuf et du mouton, et, une fois la viande cuite et retirée, on épaississait le bouillon avec du pain bis. On y ajoutait alors des raisins, des groseilles, des prunes, des clous de girofle et du gingembre. Une fois le tout bien mélangé on le faisait cuire à feu doux pendant assez longtemps.

Presque tout le monde a remarqué que les feuilles des plantes se ferment lorsqu'arrive le soir et l'on pensait que le phénomène était dû à l'abaissement de la température. Or en transplantant ces mêmes plantes dans des serres, on a remarqué que le même phénomène se reproduisait chaque jour au coucher du soleil, c'est donc l'action du soleil qui fait ouvrir les feuilles chaque jour et non la chaleur.

La tourbe possède certaines qualités antiseptiques très précieuses. On a trouvé dans la tourbe des corps enterrés là depuis de très nombreuses années et maintenus dans un parfait état de conservation. Dans les pays du nord de l'Europe on se sert de bandages contenant de la tourbe pour certaines opérations chirurgicales et ensuite d'expériences très concluantes, on a adopté ce traitement dans les hôpitaux militaires de France pour les pansements.

C'est sur le penchant d'une montagne de Californie appelé "sunny slope" que l'on voit les plus grands vignobles du monde. Ils sont situés au milieu des plus beaux sites de ce pays enchanteur qu'est la Californie et à deux milles environ de San Gabriel. Sur les 1900 acres de terre qui forment le côté de cette colline, 735 sont plantés en vignes et le reste en orangers, citronniers et oliviers. On compte plus de 12,000 de ces arbres!

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

TORONTO, HAMILTON, NIAGARA FALLS, DETROIT ET CHICAGO A TORONTO

En 7½ Heures par "l'International Limité"

Le train d'un service supérieur quitte Montréal à 10.15 a.m.

QUATRE TRAINS EXPRESS PAR JOUR
10.15 a.m., 9.20 a.m., 7.30 p.m., 11.00 p.m.
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman, éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL — ALBANY — NEW-YORK, D. & H. Co. — 9.00 a.m., 8.30 p.m.

MONTREAL — BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry. — 8.45 a.m., 9.00 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — 8.15 a.m., 8.00 p.m., 8.25 p.m.

MONTREAL — SHERBROOKE — LENNOXVILLE — 8.00 a.m., 8.16 p.m., 8.20 p.m.

Tous les jours, tous les jours, excepté le dimanche, c'est le dimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122, rue St-Jacques, angle St-François-Xavier. Tél. Main 6905. Hôtel Windsor "Uptown 1187, Gare Bonaventure", Main 8229.

CANADIAN PACIFIC

Des trains pour le

MANITOBA,
la Saskatchewan,
L'ALBERTA,
WINNIPEG,
MACLEOD,
CALGARY, EDMONTON et les stations
intermédiaires partiront chaque
mardi de
MONTREAL

JUSQU'EN OCTOBRE 31, 1916

Les billets seront bons pour 60 jours et donneront droit aux Wagons-lits, moyennant le paiement supplémentaire du prix du lit d'après le tarif.

BUREAUX DES BILLETS: 141-143 St-Jacques. Tel. Bell Main 8125. Hôtel Windsor, gare Place Viger et de la rue Windsor.

TOUT ÇA POUR \$2

Enfant.—T'es ben chic, touton, aujourd'hui? As-tu dépensé ben d'argent pour te mettre si beau?

Oncle.—Non, mon petit, j'ai dépensé seulement une... deux piastres.

Enfant.—Et on t'a donné ces beaux habits neufs pour si peu?

Oncle.—Ah, voilà! ce sont seulement mes vieux habits que j'ai fait nettoyer à la maison Déchaux, 197 Ste-Catherine Est, entre Ste-Elisabeth et Sanguinet et 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation.

(Demandez notre livret gratuit par la poste, à l'une ou à l'autre de ces adresses.)

Complet par lui-même, le Mother Graves' Mother Exterminator ne requiert l'assistance d'aucune autre médecine pour être effectif. Il ne manque pas d'accomplir son œuvre.



Une petite brosse est attachée à la queue du ver-luisant et l'insecte s'en sert pour nettoyer la partie de son corps où brille la lumière; c'est pour cette raison que ces insectes paraissent toujours aussi brillants.

Tout bon Sikh doit mourir sur la terre dure. Quels que soient son rang, son âge ou sa fortune il ne doit pas mourir dans un lit; il doit mourir couché sur la terre sans même qu'un tapis ou un linge quelconque le sépare de sa mère la terre.

Dans la Hongrie les cas de bigamie étaient assez fréquents et pour lutter contre cette manie, on a établi un genre de peines tout spécial. L'homme qui est trouvé coupable de bigamie est condamné à vivre dans la même maison avec ses deux femmes.

Le lac le plus profond du monde est le lac Baïkal, en Sibérie. A quelques endroits il a plus de 5000 pieds de profondeur. Sa largeur est de 397 milles et sa surface dépasse 15,000 milles carrés. C'est le plus grand lac d'Asie et le sixième des lacs du monde comme grandeur.

La plupart des insectes pondent leurs oeufs et ne s'en inquiètent plus. En général ces oeufs sont destinés à éclore l'année suivante ou, dans la même année, alors que les parents sont disparus depuis longtemps, de sorte que presque tous les insectes naissent orphelins.

On n'aura bientôt plus besoin de clefs. Un inventeur américain de Denver (Colorado) vient de construire une serrure qui s'ouvre seulement d'après le principe du phonographe, c'est-à-dire lorsque la voix, dont le cylindre intérieur de la serrure a enregistré la tonalité et les paroles, est insufflée dans le trou de la serrure. L'avenir pour les serrures paraît donc appartenir au principe du "Sésame, ouvre-toi..." de la cave des quarante voleurs. Le coffre ne s'ouvrira plus sans l'empire de combinaisons de lettres ou de chiffres, mais au commandement de la phrase-clef, énoncée par la personne qui est le légitime propriétaire dudit coffre-fort.

Elle est demandée.—L'huile Eclectique du Dr Thomas est en si grande demande que toute une fabrique est continuellement occupée à la fabriquer et à l'embouteiller. Le fait d'être demandée indique que le public apprécie cette préparation qui est à la tête des médecines brevetées et qui est considérée comme la meilleure huile sur le marché. Il est généralement admis qu'elle mérite d'occuper ce haut poste.

Non Seulement Pur

CERTAINS fabricants de savon prétendent que la Pureté est ce que l'on peut désirer de mieux.

Et ils donnent le pourcentage de Pureté que contient leur savon comme si la pureté seule était ce qu'exige un savon.

Un fabricant peut cependant faire son savon avec de purs rebuts de graisse et du soda pur et prétendre, avec vérité absolue, que son savon est 100 pour cent pur.

Mais si ce savon n'est pas coloré artificiellement, ni parfumé, il aura une couleur jaunâtre et se fondra comme de la graisse à roues ou d'avantage.

Le savon fabriqué avec ces ingrédients à bon marché, irrite ou ferme les pores et crée un malaise qui se fera sûrement sentir dans le corps tout entier.

Vous devriez soigner votre peau en vous servant de savon dans lequel n'entre pas seulement des ingrédients Purs, mais qui sont, en tout point, de Première Qualité,---du gras tel que vous en achetez chez votre boucher pour

Avez-vous un Petit "Fairy" à la Maison ?

vos repas, de l'huile de noix de coco pure, tels qu'emploient les grandes dames pour leur teint délicat.

Quelques-uns de ces savons se vendent au détail au prix de 25 à 50 cents le morceau — à cause du prix excessif des parfums qu'ils contiennent. L'un de ces savons se détaille à 5 cents seulement le morceau.

C'est le savon Fairy. Achetez-en un morceau maintenant et jugez par vous-même.

**Le Voilà**

Le seul Remède qui guérit toutes les maladies féminines



et qui assure à la jeune fille et à la femme mariée souffrante la santé et le bien-être.

FEMOL, le spécifique, n'est pas un guérit-tout, au contraire, sa seule vertu réelle c'est de guérir les maladies particulières à la femme, d'enrichir le sang, de tonifier, décongestionner et renforcer les organes féminins, c'est pour cela précisément que FEMOL est le seul remède qui assure une guérison permanente, même après que tous les autres remèdes ont été essayés sans aucun succès.

Que vous soyez femme ou jeune fille, si vos yeux sont cernés, votre teint terne, si vous vous sentez toujours fatiguée, épuisée, si vous souffrez de périodes douloureuses, douloureuses dans la tête, dans les reins, aux côtés, dans le ventre, sensations de pesanteur, de chute, d'élanements, pertes presque continuelles, étourdissements, palpitations, bouffées de chaleurs, constipation, mauvaise digestion, beau mal, ovarite, époques critiques de la maternité ou du retour de l'âge, urinations fréquentes, vomissements, inflammations, ulcères, abcès, tumeurs, etc.

Peu importe la durée et la gravité de ces maux, quand même vous seriez condamnée à subir une opération, ne désespérez pas. FEMOL peut sûrement vous guérir et vous guérir promptement et pour toujours.

N'hésitez pas, procurez-vous sans retard une boîte de ce fameux FEMOL dont la précieuse découverte a tant fait parler tous les journaux d'Europe, il n'y a pas encore longtemps, et qui d'après le témoignage de milliers de femmes déclarées incurables, opère tous les jours de véritables miracles.

Femol est maintenant en vente partout à \$1.00 le traitement de 30 jours, il peut être expédié par la maille n'importe où.

Sur réception de 10c pour frais de poste et d'emballage, nous enverrons assez de FEMOL pour prouver son efficacité. Vous recevrez en même temps une copie de la brochure décrivant la célèbre méthode du Dr Cazo, de Paris, pour le traitement de toutes les maladies féminines. Adressez: Institut Cazo, Chambre 5, No 1, Place Royale, Montréal.

On dit que chaque mille carré du lac Erié contient plus de poissons que n'importe quel autre lac de l'Amérique en contient au mille carré.

Pour Embellir le Visage

EN FAIRE DISPARAITRE LES RIDES, BOUTONS, ROUGEURS, MASQUES, ROUSSEURS, POINTS NOIRS,

Servez-Vous du Célèbre LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la peau". C'est sans contredit le plus merveilleux embellisseur du monde, c'est le seul Lait de toilette réellement hygiénique, accepté et recommandé par la faculté de médecine, toutes les autres préparations analogues ne sont que de vulgaires imitations qui font souvent plus de tort que de bien.

D'une odeur douce, agréable, il blanchit, adoucit la peau, purifie, éclaircit le teint, faisant disparaître avec une rapidité prodigieuse, les points noirs, boutons, rougeurs, taches diverses, et il est d'une efficacité surprenante pour les taches de rousseur, rides, pattes d'oie, rebelles jusqu'ici à toutes les préparations connues.

Pour les hommes, après s'être rasés, il est sans rival pour calmer les feux du rasoir, blanchir et adoucir la peau, guérir les boutons et irritations, méfiez-vous toujours des imitations.

Le prix du LAIT des Dames Romaines est de 50c partout, mais nous ne vous demandons pas d'acheter avant d'avoir essayé. Envoyez-nous 10c pour frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons une bouteille échantillon gratuite. Adressez: COOPER & Co, Dépt. 5, No 155 Commissaires Ouest, Montréal.

Marchands & Inventeurs

Mercerie, draperie, articles de fumeur, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: Articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 5 centimes. H. Michaels & Fils, 14 et 15 Cromwell House.

Fulwood Place, Holborn, London, W. O.

PARLEZ-VOUS ANGLAIS ?

ANGLAIS en 3 mois assuré. Ma méthode ne connaît pas d'insuccès, je garantis vous enseigner l'anglais en 3 mois, ou il ne vous en coûtera rien. Venez consulter mes nombreux élèves avant votre inscription, \$2.00 par mois, jour ou soir; aussi leçons privées. Pas de vacances. Professeur Tardif, 382 Ste-Catherine Est, Tel. Bell Est 3476.

Cook's Friend Baking Powder



Fac-similé du nouvel empaquetage
EN FER-BLANC

LA POUDRE A PATE

COOK'S FRIEND
BAKING POWDER.

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc
aux mêmes prix qu'elle se vendait
en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le quarteron

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriquée par W. D. McLAREN, Limitée, MONTREAL

Certainement que le meilleur **COCOANUT** est le

White Moss

Si votre épicer ne peut
vous le fournir, écrivez ou
téléphonez-nous.


de McLean

N'acceptez pas le commun
vendu à la pesée.
En paquets de 5, 10, 20 et
25c.

CANADIAN COCOANUT CO, 107 LaGauchetière O., Tel Main 777, Montréal.

Les Petites Choses Comptent

Même dans une allumette vous devez considérer les
"petites choses"—le bois, la composition; sa manière de
s'allumer, sa flamme.

Les Allumettes d'Eddy

sont faites avec des souches de pin bien sec, avec une se-
crète composition perfectionnée qui garantit que "cha-
que allumette s'allume." Soixante-quatre années d'expé-
rience à présent—en voici la raison.

Toutes les fabrications d'EDDY sont des produits sur
lesquels on peut compter—toujours.

FAITES COMME MOI !


J'étais maigre, faible, épuisée, après avoir
tout essayé, j'étais désespérée. Une amie vint
me voir et me conseilla d'essayer GRATIS le
"Régénérateur Maroni".

J'ai suivi son conseil et si vous faites comme
moi vous serez heureuse de constater qu'au lieu
d'être un sujet de pitié vous ferez envie à celles
qui ont une santé faible et sont dépourvues des
grâces naturelles.

Envoyez 10c avec vos nom et adresses et
vous éprouverez les joies légitimes de devenir
grasses et bien faites. Adressez-vous aujourd'hui
même à

CIE A. MARONI, 2358 RUE ST-DENIS,

Département 6, Montréal.

FARINE PREPAREE
BRODIE

Pour
GATEAUX et
PATISSERIES.

Une recette par semaine

BRIOCHE ESPAGNOLE

1 1/2 tasse sucre brun, 3/4 tasse de beurre, 3
oeufs, 1 tasse de lait, 1 cuillerée à soupe can-
nelle, 1 cuillerée à thé gingembre, 1/2 noix mus-
cade, 2 tasses farine "Brodie", glaçage ordi-
naire.

ESSAYEZ-LA AUJOURD'HUI

Nous donnons des primes pour les sacs vides.


COIN DE LA MENAGERE

LORSQUE LES FRAISES SONT MURES
Délicieuses manières de les servir

Il y a au moins trois grandes raisons pour lesquelles les fraises
devraient se trouver souvent sur nos menus du printemps et de
l'été; elles sont belles à voir, délicieuses à manger, et, excepté
pour très peu de gens pour qui, à cause de quelque idiosyncra-
sie, ces fruits sont défendus, elles sont des plus salubres.

Les fraises contiennent de l'acide citrique, de l'acide malique
et aussi un peu de sel de citron. Elles sont spécialement bonnes
pour les personnes qui ont un tempérament bilieux, et les méde-
cins recommandent d'en manger beaucoup dans les cas de mala-
ria, de fièvre et de goutte. Dans les campagnes où les fraise
sauvages croissent en abondance, elles sont hautement recomman-
dées pour les maladies pulmonaires.

Ces petites fraises sauvages sont beaucoup plus sucrées que
celles qui sont cultivées, et se digèrent plus facilement, même par
les personnes qui ne peuvent pas digérer celles qui sont achetées
au marché.

Les fraises peuvent être servies en un nombre infini de maniè-
res, pour le déjeuner, le lunch,
ou le dîner, et leur senteur
agréable aussi bien que leur
beauté, contribue beaucoup à
la jouissance d'un repas, qu'il
soit formel ou irrégulier.



Salade de fraises et d'ananas.



Fraises et ananas pour le dé-
jeuner.



Charlotte aux fraises.

Les recettes qui sont données
ici feront des desserts tentants
qui auront la saveur appétis-
sante des fraises, mais qui né-
cessiteront seulement une peti-
te quantité de ces fruits, et qui
feront des changements agréa-
bles dans les manières ordina-
ires de servir les fraises.

Toutes les mesures employées
dans ces recettes sont de ni-
veau.

Fraises fouettées.—Mettez le
blanc d'un oeuf dans un bol à
mélanger, faites-le entrer dans
un plat de glace écrasée, et bat-
tez de blanc jusqu'à ce qu'il
commence à geler, ajoutez en-
suite environ une cuillerée à
soupe de fraises écrasées, et
battez fortement. Continuez à
battre en ajoutant des fraises
jusqu'à ce que vous en ayez mis
une tasse et que le tout soit

bien léger et bien rempli de bulles d'air. Battez dedans encore
une tasse de sucre, un peu à la fois, ajoutez deux cuillerées à thé
de jus de citron, et servez dans des verres avec un peu de crème
fouettée à la partie supérieure. Ceci doit être gardé au froid
et servi peu de temps après l'avoir apprêté.

Fraises dans de la gélatine aux ananas.—Mesurez une demi-tas-
se d'eau froide. Dans trois cuillerées à soupe environ d'eau froide,
faites tremper une cuillerée à soupe de gélatine en grains et
faites chauffer le reste avec une demi-tasse de sucre. Lorsque
ceci est bouillant, versez sur la gélatine et agitez bien jusqu'à ce
qu'elle soit dissoute, ajoutez ensuite ce dernier mélange à une
tasse de jus d'ananas (d'ananas en boîte) et trois cuillerées à
soupe de jus de citron. Mettez le tout dans une place froide
jusqu'à ce qu'il commence à congeler, ensuite mettez dedans, en
agitant continuellement, une demi-tasse de fraises tranchées,
renversez dans un moule froid et humide, et mettez sur la glace
jusqu'à ce qu'il soit prêt à servir. Ceci peut être renversé dans
un autre plat et décoré de crème fouettée ou servi dans des ver-



res à sorbet avec des petites roses de crème à la partie supérieure. Avec cette quantité on peut servir cinq personnes.

Pouding aux fraises et à la guimauve.—Coupez en petits morceaux un quart de livre de guimauve (marshmallow) et faites-les tremper pendant plusieurs heures dans une demi-tasse de jus d'ananas et une cuillerée à soupe de jus de citron. Fouettez une tasse et demie de crème double, et, lorsqu'elle sera bien ferme, ajoutez trois cuillerées à soupe de sucre en poudre, très peu à la fois. Faites fondre une cuillerée à soupe de gélatine en grains dans trois cuillerées à soupe de lait doux et faites fondre sur de l'eau chaude, faites refroidir pendant quelques minutes, et versez dans la crème en battant continuellement. Coupez les trois-quarts d'une tasse d'ananas (en boîte), en petits morceaux, réunissez avec une tasse de fraises hachées et la guimauve, et battez dans la crème. Versez ceci dans un moule froid et humide, et faites prendre sur la glace. Lorsque vous serez prêtes à servir, renversez et décorez avec de la crème fouettée et des fraises. Avec cette quantité on peut servir sept personnes.



Pouding aux fraises et à la guimauve.



Rosace suédoise avec fraises.



Pouding cuit à la vapeur avec sauce aux fraises.

servir, mais n'attendez pas trop longtemps.

Pouding cuit à la vapeur avec sauce aux fraises.—Battez en crème une demi-tasse de beurre et ajoutez-y une tasse de sucre, un peu à la fois, et battez en crème ensemble jusqu'à ce que ce soit très léger et duveteux. Battez les jaunes de deux oeufs légèrement et battez-les dans le sucre. Tamisez deux tasses de fleur, mesurez-la, et tamisez de nouveau avec deux cuillerées à thé de poudre à pâte. Ajoutez ceci au premier mélange, et alternativement ajoutez une demi-tasse de lait doux et les blancs des oeufs que vous avez bien battus. Coupez une demi-tasse d'ananas cristallisé en petits morceaux, et roulez, et alternativement ajoutez une demi-tasse de fraises en conserves ou de cerises confites. Mettez les fruits dans la pâte en agitant et versez immédiatement dans un moule beurré possédant un couvercle fermant très bien. Faites cuire à la vapeur pendant trois heures et servez chaud avec une sauce aux fraises. Le goût des fraises de ce pouding sera apprécié par tous les convives.

Rosaces suédoises avec fraises.—Les petits moules pour faire ces rosaces peuvent être achetés pour une très petite somme à n'importe quel magasin de fer et d'ustensiles de cuisine. Les rosaces peuvent être faites sucrées ou non sucrées et servies de

(Suite à la page 38)



Servez - Vous !

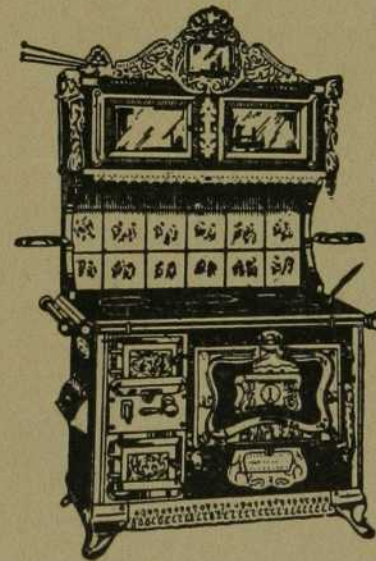
Little
Miss
MAIDEN
CANADA

Il y a des moments, à l'époque des grandes chaleurs où vous n'aimez pas le cacao comme breuvage. Apprenez alors à tirer le meilleur parti possible de votre cacao; sortez-le du garde-manger et servez-vous-en utilement pour glacer vos gâteaux.

Le cacao, marque perfection, est le meilleur et le plus facilement utilisable pour cela. Pendant les chaleurs, essayez de vous en servir ainsi.

Cowan's Cocoa
Marque Perfection

Le Célèbre Poêle CHAPLEAU



UN MODELE D'ELEGANCE ET
DE PERFECTION

N'A PAS D'EGAL SUR LE
MARCHÉ

DE FABRICATION ESSEN-
TIELLEMENT CANA-
DIENNE

VENDU PAR TOUS LES BONS
MARCHANDS DE POELES

— Fabriqué par —
CANADA STOVE & FURNITURE CO
LIMITED.

VILLE ST-LAURENT, QUE.

Entrepôt: 104 Ave DeLorimier, Montréal.

**Vous Aimerez la
Finesse de ses Grains**

Achetez votre sucre dans ces cartons de 2 et 5 livres, qui sont si propres et que vous pouvez placer directement sur les tablettes de votre garde-manger.

Coupez tout simplement le coin et versez le sucre au besoin. Le

Lantic Sugar
(SUCRE LANTIC)

également mis en sacs de 10 et 20 livres pour les ménagères qui aiment à acheter en plus grandes quantités.

"Le Sucre d'utilité générale"



Cartons de 2 et 5-lbs
Sacs de 10 et 20-lbs

1 F

Elles le Conservent Fort et en Bonne Santé

Elles donnent du sang à ses nerfs et fortifient son corps
Une quantité suffisante pour une semaine peut être portée dans
la poche

Tablettes nutritives et fortifiantes hautement concentrées



LE PLUS IMPORTANT pour chaque homme c'est une bonne santé—et l'état de préparation personnel consiste en une force suffisante pour soutenir la fatigue, et une grande vitalité pour résister à la maladie. Et des nerfs fermes et en bon état sont absolument nécessaires.

Et, en ce moment, pour bien faire votre part, si vous futez, les **TABLETTES CERTONE**. Elles proviennent entièrement d'essences alimentaires. Aucune drogue nuisible, aucun stimulant falsifié et aucun remède sans valeur n'entre dans leur composition. Les tablettes **CERTONE** sont composées d'aliments naturels à la santé, elles nourrissent et soutiennent les cellules nerveuses, les corpuscules rouges du sang et les tissus cellulaires du corps humain. Elles sont le résultat de plusieurs années de recherches et d'expériences scientifiques. Elles sont un succès sensationnel. **TOUTES** les tablettes **CERTONE** sont bonnes, **NON** nuisibles, et contiennent un nombre infini d'aliments purs et solides. Elles sont si hautement concentrées qu'une boîte pouvant durer quinze jours peut être portée dans votre poche.

Nous avons reçu de partout des centaines et des centaines de lettres de femmes et d'hommes nous disant comment les tablettes **CERTONE** leur ont présentement donné la santé et la force, les ayant rétablis après que bien d'autres remèdes avaient échoué. Saines et bonnes pour les hommes, les femmes et les enfants.

Votre pharmacien peut vous procurer les tablettes **CERTONE**—50 centimes et \$1.00 la boîte. Plusieurs pharmacies ont déjà les tablettes **CERTONE** en magasin. Procurez-vous les tablettes **CERTONE** pour les soldats en khaki.

LORSQUE LES FRAISES SONT MURES

(Suite des pages 36 et 37)

plusieurs manières avec des fruits ou des légumes, mais elles sont particulièrement bonnes avec des fraises et de la crème. La recette suivante en fera une douzaine:

Battez un oeuf légèrement (non séparé), ajoutez une cuillerée à soupe de sucre, une demi-tasse de lait doux, et un huitième de cuillerée à thé de sel. Tamisez une demi-tasse de fleur à pâtisserie deux fois avant de la mesurer, ensuite mettez-la en l'agitant dans l'oeuf, alternant avec le lait, et battez vivement, voyez à ce que votre pâte soit parfaitement légère. Les directions pour cuire seront données avec les moules en fer, et devront être soigneusement suivies. Mettez quatre belles fraises mûres sur chaque rosace et avec un sac à pâtisserie, mettez un peu de crème fouettée entre chacune des fraises.

Sauce aux fraises.—Battez en crème une tasse de sucre et une demi-tasse de beurre, ajoutant le sucre, une cuillerée à la fois, jusqu'à ce que vous ayez tout mis et que le tout soit bien léger. Fouettez une demi-tasse de crème double et battez dans le premier mélange, ajoutez une tasse de fraises écrasées et battez jusqu'à ce que ce soit parfaitement mélangé. Entourez de glace pendant une heure ou deux et servez sur le pouding chaud.

Custard aux fraises.—Battez les jaunes de trois oeufs légèrement, en ajoutant une tasse de sucre, très peu à la fois. Echaudez une pinte de lait doux, mais ne le laissez pas bouillir, versez dedans les oeufs en battant très vite tout le temps. Remettez sur le feu dans une double bouilloire et laissez cuire jusqu'à ce qu'il fasse une petite couche sur la cuiller. Ajoutez une petite pincée de sel, mettez dans une place froide jusqu'à ce qu'il soit sur le point de geler, ajoutez ensuite les blancs d'oeufs bien battus et une tasse et demie de fraises écrasées, sucrées au goût. Lorsque ceci sera gelé, entourez-le de sel et de glace pendant deux ou trois heures.

MISS COOK.

NOS LIEUX D'AMUSEMENTS

Parc Sohmer

Nul endroit d'amusement ne présente peut-être autant d'avantages que le Parc Sohmer à Montréal.

Situé au milieu de la ville, c'est-à-dire à la portée de tout le monde, il jouit néanmoins d'un admirable emplacement sur le bord du St-Laurent.

Avec son immense salle de spectacle, sa promenade en plein air où abondent les jeux divers, ses nombreux attrails et son modique prix d'entrée, le parc Sohmer est bien l'endroit idéal pour s'amuser par les bons ou mauvais temps.

Nous ne pouvons donc que le recommander chaleureusement à tous nos amis; le peu que cela leur coûtera leur sera largement rendu en plaisir éprouvé.

Midway Theatre

Les vues animées sont devenues un réel besoin à notre époque mais dans la quantité d'établissements de ce genre ouverts au public, bien peu donnent du réellement digne d'être vu. Le Midway Theatre, au coin de Ste-Catherine et St-Laurent, est un des meilleurs sous tous rapports. Son gérant, M. George Gladianos, s'assure toujours la primeur de ses films et son choix ne se porte que sur ce qui offre une valeur indiscutable. C'est dire qu'au Midway on est certain de trouver un spectacle qui plait.



Avez-vous un Bébè chez Vous ?

Comment chauffez-vous l'eau pour son bain ?

— UN —

RECHAUFFEUR D'EAU

est la manière la plus simple et la moins dispendieuse.

Vous donne de l'eau chaude rapidement sans réchauffer la maison.

Exactement ce qu'il faut pour l'été.

LAISSEZ-NOUS VOUS DONNER UNE DEMONSTRATION

Venez à nos salles. Vous n'êtes pas tenus d'acheter.

Si vous ne pouvez venir écrivez ou téléphonez

— THE —

Montreal Light Heat & Power Co., coin Craig et St-Urbain

358 Ste-Catherine Ouest
1007 Mont-Royal Av. Est

334 Ste-Catherine, Maisonneuve.
529 Ste-Catherine Est, près Amherst.

EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie" nouveau style à ORDRE, sont garantis bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A l'Institut d'Optique 144 Rue Ste-Catherine Est Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers" ni aux magasins "à tout faire", si vous tenez à vos yeux.

Automobiles - A Louer -

Garage Laurier, Limitée

375 Est, rue Ontario, entre S-Hubert et S-Denis, plusieurs Autos de tourisme ainsi que Limousines pour baptêmes, mariages et parties de théâtres. Chauffeurs en uniforme. Tel. E. 2480.

MAGNETISME-HYPNOTISME

Instructions complètes sur tout ce qui concerne ces sciences. Force Magnétique, Regard Magnétique, Fascination, Domination, Emprise.—Magnétisme à distance par la pensée, Transmission de pensée, Clairvoyance, etc.—Guérisons—Apprenez le secret de CETTE MERVEILLEUSE PUISSANCE. "Le secret de la chance et du succès en affaires et en relations." Ecrivez-moi d'abord. Pour renseignements complets, inclure 5c timbres.

Prof. VARDEC, 195, Ste-Catherine E. Montreal, CANADA

DE LA FACULTE DES SCIENCES ET DE MEDECINE DE PARIS.

Le Pape est le seul prêtre de l'Eglise catholique apostolique romaine qui ne prêche jamais. Depuis plus de 300 ans un seul Pontife a fait exception une fois à cette règle, c'est Pie IX en 1847 la seconde année de son pontificat, voici dans quelles circonstances. Le célèbre orateur sacré, le père Ventura, devait faire un sermon dans une des églises de Rome, Pie IX était venu comme tous les autres fidèles pour l'entendre mais le Père Ventura ne vint pas. Alors Pie IX se levant, prit la place du prédicateur absent et fit le sermon à sa place.

LES HOMMES QUI SONT FAIBLES, MALADIES, QUE LE TRAVAIL EPUISE, ONT TOUS BESOIN DES PILULES MORO QUI RECONFORTENT ET GUERISSENT.

MM. HIMBAULT ET FOURNIER, GRACE A LEURS BONS EFFETS, SE GUERISSENT DE DOULEURS DE REINS, DE COTE, D'INSOMNIES ET REFONT LEURS FORCES.

Le corps humain est une simple machine qui s'use, se fatigue, se ruine. Pour le conserver en bon ordre, il faut nécessairement savoir l'entretenir.

Dans ses conditions normales, c'est-à-dire bien entretenue, la santé résistera plus facilement aux assauts ordinaires qu'elle a à subir.

L'homme fort et bien portant n'est pas le plus oisif ni celui qui se douillette davantage. L'exercice de même que le travail, ne saurait être préjudiciable à la santé.

Mais, pour bien travailler, il importe aussi de se bien traiter. C'est le surmenage, les excès, la négligence et les imprudences qui altèrent le plus vite les forces et détruisent le plus promptement la santé.

Que d'hommes souffrent aujourd'hui de faiblesse et combien parmi eux sont atteints de maladies chroniques.

Il faut avouer que les hommes se préoccupent généralement peu de leur santé, et c'est un tort.

Dans l'intensité actuelle de la vie, le chef de famille, tout particulièrement, est toujours sur le qui-vive. L'argent est dur à gagner et il en faut beaucoup pour surmonter les obligations quotidiennes.

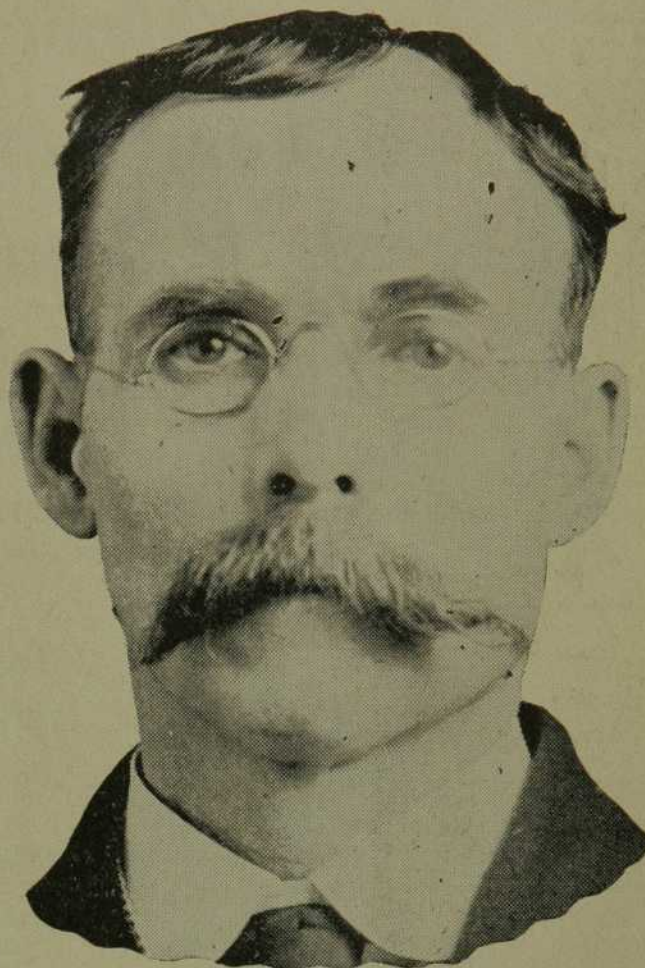
L'homme de coeur se lance tête baissée, il entreprend tout et ne recule devant rien pour arriver à faire honneur à sa situation, faire vivre les siens convenablement. Il ne recule pas, ses efforts sont constants et sans cesse redoublés; son seul désir est de faire plus pour retirer davantage.

Hélas! c'est ainsi que sa pauvre machine s'use peu à peu et finit bientôt par ne plus pouvoir fonctionner; la machine humaine se détraque, il faut la réparer.

Tous les hommes ont besoin de Pilules Moro, car tous, jeunes ou vieux, ceux-là qui s'agitent et travaillent subissent une déperdition constante de forces vitales. C'est le remède tout indiqué dans tous les cas de faiblesse et d'épuisement chez les hommes. M. Himbault et nombre d'autres sont satisfaits du résultat obtenu.

"Une douleur dans le côté droit me faisait souffrir depuis longtemps et s'était augmentée. J'en étais à ne plus pouvoir dormir et à travailler bien péniblement. En lisant dans les journaux les guérisons opérées par les Pilules Moro, j'ai pensé d'essayer ce remède avant de consulter un médecin. Il était grandement temps de me soigner; je n'en pouvais plus d'insomnies et de souffrances. J'ai été bien heureux de me sentir mieux dès les premières semaines de traitement. Le mal est bientôt disparu, les forces me sont revenues et ma santé s'est on ne peut mieux rétablie".— **M. Henri Himbault**, 103 rue Bourget, Montréal.

"Des douleurs de reins m'incommodaient dans mon travail depuis quelque temps et je les voyais s'augmenter. Un oncle me conseilla de prendre des Pilules



M. HENRI HIMBAULT.

Moro m'assurant le meilleur résultat. Je suivis son conseil et je fus bientôt convaincu de l'efficacité de ce remède. Les Pilules Moro ont grandement augmenté mes forces et m'ont fait aussi vigoureux qu'autrefois pour mon travail. Mon mal de reins n'est plus reparu".— **M. S. Fournier**, 566 rue Marie-Anne, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Hommes malades, venez en toute confiance consulter notre médecin ou écrivez-lui si vous ne pouvez vous rendre à nos bureaux. Ses consultations sont tout à fait gratuites et se donnent tous les jours, dimanche excepté, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, le samedi jusqu'à 8 heures.

Les hommes malades et dont l'état l'exige peuvent recevoir de notre médecin, au moyen d'appareils les plus perfectionnés, des traitements à l'électricité destinés à leur faire le plus grand bien.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées: **COMPAGNIE MEDICALE MORO**, 272 rue Saint-Denis, Montréal.



SIROP CALMANT

"Quel bonheur, dit la jeune maman, grâce au bon SIROP du Dr CODERRE j'ai, bien des fois, soulagé mes enfants de douleurs d'estomac, de souffrances de la dentition, etc., je considère que c'est le meilleur dont une mère puisse se servir."— **Mme FELIX COMEAU**, 165 avenue Gaulin, Woonsocket, R.-I.

MERES, insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le SIROP du Dr CODERRE et n'en acceptez jamais d'autre. Evitez les imitations.

Le SIROP du Dr CODERRE est vendu par tous les marchands de remèdes. Prix, 25c la bouteille.

**VOTRE
CREDIT
EST
BON**



Prince

Ameublement et Fournitures de Maisons

A Paiements Faciles

La Cie J. S. PRINCE

85, Blvd. St-Laurent

Entre Vitre et Craig, Montréal.



**Toilet
Laundry
Co. Ltd.**

Teinturiers
-- et --
Degraisseurs
a Sec

Installation
Electrique

L'USINE LA PLUS MODERNE DU CANADA
Approuvée par le bureau de santé. Service irréprochable

425 RUE RICHMOND, MONTREAL. - TEL. UP. 7640

LA REVUE POPULAIRE DU MOIS DE JUIN EST
EN VENTE

dans tous les dépôts et chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette et
Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal. 10c le No.

AFIN DE SATISFAIRE NOTRE NOMBREUSE CLIENTELE. NOUS AVONS DECIDE DE METTRE SUR LE MARCHE UNE

Caisse spéciale, 12 bouteilles, \$1.75

Aussi caisse de 50 bouteilles, \$6.50

EAU MINERALE

EFFERVESCENTE

recommandée par
les sommités médi-
cales comme étant
la plus efficace contre
les maux d'estomac,
la constipation habituelle,
les maladies du Foie,
des Reins, la Diabète,
la Gravelle et
l'Albuminurie.

Bouchons de lièges,
Pas de couronnes.
Adressez-nous le
coupon ci-dessous
en envoyant votre
commande.



CIE FRANCAISE D'ESSENCES

45-47 RUE CARRIERE

Tel. St-Louis 126 Montréal.

Messieurs,
Veuillez trouver sous ce pli \$ étant le paiement d'une
caisse d'EAU DE VICHY AUGUSTINS de bouteilles et
l'envoyer F.O.B. MONTREAL à

Nom
Adresse

N.B.—Pour éviter les vols ne pas envoyer d'argent, mais envoyer mandat de poste
ou chèques acceptés.

BEAUTE ET SANTE

APPEL AUX AFFLIGES de BOUTONS, ERUPTIONS,
ROUGEURS et MAUVAIS TEINT!



Pourquoi essayer de cacher ces laideurs sous une couche de poudres, crèmes, etc. Cela vous encrasse les pores et elles reviendront en plus grand nombre. Si vous voulez avoir un beau teint clair, il faut attaquer la cause. Guérissez-vous promptement par l'usage des **TABLETTES DERMACURA** du Docteur de Couagne. Satisfaction assurée en quelques jours. **PRIX FRANCO** 50c la boîte, ou 3 boîtes pour \$1.25 si achetées directement à la Compagnie. En vente dans toutes les pharmacies. Pommade **DERMACURA** qui complètera le traitement, 60c le pot.

Ecrivez aujourd'hui au Dept. S.

GRATIS! GRATIS!

Deux jours de traitement envoyé
sur réception de 10c en timbres pour
frais de port.

Cie Générale d'Importation Française
25 rue St-Gabriel
Casier Postal 1441

Québec et les environs, W. Brunet
& Cie, 139-141 St-Joseph.

J. A. HURTEAU & CIE, LIMITÉE

AGENTS GENERAUX POUR LES PIANOS

"NEW SCALE WILLIAMS" et ENNIS

AINSI QUE POUR LES CELEBRES

Phonographes Pathe

316 Ste-Catherine Est. - Tel. Est 1718

Comment Vivre 100 ans ?

Mangez très peu de viande et faites usage de la

Salsepareille Composée

du

DR J. R. GIROUX,

Pour le Sang et les Nerfs.

Vous préviendrez et guérirez infatigablement la Scrofule,
l'Eczéma, les Rhumatismes, les Boutons, les Clous, le Mal
de Reins, la Dyspepsie et la Nervosité.

UN SANG PUR, VOILA LE SECRET D'UNE
BONNE SANTE

Prix: 75c la bouteille. Traitement 3 pour \$2.00
Dans toutes les bonnes pharmacies et à

La Cie Médicale, GIROUX & FRÈRE

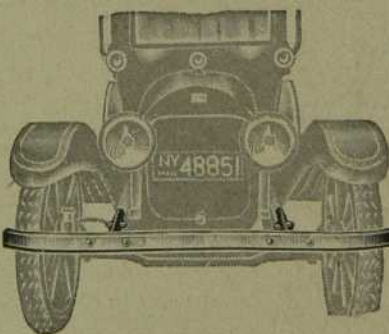
416 Parc Lafontaine

(Près Rachel)

Nos grands-pères re-
venant de faire leur
provision de raci-
nes de "Salse-
pareille".

Téléphone Bell: St-Louis 4959.

Toute commande accompagnée du montant sera envoyée n'importe où
à nos frais.



AUTOMOBILISTES

Nous désirons porter à vo-
tre connaissance, que nous
avons non seulement un
des meilleurs assortiments
d'accessoires, mais nous
donnons à nos clients un
service tout à fait particu-
lier qui n'a pas d'égal.

THE RENAUD MOTOR SUPPLY CO.

(La Cie d'accessoires d'Automobiles Renault)

326 rue Ste-Catherine Est

Ouvert le soir.

SNAP
LE GRAND

Nettoyeur de Mains

15c.

